M. Olivier Gamache
Séminaire St-Charles-Borromée
Sherbrooke

LA REVUE NATIONALE

Publiée par la
SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTREAL.
Rédaction, administration et publicité :
296, rue Saint-Laurent, Montréal.

"Le porte-voix en quelque sorte officiel
Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel"
Edmond ROSTAND.

Nouvelle série, vol. II, No II. MONTREAL, FEVRIER 1921 La copie : CANADA, 15 SOUS ETATS-UNIS, 20 "



CLARENCE GAGNON

Cultivateurs de la rive sud traversant à Québec sur le pont de glace.

Tableau acheté au dernier Salon par le gouvernement de Québec.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal

Fondée en 1834

Grand aumônier : Mgr l'*ARCHEVEQUE DE MONTREAL.*
Président général : *Victor MORIN,* LL. D., notaire, 97, rue Saint-Jacques.
1er vice-président général : *V.-E. BEAUPRE,* I.C., professeur, 676, rue Saint-André.
2e vice-président général : *J.-B. LAGACE,* M.A., professeur, 836, rue Saint-Hubert.
Secrétaire général : *Guy VANIER,* L.L.L., avocat, 97, rue Saint-Jacques.
Trésorier général : *Joseph HURTUBISE,* courtier, 2, place d'Armes.

DIRECTEURS :

L'hon. *L.-O. David,* sénateur, 291, rue Saint-Hubert ;
Thomas Gauthier, courtier, 11, place d'Armes ;
L'hon. *F.-L. Béique,* sénateur, 740, rue Sherbrooke ouest ;
Victor Doré, professeur, 214, Berri.
J.-V. Desaulniers, courtier en immeubles, 1, rue Saint-Laurent ;
Arthur Courtois, notaire, 97, rue Saint-Jacques ;
J.-Emile Loranger, voyageur de commerce, 547, rue du Grand-Tronc.

Chef du Secrétariat : *Emile MILLER,* bureau 1, Monument National.

Corporations filiales de la Société :

La Caisse Nationale d'Economie — la Caisse du Remboursement — le Monument National — la Société Nationale de Fiducie — la Société Nationale de Colonisation.

Les contes historiques

Pour l'éducation du patriotisme

Il n'y a rien comme l'image pour graver sur la cire des jeunes cerveaux la forme, la physionomie et la couleur locale des évènements que l'enfance doit connaître. C'est ce qu'a compris la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, qui a entrepris de publier toute une série de *Contes historiques.* Quelle aubaine pour les écoliers d'aujourd'hui !

Bambins et bambines, voulez-vous lire des contes que vous goûterez bien, parce qu'ils sont écrites pour vous, par des conteurs charmants, illustrés par de talentueux dessinateurs, tous canadiens, et surtout parce qu'ils parlent de héros et d'héroïnes qui ont fait notre histoire et dont les mânes tutélaires visitent sans doute nos foyers ? Ces récits brillamment coloriés nous entretiennent de toute la théorie des belles âmes, des surhumaines audaces, des invincibles courages qui ont ouvert ce pays à la civilisation, à la foi catholique, et qui ont déposé sur ce coin du monde la semence d'une race immortelle.

Combien de sentiments de fierté, de générosité et d'admiration vont surgir dans l'esprit des petits Canadiens français qui auront appris à connaître les grandes figures, les gestes fiers, les oeuvres désintéressées, les drames émouvants de notre histoire, en même temps qu'ils liront ces naïfs et pittoresques récits ! Amour de la patrie, gratitude envers les héros, exaltation de la fierté nationale, en un mot, tout ce qui contribue à faire l'éducation d'un patriotisme éclairé, telle est la riche trame de ces images qui entrent dans l'âme de l'enfant, pour y laisser une empreinte aussi saine que ineffaçable.

Les jeunes lecteurs des *Contes historiques* peuvent maintenant se les procurer tous en un album superbe, mesurant 10½ pouces sur 14, avec dessin en couleurs sur la couverture.

L'Album de contes historiques est un ravissant cadeau que la jeunesse apprécie de préférence à toute autre, au moment où s'ouvre l'année scolaire. Non seulement il sort de la banalité courante des cadeaux, mais il grandit l'enfant à ses propres yeux, puisqu'il lui raconte l'histoire épique de ceux qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes pour l'édification de la patrie. De partout on fait venir cet album. Chacun veut l'offrir à son fils, à sa fille, à son neveu, à sa nièce, à son filleul, à sa filleule.

	CONTE PAR	ILLUSTRE PAR
Jacques Cartier	Fr. Méthodius, des E.C.	Nap. Savard.
Samuel de Champlain	R.P. Alexandre Dugré, s.j.	J. McIsaac.
Etienne Brûlé	Jules Tremblay	Georges Latour.
Robert Giffard	Abbé Ivanhoë Caron	A.-S. Brodeur.
Mère de l'Incarnation	Laure Conan	O.-A. Léger.
Jean de Saint-Père	E.-Z. Massicotte	Nap. Savard.
Marguerite Bourgeoys	Yvonne Charette	Claire Fauteux.
Lambert Closse	E.-Z. Massicotte	O.-A. Léger.
Dollard des Ormeaux	E.-Z. Massicotte	O.-A. Léger.
Le comte de Frontenac	Fr. Martinus, des E.C.	J.-B. Lagacé.
Le siège de Québec par Phipps	Abbé A. Couillard-Després	Bruno Bertrand.
Charles Le Moyne et ses fils	Victor Morin	J. McIsaac.
Pierre Le Moyne d'Iberville	Fr. Elie, des E.C.	J. McIsaac.
La lutte suprême	Fr. Elie, des E.C.	J. McIsaac.
Charles-Michel de Salaberry	Fr. Elie, des E.C.	J. McIsaac.
Monseigneur Langevin	R.P. Rod. Villeneuve, O.M.I.	J. McIsaac.

L'album de 8 sujets se vend 25 sous et l'album de 16 sujets 50 sous, par la poste, dans un étui, 55 sous, au secrétariat de la Société Saint-Jean-Baptiste, Monument National, Montréal, et chez les libraires.

MEUBLES !

de Salle à Dîner, de Chambre à Coucher, de Salon, de Vivoir.

LA PLUS HAUTE NOUVEAUTE.

LITERIE

Lits en cuivre et en fer, Sommiers et Matelas tous garantis par la manufacture.

TAPIS, RUGS, PRELART, POELES, FOURNAISES, ETC.

Nous défions toutes compétitions.
Votre crédit est bon.

E. Germain & Fils

963 rue STE-CATHERINE EST

Tél. Bell : EST 2244. Entre Papineau et Cartier.

Meubles ? Meubles ?

— CHEZ —

A. LAURIN

423, rue Ontario Est, - - MONTREAL.

Tél. Bell : EST 6480

POURQUOI ?

c'est bon marché chez nous, venez plutôt ici qu'ailleurs acheter vos meubles.

1° C'est meilleur marché que dans les **GRANDS MAGASINS.**

Nos dépenses sont moins considérables.
Moins de gros loyers.
Moins de gros commis à payer.
Moins de grands étalages à faire et à payer.

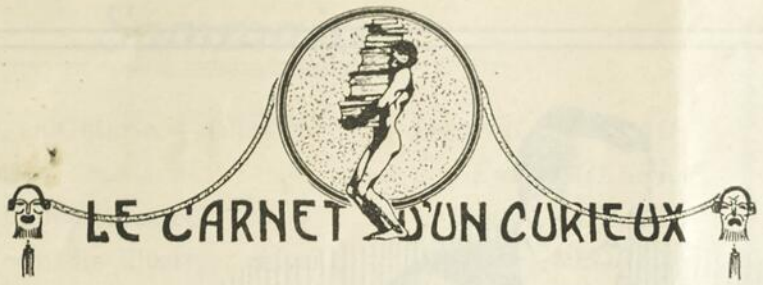
Autant de belles marchandises de toutes sortes et de toute première qualité.

Choisies par vous-mêmes, librement et sans aucune gêne, à toute heure.

A un endroit central :

Rue Ontario, entre Saint-Denis et Amherst

Passez chez nous canadiens-français avant d'aller ailleurs.



Il faut prendre aux jours qui passent le bien qui ne passe pas.

Henri BORDEAUX.

* * *

Toute beauté et toute vérité sont d'essence mystérieuse ; elles peuvent contenir des trésors inconnus que les siècles seront lentement amenés à découvrir.

Lucie Félix FAURE-GOYAU.

* * *

La statue miraculeuse du « Santo Bambino » est en bois d'olivier de Gethsémani. Sculpté par un religieux franciscain au quinzième siècle, à Jésusalem, et porté par le même religieux à Rome, sur le Capitole, à l'Ara Coeli, église des Frères Mineurs, le Santo Bambino, par ses prodiges est connu, vénéré et visité du monde entier.

* * *

Les horloges, les lampes et les miroirs sont les traits qui reflètent le plus d'âme sur le visage des vieilles demeures.

Lucie Félix FAURE-GOYAU.

* * *

Le kangourou rouge est l'animal le plus grand de l'Australie. On en voit qui ont six pieds de haut et qui pèsent plus de 200 livres.

* * *

Lorsque certaine femme recueillit pour les ensevelir les restes insultés de Néron, le monde païen supposa que ce devait être une chrétienne : seule une chrétienne était capable de concevoir une dévotion aussi chevaleresque envers semblable misère.

Walter PATER.

POUR CONSOLER QUELQUES-UNES —

Les femmes croient facilement qu'à quarante ans elles sont infiniment vieilles, et que l'on n'est belle qu'à vingt ans. Est-il bien sûr que la beauté s'accommode de cette loi ? Une femme n'est pas seulement un visage, elle est aussi une âme, elle est encore une intelligence. La beauté est dans l'harmonieux développement de l'être tout entier, et combien de femmes n'atteignent-elles la plénitude de leur splendeur que dans les années qui avoisinent la quarantaine !

Vous en doutez, madame ! Vous avez tort ! Car à quoi, sinon à l'attrait qu'elle exerce, mesure-t-on la beauté d'une femme ? Or, comme le fait remarquer un auteur anglais, l'histoire nous apprend que Cléopâtre avait dépassé la trentaine lorsqu'elle s'empara de l'âme d'Antoine ; qu'Aspasie avait trente-six ans quand Périclès l'épousa ; que trente ans plus tard, elle passait encore pour une des plus belles femmes de son temps ; qu'Anne d'Autriche avait trente-huit ans lorsqu'elle se révéla, comme une reine de beauté ; que Mme Récamier, ce type achevé de la beauté féminine, fut plus admirée à quarante ans que jamais auparavant, et qu'à quarante-cinq ans enfin, Mlle Man recevait encore les hommages d'une foule d'admirateurs, émerveillés de sa beauté.

* * *

PROVERBES COREENS :

— Une chose est bonne quand elle est nouvelle, mais c'est quand il est vieux que l'homme est bon.

— Dans une vallée où n'habite aucun tigre, le renard est seul maître.

— Quand la lune est pleine, il faut bien qu'elle décroisse.

— C'est seulement quand on a soif, que l'on songe à se creuser un puits.

— Ce n'est qu'après que le taureau s'est échappé, qu'on améliore l'étable.

Notices bibliographiques

Tous les travailleurs sociaux connaissent, pour s'en être servi, l'excellente *Action Populaire* de Reims. Son établissement a été ruiné, durant la guerre, par les bombardements allemands et ses amis craignirent, pendant quelques temps, que le désastre ne fut irréparable. Heureusement qu'il n'en était rien. Avec le même entrain, l'oeuvre a repris, à Paris, son bienfaisant travail. Nous venons de recevoir d'elle plusieurs ouvrages de réel mérite, (l'*Action Populaire* n'en publie pas d'autres) que nous sommes heureux de recommander à nos lecteurs.

R. P. Roupain, S.J. — *Un Caractère* (le Cardinal Mercier). — 1 vol. in-12. Prix, 2 fr. ; franco, 2 fr. 20. — Action Populaire, 51, rue Saint-Didier, Paris.

L'avantage des sommets, c'est d'offrir aux touristes un air plus vif et des horizons plus larges. — L'auteur s'est placé sur un sommet pour composer cette brochure, qui a pour double titre : *Un Caractère*, et *le Cardinal Mercier*. Ce petit livre est non seulement un hommage de plus à l'illustre « Défenseur de la Cité,» mais, à sa manière, un traité de pédagogie et d'ascèse pratique dont tout chrétien pourra tirer grand profit.

L'Eglise et le Problème Social, par le R.P. Coulet. —Un vol. de 164 pp., 3 fr. 50 ; franco 3 fr. 80.

L'Eglise et les Problèmes de l'Heure présente. — L'Eglise et le Problème social. — La Doctrine catholique du Problème salarié. — La Doctrine catholique du Capital. — La Doctrine catholique de la Paix sociale.

Cinq conférences de forte structure, de style ferme et lumineux, où quelqu'un qui se révèle un maître des mieux informés a condensé toute la Doctrine sociale de l'Eglise sur les droits et les devoirs tant du travail salarié que du capital et leur conciliation nécessaire dans et par l'organitation professionnelle.

A. Arnou. — *La Participation des Travailleurs à la Gestion des Entreprises* ; Préface de M. Ch. Nicaise, Adm.-Délégué de la Société Lorraine des Anc. Etablts. De Diétrich & Cie. — Un vol., grand in-8, de 204 pp. 15 fr. Franco 15 fr. 50.

Avec une entière bonne foi, l'ouvrage de M. A. Arnou s'efforce de poser le problème si urgent de la participation des Travailleurs à la gestion des Entreprises, sans en dissimuler les difficultés. Des pages documentées mettent le lecteur au courant des dernières réalisations de cogestion ouvrière, en France et dans les pays étrangers, principalement en Allemagne et en Russie.

Les Devoirs d'Aujourd'hui — Causeries morales à de Jeunes Travailleuses — Un exemplaire, 2 fr. 50 ; dix exemplaires, 21 francs ; cent exemplaires, 175 francs. 160 pages in-16.

On se plaint partout d'une crise de la moralité : le sens du devoir se perd. Rendre le goût de l'humble devoir quotidien avec l'estime des vertus qui en sont la plus attrayante parure, la *Fidélité au Foyer*, la *Probité*, la *Décence*, la *Pudeur*, c'est le but de ce petit livre où l'on trouvera de sages conseils sur le *Travail* et l'*Epargne*, des vues élevées sur l'*Amitié* et l'*Amour* ; mieux que cela, une âme sympathique, ardente au bien.

* * *

Vient de paraitre : *Beauharnois* — Histoire religieuse. Histoire civile. Fêtes du centenaire. Volume grand format, 8½ x 10½, de 250 pages, dont au moins 50 pages de gravures, hors texte en couleur, préparé par le R.P. Auguste Leduc, Dominicain.

Ce volume contient l'histoire religieuse, civile, municipale, judiciaire, industrielle et commerciale de Beauharnois d'après des documents en grande partie inédits, puisés aux archives fédérales, provinciales et paroissiales. L'auteur a pu réunir et grouper plusieurs centaines de photographies des personnalités qui ont été le plus en vue à Beauharnois pendant cent ans ; quelques-unes de ces photographies remontent à 1830, et quelques cartes jusqu'en 1790. On y lira aussi le récit des fêtes du centenaire.

Le prix du volume est de $3.00 (payable d'avance).

N. B. — Pour se procurer le volume, il faut s'adresser au presbytère de Beauharnois ou à l'auteur, le R. P. Aug. Leduc, 95 Avenue Empress, Ottawa, Ont.

* * *

« *La Bonne Fermière* » — La revue d'économie domestique, de sociologie féminine et de littérature agricole que les Cercles de Fermières ont fondée il y a un an, entre dans sa deuxième année, plus belle, plus intéressante, et, plus chargée que jamais d'utiles et agréables choses.

Le prix de l'abonnement est resté à 50 sous pour l'année 1921. On est prié d'envoyer sa contribution par mandat de poste ou par chèque à l'administration ; Monsieur Joseph Morin, 4½, rue Racine, à *Québec*.

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada



Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

d'Articles de Bureaux (6 différents)
Articles Religieux (3 " ")
Livres Religieux (7 " ")
Littérature et Science (5 " ")
Livres et Articles de Classe (8 " ")
Jeux, Cartes, Décorations (7 " ")
Livres Canadiens (2 " ")
Pièces de Théâtre (1 complet)

Vu le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles desirés et il est important de donner sa profession ou occupation



GRANGER FRÈRES
Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre Dame Ouest, Montréal

GO. IN REAL ESTATE BIG.
GOHIER & BIGRAS
COURTIERS D'IMMEUBLES
7 Place d'Armes, - - - Montréal.
Téléphone : Main 3220.

GRAMOPHONES

Chance exceptionnelle par relation de parenté avec manufacturier nous vendons à moitié prix.

Mme ANNIE FORANT, 1023, ave Mont-Royal
Tél : ST-LOUIS 7304

Le Magasin Pratique.
COUPONS
de toutes sortes à la livre et à la verge. Confection pour dames et enfants. Draps, Tweeds, Serges, etc. Articles de fantaisie.
Mlle A. BENARD
1160, avenue Mont-Royal Est, Montréal



Là où la femme n'a plus sa puissance ni sa force.

Si intelligente et si avisée qu'elle soit, la femme s'expose beaucoup en administrant elle-même ses biens.

Les hommes d'affaires qui ne sont pas tous intègres et consciencieux, profitent quelquefois de son inexpérience pour lui faire engager sa fortune dans des placements risqués où l'avenir de toute une famille peut sombrer.

C'EST POURQUOI

Tout mari prévoyant, qui veut éviter à sa femme et à ses enfants les dangers accompagnant de telles charges administratives, devra nommer exécuteur-testamentaire et administrateur de ses biens une Société qui joindra à l'expérience ordinaire du bon administrateur, une permanence et une responsabilité comme n'en peuvent offrir que les seules compagnies solidement organisées.

OR NOUS EN SOMMES.

La Sociéte Nationale de Fiducie

286, rue Saint-Laurent

Gaspard DeSERRES, président MONTRÉAL **A.-W. PATENAUDE, gérant**

Sommaire :

Hawkesbury, en Ontario — (illustré) . . . *Joseph GAUVREAU*
Le Recensement . . . . . *Emile MILLER*
Béatrice La Palme (illustré) . . . . . *Paul-G. OUIMET*
Le Succès (comédie illustrée, suite) . . . *Antonin PROULX*
La Vie littéraire . . . . . *Henri D'ARLES*
Le bois sacré (poésie) . . . . . *Ernest PREVOST*
Le Jardin du Silence (roman illustré suite) . . . *Victor FELI*
Un livre délicat . . . . . *Marie-Claire DAVELUY*
Ecoute dans le jardin (poésie) . . . . . *Francis JAMMES*
Du Salon à la Cuisine . . . . . *Perle SATIN*
Ce qui se passe . . . . . *Henri DU VALLIER*

Courrier graphologique. — Notre Revue. — Carnet d'un curieux. — Notices bibliographiques. — A la queue de la poêle.— Propos de la Dame-qui-lit, etc., etc.

Illustrations : Page frontispice — Cultivateur de la rive sud se rendant à Québec par le pont de glace, tableau de Clarence Gagnon. — Compositions originales d'Edmond-J. Massicotte et de J. McIsaac, le Canada illustré, portraits, gravures de modes, etc.

LA REVUE NATIONALE est publiée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et imprimée par l'Imprimerie Maisonneuve, 478, avenue Lasalle. Directeur et gérant, Arthur Saint-Pierre. Rédaction, administration et publicité, 296, rue Saint-Laurent, Montréal. Tél : No. temp. : Plateau 3768.

Enregistrée comme matière de seconde classe. Tous droits réservés.

Abonnement annuel : $2.00 ; Etranger, $2.50 ; strictement payable d'avance. Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la somme de 5 sous.

Notre Revue

Sous sa toilette de couleur, et donc un peu moins sévère, elle a beaucoup plu, ce qui nous a décidé, à rendre permanente cette nouvelle amélioration.

Si attrayante qu'elle devienne, quels que soient les ornements dont elle s'embellisse, la *Revue Nationale* n'en reste pas moins strictement fidèle à son rôle de porte-parole autorisé de la plus ancienne, et, à bien des points de vue, de la plus importante aussi de nos sociétés nationales. La cause nationale reste au premier plan de ses préoccupations et, lorsqu'elle traite d'art ou de littérature, comme lorsqu'elle étudie nos problèmes sociaux ou prête son plus entier concours à l'oeuvre de la colonisation, c'est toujours la cause nationale qu'elle entend servir et sert en effet.

Oeuvre absolument désintéressée, n'ayant de bénéfices à produire pour personne, elle offre par ailleurs cet avantage d'être appuyée sur une institution assez solide financièrement pour lui permettre de se passer de telle ou telle source de revenu, qui pourrait venir en conflit avec quelqu'un des intérêts supérieurs qu'elle a pour mission de défendre.

Bien consentant à donner, sans rémunération aucune, tout ce qu'il faut de leur temps à la direction de la *Revue Nationale*, les Directeurs de la Société Saint-Jean-Baptiste ont cru, cependant, qu'ils n'avaient pas le droit d'imposer le même sacrifice à toute sa collaboration. Estimant, avec la sagesse populaire, que toute peine mérite une récompense, l'effort intellectuel pour le moins autant que l'effort musculaire, ils ont décidé dès le début, de payer, non seulement la collaboration régulière de la revue, mais encore tout collaborateur d'occasion dont la contribution, par le fond ou par la forme, leur paraîtrait mériter cet encouragement. Ils ont, par là, bien mérité de nos travailleurs de la pensée.

Quittons maintenant ces considérations un peu abstraites, mais fort opportunes, pour aborder un ordre d'idées plus immédiatement pratiques. Notre appel du mois dernier a été entendu et de nouvelles recrues, qui paraissent vouloir faire de la bonne besogne, sont venues s'ajouter à la phalange déjà nombreuse de nos propagandistes.

Rappelons que la diffusion de nos publications, outre qu'elle est une oeuvre patriotique au premier chef, peut devenir par surcroît pour celui ou celle qui s'y livre, une source de revenus très appréciables. Nous connaissons telle jeune fille qui, nous ayant offert son concours dans l'unique but de travailler au succès d'une publication qu'elle admirait, et, réussissant dans sa propagande au-delà de ses espérances, est maintenant toute surprise et joyeuse d'y avoir trouvé des bénéfices matériels assez importants, qu'elle n'y avait pas cherchés.

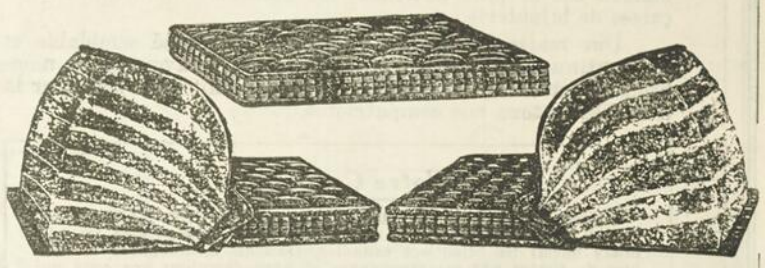
Le Canada est grand, surtout si l'on y joint les centres franco-américains, et nous pouvons encore utiliser le concours d'un grand nombre de propagandistes. Aussi attendrons-nous avec confiance de nouvelles offres de services.

LA DIRECTION.

200 MATELAS

100% Feutre pur Par Rangs

Matelas semblables en tous points à ceux que vous avez coutume de voir annoncés à . . . $16.00



VOICI UNE OFFRE SENSATIONNELLE, NE LA MANQUEZ PAS

C'est un achat d'un des meilleurs fabricants connus de matelas. Ces matelas sont en feutre pur et pèsent 45 livres ; ils sont absolument hygiéniques. Le prix en est aussi bas que celui d'un matelas de feutre ordinaire. Tous à bord roulé Impérial. Tous ces matelas portent la garantie du fabricant et la nôtre. Dimensions pour tous les lits. Valeur ordinaire de $16.00 pour *$9.60* Pour les commandes par la poste, ajouter 60 sous pour emballage.

— au deuxième.

Dupuis Frères LIMITÉE
LE MAGASIN DU PEUPLE

447 - 449 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
Coins Saint-André et Saint-Christophe.

Abonnez-vous à Tél : PLATEAU 3768

LA REVUE NATIONALE

LA MEILLEURE REVUE POSSIBLE, AU PLUS BAS PRIX POSSIBLE : : :

Un an : $2.00

296, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

LA MAISON

O. SAINT-JEAN

Invite cordialement les lecteurs de La Revue Nationale à faire leurs achats chez elle.

Depuis 1860, voilà près de 60 ans, le nom de St-Jean est honorablement associé au commerce de la bijouterie.

Même avant 1860, on rapporte que les membres de cette vieille famille canadienne-française étaient bijoutiers et horlogers, ne s'occupant cependant qu'à fournir aux demandes de leurs compatriotes ; et l'on peut bien affirmer que notre maison est la plus ancienne des maisons canadiennes-françaises de bijouterie.

Une maison d'affaires possédant un passé semblable et qui continue de conserver la confiance et la faveur de sa nombreuse clientèle, peut invoquer ce double fait pour solliciter la clientèle de tous nos compatriotes.

Notre Catalogue

Nous espérons que les lecteurs de LA REVUE NATIONALE feront la demande de notre catalogue. Nous croyons être les premiers parmi les bijoutiers canadiens-français à inaugurer un service de ventes par correspondance et nous comptons que ceux qui ont l'habitude de faire leurs achats de cette façon et tous les lecteurs de LA REVUE NATIONALE, qui ne pourraient venir eux-mêmes à nos magasins, voudront se prévaloir des facilités que nous leurs offrons de magasiner sans sortir de chez eux, en faisant venir notre catalogue.

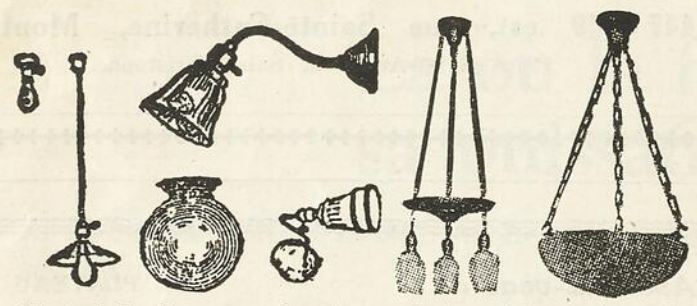
Nous vous garantissons satisfaction absolue, tant par la promptitude de notre service, que par la qualité de nos marchandises et la modicité de nos prix. Rendez-vous compte par vous-même en utilisant notre catalogue, que notre service de vente par correspondance ne saurait être surpassé.

Notre salon d'optique est sous la gérance de M. H. Legrand, opticien gradué, qui examine la vue gratuitement.

O. SAINT-JEAN

Horloger, Bijoutier, Opticien

629, rue Sainte-Catherine Est, - - MONTREAL



Une trois lumières pour salon et un pendant en chaîne ou braquette pour arrière-salon. Boule de 6 pouces pour passage. Boule indirecte pour salle à dîner. Braquette pour chambre à coucher. Pendant à corde pour cuisine. Attache en porcelaine pour chambre de bain. Le tout posé en aucune partie de la ville **$21.50**

Normandeau & Dery

115, rue Bienville

Entrepreneurs-électriciens

Première rue au Nord de Mont-Royal, près St-Denis.

TEL : ST-LOUIS 9252w

Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

PREPARANT AUX SITUATIONS SUPERIEURES DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE ET DE LA FINANCE

Bibliothèque économique, Musée commercial et industriel

Délivre des diplômes de « Licencié en sciences commerciales », de « Licencié en sciences comptables » et de « Docteur en sciences commerciales ».

Le diplôme de « Licencié en sciences comptables » donne droit à l'admission dans « L'institut des comptables et auditeurs de la province de Québec » et dans « L'Association des Comptables de Montréal » (Chartered accountants).

Des BOURSES DU GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux, le soir : Comptabilité théorique et pratique, opérations de banque, correspondance commerciale anglaise et française, arithmétique commerciale, algèbre, économie politique, droit civil, droit commercial, langues étrangères (espagnol, italien, allemand) etc.

Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser

AU DIRECTEUR DES ETUDES

399, AVENUE VIGER **MONTREAL**

NE TARDEZ PAS

à nous donner votre commande de teinture et nettoyage de manteaux, costumes, gants, robes de toilette et effets de ménage.

TEL. EST 5000

Dechaux Frères

LIMITÉE

Teinturers. **Dégraisseurs.**



J.-A. PROULX

HORLOGER — BIJOUTIER

Réparations de montres, horloges et bijoux.
Spécialité : Joncs de mariage, bagues à diamant.

— Assortiment d'argenteries et verre taillé. ——

1016, rue Ontario Est, **MONTREAL**

Téléphone : ST-LOUIS 2013 **Heures de Bureau : 9 à 9.**

J.-O. ROBERT

OPTOMETRISTE ET OPTICIEN

Examen de la vue attentif et minutieux. Verres correcteurs garantis et échangés gratuitement dans les 30 jours si nécessité il y a.

Spécialité : Yeux artificiels, loupes, télescopes et jumelles assorties.

N. B. — Nous faisons nos verres nous-mêmes.

880, Avenue Mont-Royal Est, **MONTREAL**

E. W. CARON

Marchand de

PROVISIONS : FARINE ET GRAIN DE L'OUEST

Tous les boulangers canadiens-français sont bienvenus chez nous !

137-139-141, rue des Commissaires Est, MONTREAL

Tél : ST-LOUIS 7488.

ZOTIQUE PILON

MARCHAND DE

CHAUSSURES DE CHOIX

430, rue Rachel Est, **MONTREAL**

Tél. Bell St-Louis 6283

E. LECLERC

HORLOGER-BIJOUTIER

Membre des C.-Colomb

Canadiens-français, n'oubliez pas que la maison E. LECLERC, 111 rue Mont-Royal Est, occupe une place très importante dans la bijouterie à Montréal, et nous vous invitons à passer chez nous pour le constater.

111, MONT-ROYAL EST, **MONTREAL**

La Cie Générale de Frais Funéraires

LIMITÉE

Entrepreneurs de pompes funèbres

BUREAU CHEF:

179 Craig Est

Tél. EST 714-715

SUCCURSALES:

1460 Ste-Catherine Est, LaSalle 731

1832 Ste-Catherine Est, LaSalle 1877

Service Prompt **Prix Modérés** **Satisfaction Assurée**

LA REVUE NATIONALE

Publiée par la
SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTREAL
Directeur et gérant: ARTHUR SAINT-PIERRE

"Le porte-voix en quelque sorte officiel
Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel"
Edmond ROSTAND.

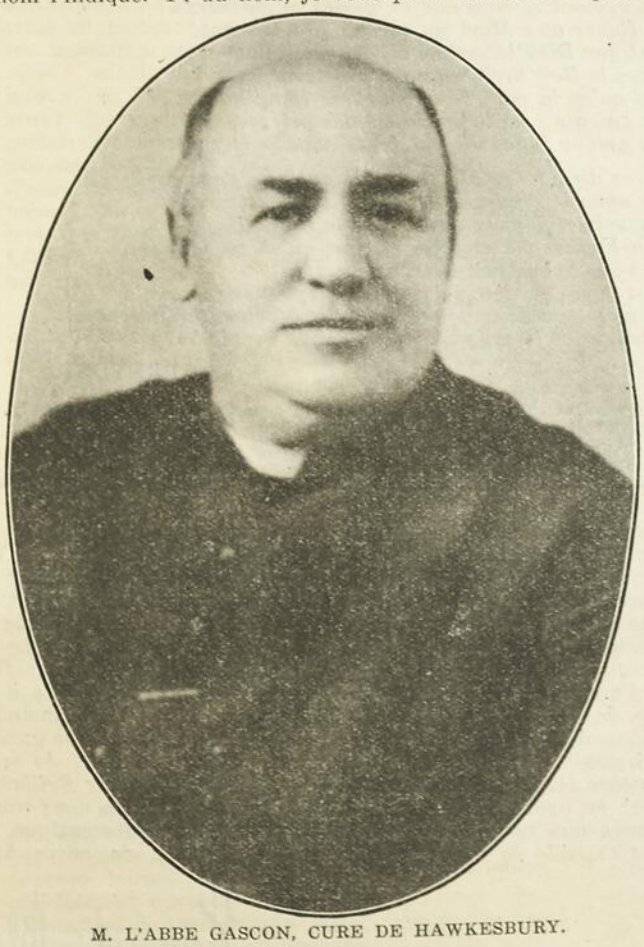
Nouvelle série, vol. II, No II. MONTREAL, FEVRIER 1921 La copie : CANADA, 15 SOUS ETATS-UNIS, 20 "

Hawkesbury, en Ontario

Quel délicieux passe-temps qu'une causerie intime sur le patriotisme à parfaire dans nos âmes et dans nos actes, devant une assemblée de *Canayens*, pure étoffe du pays ! La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, avec laquelle mes relations sont toujours chaudes et vibrantes, me fait de temps en temps l'honneur et le plaisir de mettre ainsi *ma parlure* à contribution. — Et dire qu'il y a des gens qui me reprochent de m'occuper d'autres choses que des affaires de mon bureau. — J'ai ça dans le sang. Ça me ravigotte pour un mois. Merci, la Société Saint-Jean-Baptiste !

Hier, c'est à Hawkesbury qu'elle me déléguait pour jeter la note sentimentale, à travers l'atmosphère vaporeuse d'un concert boucane. J'en rapporte des impressions si profondément senties, que je ne puis résister au désir de les communiquer aux lecteurs de la *Revue Nationale*.

Hawkesbury, sur la rive droite de l'Outaouais, est une petite ville manufacturière de 6000 âmes. A mi-chemin entre Montréal et Ottawa, aux avant-postes de l'Ontario, vous vous imaginez comme moi et bien d'autres avant aujourd'hui, quelle est essentiellement anglaise comme son nom l'indique. Fi du nom, je vous prie. C'est la chose qui importe ! A peine trente familles irlandaises et quelques protestants anglais ou écossais vivent là. Tout le reste est du beau canadien-français.



M. L'ABBE GASCON, CURE DE HAWKESBURY.

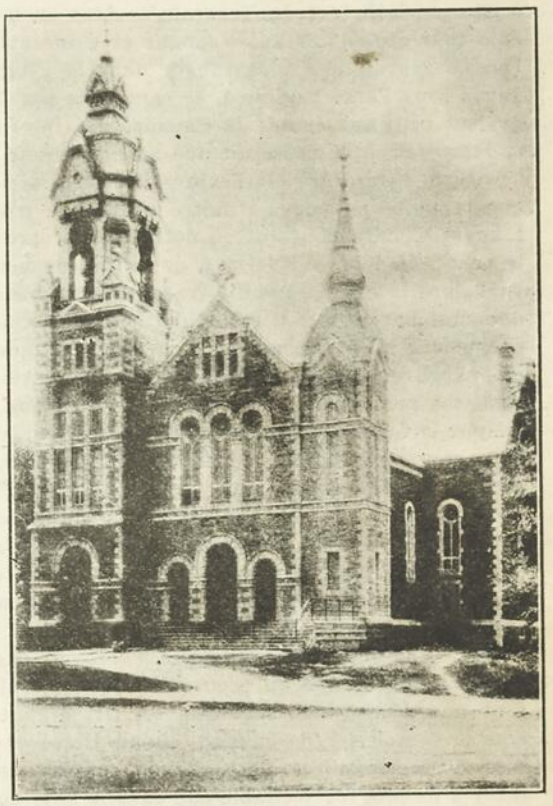
De braves gens de chez-nous, trappeurs ou fils de trappeurs, hommes de chantiers, coureurs des bois, au siècle dernier, vinrent s'établir à la tête du long Sault, à quelques milles du fortin de Dollard et de ses compagnons, au souvenir de la patrie lointaine, désireux du repos et des joies d'un foyer. Le capital anglais et le temps ont fait de ce poste, favorisé d'un pouvoir d'eau considérable, la ville manufacturière actuelle. Comme toujours les Anglais y ont fait de l'argent et les Canadiens-français ... ont élevé de grosses familles. Ils ont minoté.

Pour le simple plaisir de compter, pour savoir en définitive ce qui profite davantage à un pays, les millions accumulés ou la population généreusement croissante, combien pensez-vous que paierait aujourd'hui l'Angleterre pour chaque ville additionnelle de 6000 âmes anglaises, ne serait-ce, sans allusion méchante, que dans les Indes ? Et pour rester dans nos limites, pour ne pas être désagréable à nos voisins, combien donnerait la province d'Ontario pour chaque tampon québécois en dedans de ses murs, ou à ses portes ? Pauvre province d'Ontario ! C'est de valeur tout de même ... j'allais dire de se faire manger ainsi la laine sur le dos ! Dans mes rêves d'exalté, à la façon de Monseigneur Langevin, je me surprends à croire que dans cent ans les Canadiens-français seront peut-être en majorité dans la province voisine. Qu'y a-t-il d'impossible à un peuple qui peuple ?

Un prêtre, français de *France*, pendant vingt ans, fut curé de Hawkesbury, dans le diocèse d'Ottawa.

Durant ces vingt ans le patriotisme n'a guère marché ! La supériorité anglaise ne fut jamais contredite. L'on s'est habitué à croire que le conquérant a tous les droits, que c'est même une politesse qu'il nous fait en nous laissant vivre. Acceptation passive des lois injustes, pas d'école séparée, pas de couvent, pas de patriotisme agissant. Il était entendu partout à cette époque, qu'en dehors de la réserve de Québec, les Canadiens-français sont les hôtes des autres.

Je vous prie de croire que les choses ont changé de tournure depuis sept ans. Le Curé Gascon est survenu. Quel homme ! Gros corps. Gros membres. Grosse voix. Coeur puissant. Au physique, ce coeur a une pression artérielle de 220 ! Au moral, sa pression est indéfinie. Il a bâti un Collège. Il a bâti un couvent. Il a bâti un presbytère. Il a bâti une salle des oeuvres. Il a fondé un cercle de l'A.C.J.C. La Ligue du Sacré-Coeur est en pleine floraison. Ses gens écoutent et travaillent. Ils sentent qu'ils ont encore besoin d'être stimulés et guidés. On les stimule. Le Curé les guide. Et ça marche. Deux vicaires intelligents et dévoués, les abbés R. Glaude et C. Landry, partagent la besogne intensive du Curé, à Hawkesbury.



EGLISE DE HAWKESBURY.

Hier, c'était l'heure de la Société Saint-Jean-Baptiste. Le concert-boucane n'était qu'un prétexte. Prétexte charmant, en vérité, dont on ne saurait trop louer les bons résultats.

Le clou de la soirée, (tressaillez, âme folklorienne de notre Président), fut le conte de *la belle princesse et des trois géants*, raconté par Octave Thériault, homme de chantier, en costume de trappeur.

Monsieur Morin, j'ai fait une découverte sans pareille. Les gens de Hawkesbury possèdent le champion des conteurs de contes canadiens. J'ai entendu les autres. Celui-ci les vaut tous. Vous êtes cordialement invité d'aller vous-même en juger. L'on vous attend pour présider l'installation des officiers de la section Saint-Jean-Baptiste de Hawkesbury, à la fin du mois. Le vieux Thériault vous fera voir, délicieusement, de quelle façon s'y prenait le petit Jean de nos pères pour accrocher la lune sur une tête de sapin et produire une *esclipse* durant dix heures !

Je vous le jure, c'était tordant !

Après cela, « Alouette je te plumerai » par un vicaire. « Rien n'est si beau que son pays », par le curé. « O Canada » par tout le monde !

A minuit, soixante nouveaux membres avaient signé le bulletin d'adhésion à la Société Saint-Jean-Baptiste et payé leur contribution.

Monsieur Lauzon, l'actif organisateur de la Société, jubilait. Et nous de même.

Dr Joseph GAUVREAU.

Montréal, 11 janvier 1921.

La Vie Littéraire

... L'âme canadienne devait jaillir de la tourmente qui, selon toutes les prévisions, était plutôt destinée à anéantir les semences de vie française jetées sur nos bords. Il faudra attendre cependant qu'elle ait suffisamment pris conscience d'elle-même, et que l'atmosphère se soit apaisée autour d'elle, pour voir éclore des oeuvres intellectuelles où commence de se refléter sa vie. La forme première et embryonnaire de la littérature française fut latine ; la forme première et embryonnaire de la littérature canadienne fut purement française, et c'est-à-dire que des français ont écrit chez nous, et à propos de nous, et ont produit des ouvrages souvent remarquables. Si la littérature française a eu son exotisme canadien, la littérature canadienne a eu son exotisme français. Mais de même que l'on ne compte pas parmi les monuments de la littérature française les oeuvres écrites en latin par des français, — dans un latin qui évoluait et qui était déjà tout gros d'une autre langue et d'une autre substance litttéraires, — l'on ne saurait non plus ranger dans la littérature canadienne les livres parus sous l'ancien régime, et canadiens par le sujet, en ce sens qu'ils avaient trait aux choses du Canada, mais profondément français par l'âme et l'inspiration. Cela serait une grande erreur d'optique.

Si la littérature est l'expression de la société, il est de toute évidence que la nôtre ne pouvait naître avant que n'existât notre âme collective. L'heure viendra pourtant où notre pensée encore timide se formulera dans le verbe, où tout ce qu'il y a de spécial en nous, tout ce qui nous situe à part dans la grande famille française, tentera de se faire jour en des productions marquées à notre effigie. C'est au cours du siècle dernier que ce phénomène si intéressant, et à la fois si simple et si naturel, a commencé d'apparaître. Simple et naturel, ai-je dit. Alors que les preuves les plus positives proclament notre descendance directe d'un peuple qui s'est illustré par la facilité, l'abondance, l'art supérieur avec lesquels il a su traduire les mouvements de sa pensée, pourquoi voudrait-on que cette vertu de la race se fût éteinte en nous, et que, de tout l'héritage des ancêtres, nous eussions oublié de nous approprier seulement leur étonnante souplesse verbale et leur culte pour les choses de l'esprit ? Ce n'est pas l'habitude, quand l'on hérite d'un bien paternel, d'en laisser de côté le plus rare et le plus précieux. Je ne prétends pas que des oeuvres merveilleuses ont signalé nos origines littéraires. L'enfant qui commence à parler ne s'énonce pas dès l'abord dans une langue divine et n'arrondit pas des périodes savantes ; et de même une nation qui s'ouvre à l'ordre idéal ne s'élève pas du premier coup aux réalisations achevées. La Grèce était déjà très vieille, et s'était donnée des siècles de culture, quand Homère y a paru. Les littératures, comme tout ce qui est de ce monde, sont soumises à la loi du progrès ; et il n'y a de progrès véritable que dans le sens du parfait. Leur âge d'or ne coïncide jamais avec leur enfance. Le siècle de Périclès est une résultante, et le siècle de Louis XIV également. Sans que la valeur personnelle des génies qui en ont fait la gloire en soit amoindrie, il est certain que ces génies ont bénéficié des fortes disciplines intellectuelles dont ils furent comme la suprême efflorescence, et que des ramifications mystérieuses rattachent leurs travaux à ceux de leurs devanciers. Pour ce qui est de la France, par exemple, l'on suit, de siècle en siècle, et d'auteur en auteur, une formation laborieuse qui devait s'épanouir en sa période classique, au dix-septième. De Descartes à Pascal, il n'y a pas un si long espace dans le temps ; mais « si la langue de Descartes marque un progrès sur celle de Montaigne, de Descartes à Pascal la langue française fera un pas de géant, sera pleinement libre, émancipée de toute tutelle.»[1]

Et donc, ne cherchons pas, dans nos premières manifestations d'art, un caractère de fini que leur âge leur interdisait d'avoir ; ne nous laissons pas aller à d'inopportunes sévérités à l'égard des oeuvres contemporaines, si elles ne satisfont pas nos aspirations d'idéale beauté. L'important est que notre mouvement littéraire, si lent qu'il ait été, ne soit pas resté stationnaire, qu'il n'ait pas connu de régression, et que, depuis ses timides et gauches débuts jusqu'à nos jours, il ait suivi une marche constamment ascendante. Et c'est la constatation qui s'impose, pour peu que l'attention qu'on lui donne soit dépouillée de toute idée préconçue.

Ainsi, en poésie, il est incontestable que, de nos premiers chanteurs à Nelligan et à toute l'école actuelle, il y a eu remarquable progrès. Je ferai la même observation au sujet de l'histoire, de la monographie, des oeuvres doctrinales, de l'éloquence religieuse et patriotique, du journalisme, du conte, de la nouvelle. La forme roman est en baisse à l'heure qu'il est. Nos meilleurs datent déjà. Nous en avons eu de très bons. Cette éclipse d'un genre que les écrivains français du dix-neuvième siècle ont porté à sa perfection, ne sera, je l'espère, que momentanée. Le roman est une forme d'art qui peut être précieuse. Paul Bourget confesse s'y enfermer avec délices : « cet art du roman, enivrant et décevant comme un songe d'opium » dit-il.[2] Il nous faut des romanciers qui se passionnent ainsi pour les créations de leur cerveau, et pour qui le roman soit un véhicule de grandes idées, un miroir d'observations morales prises sur le vif, un instrument d'action supérieure sur les intelligences. Pour ce qui est du drame, c'est là sans doute ce qui nous manque le plus. Et pourtant, notre passé est tout plein d'une riche substance héroïque qui ne demande qu'à être organisée et exploitée. Les essais, en cet ordre, ont été, autant dire, infructueux. Louis Fréchette, pour un, y a échoué platement. Ce que nous lui devons, en fait de théâtre, va d'un extrême à l'autre comme thème, de la vulgarité à la solennité tendue, de *Félix Poutré* à *Véronica*. Mais c'est encore le moindre défaut de ses pièces de ne se mouvoir dans une sphère moyenne, de ne garder le juste milieu humain. Toutefois, ne désespérons pas de l'avenir. Je crois bien que c'est encore Marchand qui, par sa fine comédie, les *Faux Brillants*, a le mieux réussi, en provoquant un rire naturel et distingué, à nous prouver que, si dénués que nous soyons encore de littérature dramatique, ce genre, aussi, est capable de fleurir chez nous, et de fuser de notre âme gauloise ...

Henri d'Arles

[1] B. Aubé, **Introd. du Discours de la Méthode**, Paris, Firmin-Didot, 1864.
[2] **Le Démon de Midi.** Introd. P. IV.

LE BOIS SACRÉ [1]

Ce que nous leur devons, aux Morts pour la Patrie,
Ce n'est pas le silence et la nuit d'un tombeau,
Ce n'est pas une froide et pompeuse effigie :
Leur coeur fut trop vibrant, leur visage est trop haut !
Ce que nous leur devons, aux Morts pour la Patrie,
Ce n'est pas la splendeur et l'orgueil des mots vains,
Le faste d'un regret claironné dans l'airain :
Ce que nous leur devons, aux Morts, c'est de la vie !

C'est de la vie intense au coeur des moissons d'or,
De la nature ardente et qui se renouvelle,
Un morceau de la terre où s'est fondu leur corps,
D'où jaillit l'arbre fier à la cime éternelle.
Ce sont des chênes tors et des hêtres puissants
Qui plongent dans le sol ancestral leurs racines,
Où la sève bondit comme un robuste sang
Et qui dressent la force au penchant des collines.

C'est la magnificence ivre des floraisons,
Le cantique éperdu qui monte des bocages,
La grâce et le rosaire attendri des saisons,
Les parfums exhalés des urnes de feuillage.
Les harpes de la brise et le choeur des oiseaux,
La fête du soleil en l'aube triomphale
Et les frémissements d'ailes dans les rameaux
Et, par les nuits d'hiver, le sanglot des rafales.

C'est le réveil magique et fauve du printemps,
Le sourire apaisant et tendre de l'automne
Et les buissons fleuris que les vignes couronnent
Et les branches en deuil dans le soir palpitant.
C'est le bois animé de fugitives flammes,
Le bois luxuriant, mystique et consacré
Où nous aurons des rendez-vous avec leurs âmes :
Le bois impérissable et cher — le Bois sacré.

Et c'est le temple auguste où chaque arbre s'élance
Avec un nom gravé dans l'écorce du tronc,
La colonnade sainte où les ans creuseront
Le souvenir vivace en des chênes de France.
Le temple merveilleux, vivant et corporel
Dont le front chaque jour monte dans les nuages,
Où chaque aube qui naît rapproche davantage
Les élans de la terre et la voûte du ciel.

Car, pour dresser leur gloire et leurs noms dans l'aurore,
Notre orgueil se consume en gestes impuissants.
Pour élever aux Mort un temple grandissant,
Il faut que Dieu lui-même à l'oeuvre collabore ...
Et dans le Bois divin où nous prosternerons,
Mieux qu'en la vanité des marbres somptuaires
Et de l'airain hostile aux ailes des prières,
Notre amour infini — les Morts nous parleront.

Ils nous diront, les Morts : « Il faut que s'accomplisse
Notre voeu ! Aimez-vous, aimez-vous, et vivez
Fraternels et joyeux dans le pays sauvé !
Car la France est exquise et vaut qu'on en jouisse,
Et si nous avons fait l'atroce sacrifice
De nos rêves en fleurs dans nos corps transpercés,
C'est pour que dans votre âme et vos veines jaillissent
La ferveur et le sang que nous avons versés ! »

Ernest PREVOST.

[1] Ces vers inédits, d'une si noble inspiration, nous ont été adressés, par leur auteur, un de nos bons amis de France. Très volontiers la Revue Nationale les accueil, heureuse de se joindre par là à l'hommage vibrant qu'ils offrent aux morts glorieux.
LA DIRECTION.

A propos du recensement

par Emile MILLER

Chacun de nous sait déjà qu'un recensement général du pays doit se faire en juin prochain. Ce sera le sixième depuis l'établissement de la Confédération.

Un recensement consiste à compter la population humaine ainsi qu'à évaluer l'avoir et la production agricole et industrielle d'un pays. C'est par conséquent un inventaire national. Le mot *recensement* vient de *censere*, qui veut dire juger, — juger dans le sens de comparer et non dans celui de rendre une sentence, d'exécuter un décret ou de décider d'une affaire. Ainsi, deux recensements consécutifs montrent par comparaison les changements qui ont pu survenir sur un territoire donné, au cours d'une certaine période. En additionnant les différences entre ces deux recensements on trouve, sans énumération directe, sans calcul exprès, le mouvement de la population et la condition générale des affaires.

Longtemps on a affirmé que le premier des recensements dignes de ce nom fut celui qu'entreprirent les Etats-Unis d'Amérique en 1790, soit au lendemain du rétablissement de la paix dans leur jeune et confiante république. Mais que n'a-t-on consulté les archives du régime français au Canada ? Evidemment, sur ce point comme sur tant d'autres qui nous touchent de près, nous avons été par trop modestes. A l'article recensement, tous les gros dictionnaires sont d'un mutisme absolu pour méconnaître que la Nouvelle-France a été recensée méthodiquement, dès le milieu du XVIIe siècle. Et pourtant, sous le régime français, nos recensements, que l'on considère à bon droit comme exacts et fidèles, ont été répétés à de fréquents intervalles.

Cette assiduité hâtive à compter les hommes et la richesse dans une jeune colonie à peuplement ralenti, nous l'attribuons à des facteurs moraux comme la coopération étroite des pouvoirs ecclésiastiques et civils, au rôle effectif du curé dans ce petit monde autonome qui s'appelle la paroisse, ainsi qu'à la colonisation lente et ordonnée, au défrichement poursuivi de proche en proche, localisé uniquement aux bords des grandes routes navigables. L'exactitude incontestée de ces inventaires, il faut l'attribuer encore aux faits que chaque noyau de population était constitué en paroisse, où l'on ne perdait pas de vue les moindres mouvements de la famille paroissiale ; ainsi, les départs pour les « pays d'en haut », où les jeunes gens allait se livrer à la traite des fourrures, — départs si fréquents, à certaines époques, — ne laissaient pas d'être connus de tous, et il en était tenu compte avec plus d'exactitude que, de nos jours, pour les cas du même genre. Ces quelques vérités nous rappellent que la Nouvelle-France ne fut pas si mal administrée qu'on s'est plu à le dire, en certains milieux.

Dans les pays à population de densité maximum, les recensements gardent une valeur presque de pure statistique. Mais il ne saurait en être de même chez nous, en ce pays jeune, à grands vides, qui s'est si peu soucié, jusqu'à présent, de conserver chez lui sa population de naissance locale, et qui a fait de stupéfiantes dépenses pour en attirer une étrangère et fort bigarrée.

Nous attachons, certes, avec raison, une valeur toute spéciale aux recensements, puisque leurs résultat fournissent des éléments d'appréciation fort utiles, même lorsqu'ils ne sont pas d'une rigoureuse exactitude. Mais le passage graduel du Canada au rang des pays peuplés, à vie complexe, nous impose l'obligation de soigner davantage nos recensements.

* * *

Le système d'énumération en usage dans la plupart, sinon dans la totalité des Etats d'Europe, consiste à recenser en une seule et même journée toutes les personnes, à l'endroit même où elles ont passé la nuit précédente, sans égard à leur lieu de provenance. Ainsi, voyageurs, touristes, émigrants, tous apparaissent sur le recensement. C'est le procédé *de facto*, vrai et brutal comme une photographie non retouchée.

On comprend que, dans une opération aussi compliquée et d'une pareille envergure, les erreurs restent toujours possibles et que les résultats ne puissent être que d'une exactitude relative. Cependant, tout en tenant compte des erreurs inévitables, le système *de facto*, s'il est soigneusement exécuté, donne un chiffre global aussi voisin que possible de la réalité. « Entre les omis et les doubles emplois probables, écrit M. Lucien de Burlet,[1] il s'établit un équilibre, une balance qui accuse en fin de compte le chiffre officiel aussi absolu qu'on peut le souhaiter.»

Par le procédé *de jure* on compte les habitants d'un territoire donné, en y faisant entrer tous les individus qui en sont absents depuis moins d'une année. Ce procédé entraîne inévitablement les doubles emplois. Telle personne recensée sur un territoire l'est également sur un autre, soit parce que le recenseur a négligé de s'enquérir auprès des tenanciers depuis combien de temps cette personne loge à l'endroit où il la trouve et la compte ainsi une deuxième fois ; soit le cas inverse, plutôt rare, où un individu décline de se faire inscrire alors qu'on a négligé de l'inscrire à son domicile légal, par simple oubli ou parce qu'on l'a considéré comme absent.

Les méthodes en usage dans les recensements se sont graduellement améliorées, au cours du siècle dernier. On sait qu'aux Etats-Unis le recensement de 1850 souleva de violentes protestations. Il s'était fait beaucoup attendre et il fourmillait d'inexactitudes. Le recensement de 1900, rendu d'après la méthode *de facto*, a vu son premier volume paraître en 1902, et il a fait bonne impression en Europe. Celui du 1er janvier 1920 a été poussé si activement qu'un rapport préliminaire en a été publié dès septembre dernier.

Quant à nos premiers recensements sous le régime britannique, ils sont loin de la perfection. De 1831 à 1846, nous eûmes des recensements quinquennaux. Ceux de 1881 et de 1891 ont la réputation d'être des mécomptes manifestes. On signalait avec malice le fait que telles et telles personnes figuraient sur les feuilles de deux localités. Celui de 1901 paraît beaucoup plus digne de foi, et celui de 1911 est encore meilleur. Mais il reste loin de la perfection, puisqu'il a été fait comme tous les précédents d'après le plan *de jure*. Espérons que celui de 1921 éliminera davantage les causes d'erreur.

S'il fallait démontrer l'obligation qu'il y a d'avoir des recenseurs consciencieux, opérant d'après un mode propre à éliminer les erreurs, dites de lieux, nous rappellerions certaines déductions qui ont été faites en comparant deux de nos recensements. De 1881 à 1891 il est passé au Canada 886,171 émigrants qui avaient déclaré vouloir s'y fixer. Les supputations qui ne manquèrent pas de se faire la veille de ce recensement de 1891, permettaient de croire que la population canadienne serait de 5,390,000. Mais le résultat officiel a montré que si, dans cette décade, toute l'émigration était restée au pays, la progression par naissances aurait été de 2.25% seulement. Or un taux d'accroissement aussi faible est inadmissible pour notre pays. Aussi, le recensement de 1891 nous a-t-il causé une profonde déception, qui a contribué à nous faire en Europe la réputation d'un pays dont les statistiques démographiques doivent être prises *cum gravo salis*.

* * *

Il y a une obligation morale de savoir aussi positivement que possible où nous allons, dans le domaine de la démographie et de l'avoir économique. Pour que nos recensements se fassent plus fidèles il faudra se résoudre à en laisser tomber certaines têtes de colonne dont l'exactitude est de valeur plutôt discutable ; telles sont celles de la mortalité, de la criminalité, du paupérisme et de la charité. Car, généralement, les personnes qui répondent aux questions de cette nature ne sont pas en état de fournir des données d'une suffisante exactitude. Il faut l'admettre, les enquêtes qui font appel à la seule mémoire, en vue d'établir des statistiques sur des faits survenus depuis dix ans, sont fatalement entachées d'erreurs. Mieux vaut se borner à faire porter les questions des recensements sur l'âge, le sexe, le lieu de naissance, la langue maternelle et la religion.

Quant à vouloir suivre les mouvements si expressifs, mais si ondoyants, si instables de la démographie et de la sociologie, il est préférable de confier cette tâche aux provinces. Celles-ci pourront y satisfaire avec le concours des autorités municipales. Il convient de rappeler ici que notre province possède un service démographique dont elle a raison d'être fière. Aux autres provinces de l'imiter. D'ailleurs, la tâche de recueillir les statistiques de cette nature revient de droit aux provinces. Ces précieuses données peuvent leur venir et, de fait, elles leur viennent déjà des municipalités, qui en relèvent dans l'ordre administratif et juridique.

A la suite du désastreux recensement de 1891, l'honorable A.-R. Angers avait convoqué une conférence des fonctionnaires fédéraux et provinciaux ; c'était en 1893. On y formula une résolution engageant les autorités provinciales et fédérales à « coopérer au travail de recueil, compilation et publication des statistiques de vies (sic) du Dominion.» Cette résolution est restée de nul effet ; mais le temps est venu de l'actualiser. Il nous faut reprendre le travail au point où l'a laissé la conférence de 1893.

Le succès de l'entreprise dépendra du tact que le bureau fédéral du recensement saura y mettre. Car les provinces redoutent à bon droit les ingérances de l'autorité fédérale dans leur propre domaine. Mais il est évident que fédération et fédérés ont tout à gagner en coopérant à cette oeuvre, où les indiscrétions sont plutôt bienfaisantes. « Non seulement, écrit M. R.-H. Coats, statisticien et chef du recensement fédéral, la loi exige que le bureau du recensement et des statistiques entreprenne le travail, mais elle réclame spécifiquement la coopération des provinces quant à la méthode à suivre. Chaque fois que, dans une province ou un territoire, un système ou plan quelconque a été adopté pour recueillir des statistiques de vies le ministre peut, par l'autorité du gouverneur en conseil, prendre les mesures voulues avec le lieutenant-gouverneur en conseil... pour le recueil et la transmission des documents, renseignements...[2]» En outre des questions d'exactitude et de ponctualité, les statistiques provinciales devront être recueillies et surtout présentées d'après une tabulation uniforme, si nous voulons qu'elles servent à dresser des inventaires comparables entre eux et pouvant bénéficier au Canada tout entier.

Lorsqu'un Etat, une province a fondu sa destinée économique dans celle d'une grande unité fédérative, elle accuse une tendance à perdre le souci de travailler pour son propre avantage. Que l'on me permette de citer cet exemple, qui vient de nos puissants voisins du sud. Par la loi du 3 mars 1879 le Congrès américain s'engage à rembourser 50% des dépenses à l'Etat qui aura fait un recensement entre les deux derniers recensements fédéraux. Or jusqu'à présent, quatre Etats seulement sur 50 se sont prévalus d'un aussi substantiel appoint : ce sont le New-York, le Rhode-Island, le Massachusetts et le Michigan[3].

Nos compatriotes de langue française ne perdent pas de vue le fait qu'un recensement fédéral leur impose un devoir d'une extrême gravité, celui de s'y montrer sous leur vrai jour. Notre province reste la mesure d'après laquelle est basée la représentation des autres provinces, pour dix années à venir. Il est vrai également que si nous haussons le chiffre étalon par notre propre accroissement et que nous diminuons celui de la députation dans les autres provinces, nous nous trouvons à diminuer, involontairement sans doute, les chances que peut avoir l'élément français, vivant en dehors de notre province, d'accroître sa propre députation. C'est un dilemme dont la solution ne consiste pas plus à rapatrier les nôtres vivant aux Etats-Unis qu'à garder nos gens exclusivement dans notre province.

Emile MILLER.

---

[1] **Au Canada**, p. 121.

[2] **Commission de la conservation**, développement rural et urbain, Ottawa, 1917, p. 38.

[3] **Americana**, vol. IV, art. Census.

LE SUCCÈS

Comédie en un acte

(Suite)

JULIEN

Pas un mot.

LUCIE

Bravo ! un secret ! (à Mourier) Et maintenant, Julien, peut aller poser sa roue, faire des épreuves ?

JULIEN (glorieux)

Vaincre ?

MOURIER (impressionné)

Mais comment donc ! Allez à votre roue, allez... Et n'oubliez pas mes offres, n'est-ce pas ? (Julien et Lucie sortent, hautains).

Scène III

Mourier, Madame Mourier, Jean

MOURIER (seul)

Ils sont stupéfiants, mes domestiques, stupéf... (entrent madame Mourier et Jean) Ah ! vous voilà enfin ! Vous venez voir l'appartement que j'ai fait préparer pour mon associé — pour toi, Jean ? Regardez ! Regarde, Jean ! Penses-tu que c'est bien, hein ? J'ai dépensé pour meubler ça...

Madame MOURIER

Oh ! pas de chiffres, veux-tu !

MOURIER

Comment, pas de chiffres ! Mais comment apprécier, alors ?

JEAN

En regardant, père, en jugeant...

MOURIER

Il y a des choses qu'on ne calculent bien qu'avec des chiffres... Mais laissons cela, puisque ça vous déplaît. Tu vois cependant que je ne regarde pas à la dépense quand je suis satisfait. Or, je le suis déjà — à demi... Jean fera peut-être un homme d'affaires, qui sait ! Qu'il devienne plus sérieux et laisse là la poésie, les chimères et ce sera parfait. La bonne besogne, en effet, que d'écrire des odes, des ballades ou des stances !

Madame MOURIER (ironique)

Le grand malheur aussi !

MOURIER

Maladresse ou malheur, ça se vaut en affaires. On n'a jamais vu un littérateur — et encore moins un poète — réussir dans le commerce. Or, nous sommes des hommes d'action, nous, et nous n'avons que faire de poésies et de fictions littéraires. Travaillons, mais travaillons pour des réalités comme...

Madame MOURIER

L'argent, par exemple...

MOURIER

L'argent, oui, madame, l'argent ! Voilà en effet une chose qui existe par elle-même, un point d'appui solide sous les pieds, un ressort puissant et ferme sur lequel on peut compter quand il s'agit de vivre vraiment, de jouir, de fonder une entreprise, de lancer une affaire qui permettra au promoteur de faire fortune tout en faisant souvent — je ne dis pas toujours — vivre une masse — des masses de femmes et d'enfants d'ouvriers, d'ouvriers eux-mêmes.

JEAN

Oui, l'argent permet de donner la subsistance aux masses... Il vous procure l'occasion d'offrir à ces masses beaucoup de matière — avec un peu de bien-être autour — mais nous, les rêveurs, les poètes, les musiciens, nous leur versons l'espérance, la jouissance du coeur et de l'esprit, la volupté de penser et de s'illusionner ! Nous soulevons pour qu'ils y jettent un regard, le voile de l'idéal, et ce sont encore nos chimères, nos rêves, nos chansons qui leur mettent le courage au coeur, le calme aux yeux, le sourire à la bouche !

MOURIER (condescendant)

Peut-être. Mais nous ne sommes pas de ces gens-là, nous. Qu'il y ait des amuseurs publics — des consolateurs, si tu veux — cela passe, pour nous, au second plan. Ce qui importe ici, c'est le travail pratique, la lutte contre le prolétariat, le socialisme et la paresse... Nous vivons d'actions, nous, pas de rêves...

Madame MOURIER

Je t'en prie, ne nous prête pas tes idées !

JEAN

Tu ne me comprends pas, père. Tu parles de travaux, de besognes, d'affaires, et cela sans paraître te douter que ce que je fais là, ces écritures dont tu te moques si agréablement sont aussi des affaires—et des meilleurs, parfois... Aujourd'hui on ne travaille plus pour la gloire seulement... Que je fasse un chef-d'oeuvre — mon Dieu ! c'est là un exemple et non une présomption — et j'aurai la fortune peut-être. (riant). N'y a-t-il pas le prix Nobel ? Et puis, que t'importe la fortune aujourd'hui, père ? Tu es riche, puissant, solide : qu'as-tu besoin de moi dans tes bureaux ? Laisse-moi suivre mon rêve et tenter d'en atteindre le but...

Madame MOURIER

Il n'est pas permis d'étrangler les rossignols...

MOURIER (obstiné)

J'ai besoin de toi dans mes bureaux. Il n'y a pas de rossignols qui tiennent. J'ai affaire à un homme ici, et non à un oiseau pour qui le chant est la seule raison d'être. Je veux que tu prennes ta part du fardeau qui pèse sur mes épaules, et je me moque du reste. Le talent, le génie, la renommée, la gloire, tout cela ne vaut pas un bon petit million, et tu sauras me remercier un jour de t'avoir sauvé de toutes ces lubies.

Madame MOURIER

Des lubies ? Prends garde de ne pas tuer en lui le talent plutôt...

MOURIER

Le talent, le talent ! Jean est un garçon cultivé, intelligent, mais il a du talent comme des centaines de nos jeunes gens en ont tous les jours. Ne dirait-on pas, vraiment, que parce qu'il fait des vers, il est digne de rivaliser de puisance et de gloire avec... heu... Lamartine ou Victor Hugo ? Voyons, sérieusement, est-ce que tu crois à une littérature canadienne-française, toi ?

JEAN

Oui, certes !

Madame MOURIER

Et pourquoi non ?

MOURIER (à madame Mourier)

Attends. Tu vas voir. (à Jean). Alors tu crois que, loin de nous contenter de la littérature parfaite que nous donne la France, nous devrions y aller, nous aussi, de nos pièces de pacotille, de nos vers de mirlitons, de nos romans maladroits ou timides ?

Madame MOURIER

Mirlitons ! pacotille ! On voit bien que tu ne lis ni les vers ni la prose !

MOURIER

Comment ! Mais qu'est-ce que je lis alors ?

Madame MOURIER

Des chiffres ! C'est pourquoi tu as l'esprit sec comme un problème d'algèbre.

MOURIER

Va, va ! Fais-moi des compliments ! Mais il ne s'agit pas de ça. Nous parlions de littérature canadienne-française et de littérature française. Mais nous ne sommes que des enfants qui balbutient auprès des écrivains de France !

JEAN

Nous ne pouvons l'être toujours : les enfants grandissent !

MOURIER

Est-ce que nous avons un... (perdu) un...

JEAN (souriant)

Lamartine ?

MOURIER

Un Lamartine oui, un...

JEAN

Flaubert ?

MOURIER

Un Flaubert, un...

Madame MOURIER

Bordeaux ?

MOURIER

Pardon ! Je sais... Je connais mes auteurs. Nous n'avons pas de Leroy-Beaulieu, non plus, de Gide, de...

Madame MOURIER

Oh ! là là ! Où as-tu pris ces noms ?

MOURIER

Dans mes chiffres... (à Jean). Réponds !

JEAN

Nous n'en avons pas encore, c'est vrai, mais nous en aurons certainement un jour. Il n'y a pas de puissance au monde pour empêcher leur venue éventuelle. Ces hommes dont tu parlais tout à l'heure, n'ont pas toujours existé et leurs pères n'avaient peut-être pas leur génie... Si ceux-là avaient défendu à leurs fils d'écrire sous prétexte que tout avait été dit et redit par d'autres écrivains en termes magnifiques, il n'y aurait pas eu, il n'y aurait pas encore en France tant de grands artistes. Le talent pousse où il veut...

MOURIER

Alors tu crois qu'en restant enfermé entre ces quatre murs à regarder le plafond, tu vas finir par pondre un chef-d'oeuvre ?

JEAN

. Je ne le crois pas : je le désire et j'y travaille...

Madame MOURIER

Et je l'y pousse !

MOURIER

Des chefs-d'oeuvre ! Vraiment ! Comme si nous n'avions pas sous la main — à trois francs cinquante — tous les chefs-d'oeuvre du monde ! Mais tu as l'air, petit échappé de collège, de la grenouille de la fable ! Voyons ! peux-tu faire mieux que... que... cette sacrée machine d'Homère ! Je ne me rappelle jamais le titre...

JEAN

L'Illiade ?

MOURIER

Oui, l'Illiade. Peux-tu faire mieux que l'Illiade ? Que le... la... la...

JEAN

Légendes des siècles ?

MOURIER

La...

JEAN

Chanson de Roland ?

MOURIER

Tu ne peux pas ? Alors à qui bon de faire de l'épopée ? Peux-tu faire mieux que...

JEAN

Phèdre ?

MOURIER

Que...

JEAN

Le Cid ?

MOURIER

Que...

Madame MOURIER

Cyrano ?

MOURIER

Tu ne peux pas ? Alors à quoi bon écrire des pièces de théâtre ? Peux-tu faire mieux que les...

JEAN

Méditations ?

MOURIER

Je ne connais pas les « Méditations », mais je suppose que ce sont des vers ? Eh bien, peux-tu faire mieux que cela ? Que les...

Madame MOURIER

Vaines tendresses ?

MOURIER (impatienté)

Je sais, je sais, vous dis-je !... Je dis donc : peux-tu faire mieux que cela ? Non ? Alors à quoi bon faire de la poésie lyrique, du théâtre, de la littérature ? A quoi bon écrire un livre de prose ou de vers que personne ne lira; dont personne ne parlera; qui moisira sur les rayons des libraires ou dans les greniers de l'auteur ? A quoi bon grossir l'océan des publications inutiles et pitoyables qui sont en train de submerger le monde ?

Madame MOURIER

Oh ! Oh ! quelle éloquence ! Où...

MOURIER

J'ai pris cela ? Dans mes chiffres, te dis-je !

Madame MOURIER

Félicitation ! Voilà des chiffres auxquels on pourrait prêter presque de l'intelligence !

JEAN (il rit doucement)

Pardon ! Tout à l'heure, père, tu m'écrasais sous le poids des plus grands noms de la littérature française. Il est certain que, ni moi, ni d'autres ne peuvent faire mieux, plus grand et plus beau. Mais nous pouvons faire « autre chose » peut-être... et cela de façon à plaire, enchanter le monde — quand ce ne serait que notre petit monde ! L'écrivain qui écrirait comme Homère aujourd'hui serait ridicule, et Racine, Corneille et Molière n'écriraient pas de nos jours comme ils ont écrit au dix-septième siècle... Le monde a la vie, et cette vie a sa loi qui est l'évolution, le changement, le renouveau. Anatole France, pour citer un maître styliste, n'écrit pas comme Taine écrivait, et Bourget n'écrit pas non plus comme écrivait Rousseau et Voltaire... Après Lemaître, Barrès est venu, et après Barrès il en viendra d'autres qui charmeront le monde et qui, pourtant ne seront ni Lemaître, ni Barrès... Et puis, quoi qu'on en dise, toute la beauté n'est pas dans les seuls chefs-d'oeuvre, et toute la gloire n'est pas dépensée... Que l'on arrive à saisir un rayon de cette beauté, un reflet de cette gloire et cela suffira. L'artiste aura eu sa récompense et pourra mourir.

MOURIER

Tra la la ! tra la la ! parapatapon ! Tu es impayable, ma parole... (sérieux). Mais c'est assez de cette discussion, n'est-ce pas ? Parlons de choses sérieuses. Tenez, savez-vous ce que je viens d'apprendre ?

Madame MOURIER

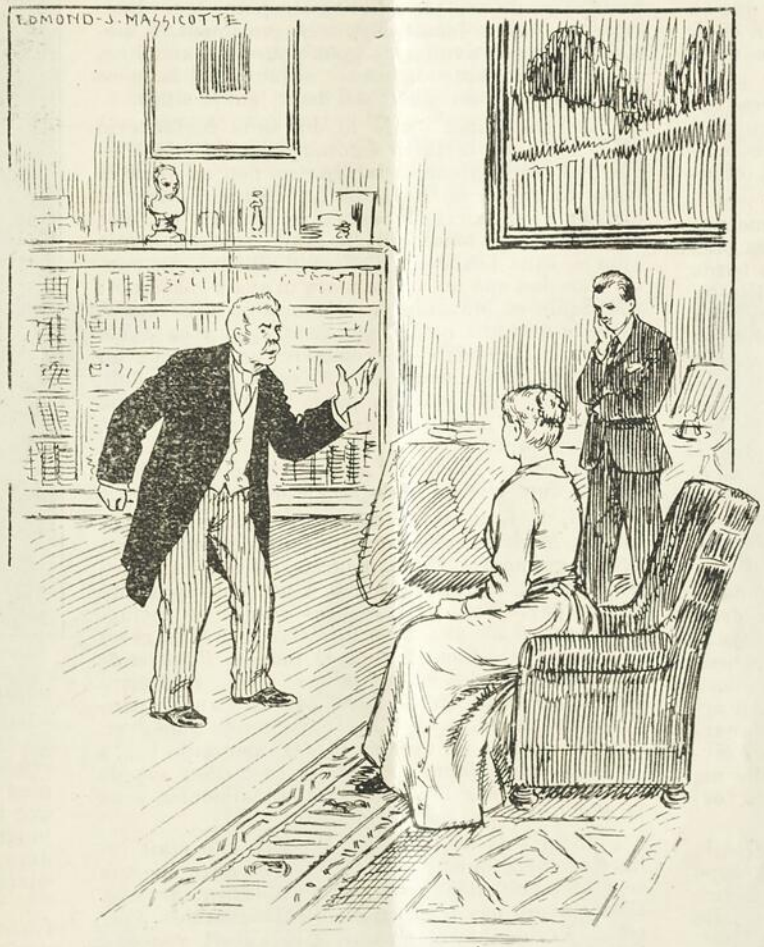
Que le salut est dans les chiffres ?

Madame MOURIER

Raille... Imaginez-vous que Julien, notre domestique Julien, est un inventeur ! (Jean sourit).

Madame MOURIER

Julien, un inventeur ? Quelle découverte, en



MOURIER — L'ARGENT, VOILA UN POINT D'APPUI SOLIDE.

effet ! Depuis cinq ans qu'il est à notre service, avoue que c'est la première fois que tu lui appliques pareil... substantif ! D'ordinaire, ils n'étaient pas si flatteurs, tes substantifs...

MOURIER

C'est un inventeur, te dis-je ! Je me suis, jusqu'ici, trompé sur son compte.

Madame MOURIER

Un inventeur de plats où mettre plus que les pieds, n'est-ce pas ?

MOURIER

Ne riez pas. Ce gaillard-là a tout simplement trouvé un... moteur de stabilisation pour avions... Je sais bien que ce n'est pas facile à croire, mais les preuves sont là, des preuves convainquantes, certaines...

JEAN (indifférent)

Eh bien, tant mieux pour Julien, père. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire ?

Madame MOURIER

Un moteur pour la stabilisation des avions ? Allons donc ! Quelle folie ! Et tu crois à cela, toi, fiancier retors et prudent ?

MOURIER (un peu à la gêne)

Mais puisque Julien est sûr de son affaire ? qu'il a déjà fait des expériences concluantes ? que sa machine marche ?

Madame MOURIER

Tu l'as vu marcher ?

Madame MOURIER

Oui... c'est-à-dire, je l'ai entendu marcher... Je sais qu'elle marche...

Madame MOURIER

Et c'est suffisant ?

MOURIER

Oui. J'ai confiance.

Madame MOURIER

Naturellement ! Ce n'est pas ton fils que Julien !

MOURIER

Dis ce que tu voudras, voilà une invention qui, si elle réussit — et elle réussira — va bouleverser le monde. Il y a des millions à gagner pour celui qui en fera son affaire. Or, je sais lancer une affaire, n'est-ce pas ? J'ai promis à Julien de lui aider et, dès aujourd'hui, je peux me vanter d'être dix fois millionnaire !

Madame MOURIER

Eh quoi ? tu vas risquer de l'argent dans cette folie ?

Jean (qui s'ennuie ferme)

Père, je retourne au bureau.

MOURIER

Attends. (à Madame Mourier). Je ne risque rien : je place de l'argent à mille pour cent...

Madame MOURIER

A perte !

MOURIER

J'ai confiance !

JEAN (revenant rapidement vers son père)

Ecoute, père, faisons un marché... Voilà un mois, j'ai envoyé à la maison de publication Borel, à Paris, le manuscrit de mon livre de vers. Sera-t-il accepté, publié ? se vendra-t-il ? Autant de questions auxquelles on ne peut répondre encore...

MOURIER

Je te crois ! Eh bien ?

JEAN

Eh bien, convenons d'une chose : que mon livre soit accepté, publié — et tu me laisse la liberté de travailler selon mes goûts et mes désirs. Je n'irai plus au bureau, je n'alignerai plus de chiffres, je...

MOURIER

Comment, comment ! Et qui donc surveillera mes bureaux ?

Madame MOURIER

Tu auras un commis.

MOURIER

Un commis ? Jamais de la vie !

JEAN

Attendez, je n'ai pas fini... Que, d'un autre côté, mon manuscrit soit refusé et je reprend ma place aux bureaux... De plus, je te jure de ne plus écrire une ligne de littérature... Il n'y en aura plus que pour les chiffres...

MOURIER

Ton manuscrit, mon petit, tu n'en attendras plus parler. Ton ouvrage n'est qu'un essai de collégien, une ébauche et...

(Suite au prochain numéro)

BEATRICE LA PALME

par Paul-G. OUIMET

Une étoile s'est éteinte, la plus éblouissante peut-être de notre firmament artistique si l'on en juge par la carrière qu'elle a parcourue : Béatrice La Palme est morte. Une cruelle maladie l'a ravie à tous ceux qui l'admiraient, à tous ceux qui tendrement l'aimaient. Les concerts de louanges, la poignante symphonie des regrets, qui ont accompagné sa tombe à peine visible sous une avalanche de fleurs, furent spontanés et sincères. On a tenu à rendre un suprême hommage aux trois qualités dominantes de Béatrice La Palme : sa bonté, son dévouement et sa sincérité. On s'est plu, dans la presse, par exemple, à écrire sur l'illustre disparue des choses charmantes qu'on pensait d'elle depuis toujours, mais qu'il aurait fallu atténuer pour les lui dire de son vivant. C'est que la grâce bien française de La Palme irradiait sur tous ceux qu'elle rencontrait, que ce fût un modeste reporter ou un rédacteur en chef. Ses amis se consoleront difficilement de sa mort et la pleureront longtemps.

Chez moi le souvenir de la grande artiste demeurera à jamais fixé. Il n'y a rien de surprenant à cela puisque je perds en cette jeune femme celle qui, parmi mes amies d'enfance, occupait la première place.

Si je ne me trompe, Béatrice La Palme naquit le 26 juillet 1878 à Saint-Hilaire, un des plus ravissants et des plus coquets endroits des bords du Richelieu. C'est précisément à Saint-Hilaire, où je passais mes vacances d'écolier, que je la rencontrai pour la première fois il y a environ trente-deux ans. Nous en avions respectivement neuf et dix. Le père et la mère de la petite Béatrice — « Trixie », comme nous l'appellions — habitaient rue Cherrier, à Montréal ; mais la future cantatrice avait à Saint-Hilaire deux tantes à qui elle venait périodiquement faire visite. Nous connaissions fort bien ces dames dont les propriétés, à gauche et à droite, bornaient celle de mon grand-père. Nous allions, ma soeur Jeanne et moi, tantôt chez l'une et tantôt chez l'autre.

Un après-midi, je me rends comme d'habitude chez une de nos voisines qui élevait deux nièces orphelines. La bonne tante en me voyant me dit : « Ta soeur et mes deux fillettes prennent leur collation au petit bois. » Ce petit bois, dont on apercevait la ramure à quelque distance en arrière de la maison, était plus justement une charmille, coupée par un ravin, au creux duquel serpentait un ruisseau. Que de fois je suis allé me rafraîchir dans ce coin délicieux pendant les fortes chaleurs de juillet et d'août !

Je me dirige donc vers la charmille. Quelle ne fut pas ma surprise en approchant du groupe joyeux assis sur l'herbe, de constater la présence d'une étrangère. J'avais devant moi une jolie fillette au teint rose, aux grands yeux noirs intelligents, mise avec beaucoup de goût mais sans recherche. Sa parure exclusive consistait en une opulente chevelure châtain-clair qui tombait au bas de sa taille. C'était Béatrice La Palme à l'âge de dix ans. Comme bien on pense, la présentation se fit sans cérémonie. Elle passa quelques jours avec nous puis s'en retourna à Montréal.

Je la perdis de vue pendant deux ou trois années et, lorsque je la revis, j'éprouvai un gros désappointement : Béatrice avait formidablement grandi et me dominait de toute la tête. Son plaisir — elle a toujours été très gaie — c'était de m'entraîner devant une glace du salon, de se cambrer à mon côté et de me dire : « Regarde comme je suis grrrrrande. » Et elle pouffait de son bon rire, car invariablement, on peut se le figurer, sa taquinerie m'aiguillonnait.

Elle aurait frappé plus juste si elle avait dit : « Regarde comme je commence à grandir », puisque c'est à cette époque qu'elle fit ses premiers pas dans le magnifique domaine de l'art musical.

Elève des religieuses de Jésus et Marie, elle remportait à la fin de chaque année de nouveaux succès. Vive, intelligente, douée d'une merveilleuse mémoire, elle acquit en peu de temps les notions qui, plus tard, firent d'elle une femme supérieure. Elle parlait une langue châtiée, sans affectation cependant, et possédait déjà admirablement l'anglais. Elle tenait de son père cette bonhomie, cette jovialité qui ajoutaient à ses autres charmes, ce jugement qui la caractérisait dans tous ses actes. De sa mère, une des meilleures et des plus exquises femmes que j'aie connues, elle avait hérité son talent de musicienne. Madame La Palme était excellente pianiste et je me souviens qu'ayant été pendant quelques jours son hôte à Montréal, j'écoutai avec plaisir plusieurs de ses compositions que, disait-elle, elle s'était amusée à écrire, mais que sa modestie lui interdisait d'éditer.

Le salon de la mère de Béatrice était très recherché des dilettantes. C'est là qu'un soir je rencontrait et je connus M. Horace Saint-Louis, fin causeur et fin diseur, ainsi qu'Emiliano Renaud, l'un de nos plus distingués pianistes. Béatrice La Palme jouait déjà très gentiment le violon. Sa soeur avait pris goût pour la mandoline, et je vois et j'entends encore aujourd'hui la mère accompagnant au piano ses deux jeunes filles.

Je crois bien — je le dis sans forfanterie mais avec une certaine émotion tout de même — que j'ai été le premier partenaire, non au théâtre mais au salon, de Béatrice La Palme. Dans sa douzième ou treizième année, elle avait un filet de voix ; mais madmeoiselle était tenace et avait appris, sans beaucoup d'effort d'ailleurs, sa partie d'un duo que ma chère mère m'avait enseigné : « Marquis et Marquise. » J'avoue qu'aux répétitions le marquis ne fut pas tendre pour sa dame et saisit l'occasion de remettre une partie au moins des taquineries dont il était parfois l'objet. Bref, tout marcha pour le mieux dans le meilleur des mondes. Malgré son peu de voix, Béatrice captiva son auditoire par son jeu fort aimable et sa diction très claire et très nette, qualité dont elle ne s'est jamais départie.

Ici, il faut dire adieu aux souvenirs d'enfance. Mademoiselle La Palme est devenue l'heureuse gagnante d'une bourse offerte par lord Strathcona, ce qui permettra à notre compatriote d'aller parfaire à Londres ses études de violon. Elle reste deux ans dans la métropole sans revenir au pays. Comme tout le monde, j'apprends ses progrès et ses succès là-bas. Je la rencontre lors d'un voyage qu'elle accomplit au Canada pendant les vacances d'été. Je l'entends jouer et, comme Faust, je m'écrie : « O merveille !... » La virtuose m'apparaît mais la vision est de courte durée car La Palme retourne bientôt sous le ciel brumeux de l'Angleterre.

Je la suis de loin.... Enfant, elle était tenace et énergique. Cette ténacité et cette énergie se sont manifestées au cours de toute sa carrière. Il n'y avait pas d'obstacles insurmontables pour elle. Trois années durant, elle s'était vouée à l'étude du violon et exécutait de façon surprenante les oeuvres pourtant si difficiles de Paganini, de Vieuxtemps ou de Sarasate. Enfin, elle se découvre ou on lui découvre une voix, et des plus jolies, s'il vous plaît. Elle se livre alors à l'étude du chant avec un entrain passionné, un enthousiasme débordant. Les principes de musique qu'elle possède *ad unguem*, le piano qu'elle n'a jamais cessé de cultiver depuis son jeune âge, sont autant d'avantages qui la servent admirablement. Sa prodigieuse mémoire lui permet de s'assimiler en quelques heures tout un rôle d'opéra, et son début sur la scène, aussi importante que renommé, de Covent Gardent s'effectue dans les conditions les plus désavantageuses puisqu'elle est appelée à remplacer une artiste que la maladie empêche de paraître. La Palme chante en compagnie de Melba et de Scotti, dont la réputation est à l'apogée, en présence du roi Edouard VII et de toute la cour d'Angleterre. Va-t-elle fléchir ? Va-t-elle se laisser décourager ? Jamais de la vie. Elle s'acquitte si bien de sa lourde tâche — car c'en est une — qu'elle recueille sa large part de triomphe et reçoit de chaudes félicitations de ses deux redoutables partenaires.

Plus tard, même aventure à l'Opéra comique. Comme on dit chez nous, c'était encore plus « traître », car on sait que le public parisien n'est pas commode à contenter. On sait de plus que n'entre pas qui veut à l'Opéra comique, et que



BEATRICE LA PALME

l'artiste agréé pénètre comme dans un sanctuaire où il recevra sa consécration, son baptème. Mlle La Palme reçoit le sien dans une circonstance critique puisqu'on l'invite à chanter un rôle au pied levé. Elle n'hésite point, se prépare en quelque heures, s'impose au public et le lendemain les journaux, après avoir applaudi son coup d'audace et lui avoir décerné toutes les louanges, la surnomment le Saint-Bernard de l'Opéra comique.

C'est dans ce temple national de la musique française qu'elle rencontra celui qui, plus tard, devint son mari : Monsieur Salvator Issaurel.

Je ne crois pas que jamais Béatrice La Palme se soit laissée griser par le succès. Sa légitime ambition fut de devenir une grande artiste et elle dirigea toute son énergie vers ce but. Elle a réalisé son rêve mais elle l'a réalisé non par brigue, non par astuce ni autre procédé malhonnête, mais seulement par un travail opiniâtre et ininterrompu. En somme, sa carrière théâtrale a été courte. Combien elle fut employée! La Palme a dévoré les étapes comme son tempérament a brûlé les planches. Elle a donné le plus formidable démenti à ceux qui prétendent que la vie d'un artiste est une vie de désoeuvrement, de paresse et de plaisir. Son activité ne connaissait pas de bornes, et c'est par une sage répartition de tous ses instants qu'elle trouva le moyen, au milieu de tant d'autres occupations, d'apprendre l'italien, l'espagnol et l'allemand. Ces idiomes lui furent utiles à l'opéra ; ils lui furent utiles au concert.

C'est le mardi 3 octobre 1911 que Mlle La Palme, revenue pour de bon d'Europe, se fit entendre pour la première fois de ses compatriotes au Monument National de Montréal. La splendide audition eut un vif retentissement. Monsieur le Maire lui présenta les hommages de la population et y joignit une superbe corbeille d'argent remplie de roses. Au lendemain de cette inoubliable soirée, je disais ceci de la cantatrice : « Mlle La Palme nous pardonnera-t-elle une poin-

te d'égoisme ? » Voici : après l'avoir entendue chanter — combien admirablement ! — l'air des Bijoux, nous nous sommes dit : ce joyau-là est à nous ; « c'est la fille d'un roi », ou mieux d'un peuple bien près d'avoir son heure au cadran des arts, des sciences et des lettres. Et nous étions fiers, très fiers . . .

« Et à mesure que le programme se déroulait, notre fierté grandissait, grandissait, jusqu'à ce qu'enfin elle fit place à l'enthousiasme le plus délirant. Mlle La Palme nous a fourni l'exemple de ce qu'un travail soutenu pouvait accomplir. Jeune encore, mais douée d'une énergie de fer, elle s'est classée au premier rang des plus grandes artistes. Nous n'aurions pour nous en convaincre davantage, si la chose était nécessaire, qu'à ouvrir la chronique musicale européenne. Les critiques les plus grincheux ont comblé d'éloges notre diva ; les publics les plus difficiles l'ont couverte de fleurs.

« Mlle La Palme, tout comme le fameux Clément que nous allons bientôt applaudir, ne possède pas ce qu'on pourrait appeler une grande voix. Non. Cependant, c'est un soprano susceptible de faire une trouée dans les salles les plus vastes. Il est impeccablement stylé, voilà. Mlle La Palme joue avec sa voix. Elle s'amuse avec les vocalises et celles-ci volent, s'élèvent, planent tout comme un léger papillon. Ses notes très pures sont en même temps bien égales. L'aimable cantatrice est douée d'un tempérament rare. C'est ce qui motive chez elle une parfaite compréhension des divers sujets qu'elle interprète, car, si nous avons tantôt parlé de vocalises, n'oublions pas que Mlle La Palme excelle dans les romances ou les mélodies simples, gaies ou tristes. Son timbre cristallin respecte la moindre nuance. Et c'était un plaisir pour nous de constater que le « truquage » n'existe pas pour Mlle La Palme. Elle ne contourne pas une difficulté : elle la prend d'assaut et la maîtrise. C'est ce qui s'appelle de l'art pur. Qu'on joigne à cela une diction nette, très cultivée, un jeu de physionomie très intéressant, et nous aurons la jeune artiste dans toute sa splendeur. »

Telle est l'impression que je conserve de Béatrice La Palme comme chanteuse de concert.

Lors de la deuxième saison d'opéra dirigée par M. Albert Jeannotte et puissamment subventionnée par le général Meighen, Mlle La Palme figura dans plusieurs rôles et y recueillit chaque fois un franc succès. Elle chanta dans « Carmen » le rôle de Micaela en compagnie de Clément et de Fély Dereyne. Plus tard, nous l'entendions dans « Faust » avec le bon géant Huberty. Elle y remporte un triomphe bien mérité. Et puis nous l'applaudissons successivement dans « Roméo et Juliette », dans « La Bohème », dans « Le Barbier de Séville », dans « Madame Chrysanthème », et dans quelques autres chefs-d'oeuvre dont elle possédait tous les secrets.

Les glorieuses soirées d'opéra eurent un terme. Après quelques tournées magnifiques aux Etats-Unis, Mme La Palme se fixa définitivement à Montréal où, avec son mari, elle se livra à l'enseignement. C'est pendant qu'elle inculquait son art à une pléiade d'élèves que la maladie est venue la surprendre et que la mort a frappé. C'est sûrement dans l'enseignement que Béatrice La Palme a eu le plus d'occasions de manifester son dévouement discret, sa parfaite sincérité et son exquise bonté. Une de ses élèves que je rencontrais il n'y a pas longtemps me disait : « Vous ne sauriez croire combien Mme La Palme est bonne pour nous. Non contente de nous prodiguer sa science musicale, elle va jusqu'à se déranger pour nous coiffer, nous habiller, nous pomponner les soirs où nous devons paraître en public ». Trait charmant qui nous montre, sous l'enveloppe du savant professeur, la femme très douce et l'aimable compagne.

A monsieur Issaurel et à madame Montserrat vont nos plus profondes sympathies dans le deuil cruel qui les frappe en plein coeur. Nous osons croire que les nombreuses prières qui montent vers Dieu pour le repos de l'âme de la chère morte, contribueront à adoucir le cuisant chagrin de ceux qui restent . . .

Paul-G. OUIMET.

Ottawa, 12 janvier 1921.

L'« OISEAU BLEU »

En nous faisant remise de la somme de 75 sous pour son abonnement à notre revue illustrée pour la jeunesse, dont elle avait lu le premier numéro, une spirituelle lectrice de la Revue Nationale nous écrit : « Soixante quinze sous, corbleu, soixante quinze sous, mais, ce n'est pas un centime par merveille ! »

Vous tous parents qui cherchez une lecture saine et distrayante pour vos enfants, abonnez les à l'« Oiseau Bleu. » Abonnement annuel, 75 sous. Copie échantillon envoyée sur réception de 5 sous. Bureaux A. B. C., 296, rue Saint-Laurent, Montréal.

N. B. — Voir le résultat du concours, p. 22.



Palais législatif provincial, Victoria, Colombie-Anglaise. — (Réseau du Pacifique Canadien.)

LE JARDIN DU SILENCE

par VICTOR FÉLI

3 (suite)

Depuis longtemps, le curé était rentré dans son presbytère, les soeurs avaient terminé les rangements journaliers . . . Mme de Chassac était bien seule, seule devant Dieu.

Elle s'agenouilla dans le banc du château, au fond de la chapelle de la Vierge, et, en un geste de suprême fatigue, laissa tomber sa tête dans ses mains. Elle ne priait pas. Elle ne le pouvait pas. Une contrariété violente était en elle. Quelqu'un avait essayé de marcher en ce Jardin de mystère qu'elle fermait avec tant de soin. On avait porté une main sacrilège sur le reliquaire clos tout au fond d'elle-même. La voix des humains avait troublé ce silence, seul refuge de l'âme en peine. Et qui donc ? Un être banal, inexistant, venu par hasard à Chassac, ignoré dans le nombre des autres invités ; ce Paul Hardy qu'elle n'avait pas même regardé. Etait-il jeune ou vieux ? blond ou brun ? Elle ne savait. Et ce romancier vaniteux tenterait de forcer l'entrée de la région de mystère cachée au plus profond d'elle-même ? . . .

Involontairement elle se mit debout, tandis qu'une flamme de colère venait colorer ses joues. L'étrangeté même de son mouvement la rappela à la réalité ; elle s'agenouilla de nouveau, un peu confuse, et essaya de prier.

Ainsi qu'au Jardin du Silence, une paix absolue régnait dans la petite église, mais bien différemment, s'avouait la pauvre femme, qui s'assit bientôt, comme vaincue, trop lasse de la lutte intime. Le secret qui flottait là-haut, dans le lent murmure des peupliers, au long des mousses de velours, sur les fleurs douces des rosiers sauvages, ce secret ne pouvait courir ici . . . devant la Vierge Mère dont les larmes de pierre coulaient sur le corps exsangue du Divin Mort étendu sur ses genoux, pas plus que sur les tableaux aux vives enluminures des stations douloureuses accrochées aux murs. Pouvait-il davantage passer devant la porte du Tabernacle, effleurer la Table mystique où brillait la nappe blanche, si blanche ? . . . Non, cela ne se pouvait ! Elle le savait bien, la femme fatiguée dont les mains se joignirent avec désolation. Ses grands yeux purs s'embrumèrent, elle posa son front sur ses doigts joints et resta immobile.

Pas un bruit, pas un souffle autour d'elle. Le soleil se jouait à travers les vitraux, parmi les robes violettes ou rouges des saints évêques et confesseurs et les clairs manteaux des vierges, pour retomber en rayons adoucis sur les dalles grises, les chaises, les boiseries . . . Dans la pénombre du choeur, les grands bouquets d'argent tout raides brillaient parfois au passage des bandes de lumière, la lampe du sanctuaire mettait un point vermeil dans l'ombre légère, mais rien ne tirait de son immobilité celle dont les épaules paraissaient s'affaisser sous un poids écrasant. Des minutes s'écoulèrent . . . Enfin, lentement, elle releva la tête. Une larme avait glissé entre les paupières aux longs cils bruns et ce fut un jeune visage humble et désolé qui émergea des mains suppliantes. Une fois encore elle s'agenouilla, puis elle murmura :

« Mon Dieu, vous qui savez, ayez pitié de moi . . . »

Puis elle se leva et sortit de l'église.

* * *

Une heure après, mille bruits joyeux emplissaient la salle à manger de Chassac. Autour de la table du déjeuner, somptueusement servie, de nombreux convives causaient et riaient. Il en était ainsi constamment. L'opulente hospitalité des châtelains, qui faisait le bonheur du maître de maison, était connue de toute la contrée.

Au centre de la table, le comte, comme d'habitude, donnait l'exemple d'une lourde gaîté. De taille moyenne, le visage congestionné sous ses cheveux blancs, drus et courts, la moustache en brosse, la voix tonnante, il imposait aussitôt la pensée que le cerveau, qui semblait près d'éclater derrière la face violacée, était lié indissolublement à la fourchette avec laquelle il piquait, recueilli, un morceau de choix, et aux verres où brillaient les vins de grands crus qu'il contemplait avec amour avant de les déguster lentement, les yeux mi-clos . . .

Brave homme, au reste, ce Ferdinand-Joseph de Latour de Chassac, l'heureux propriétaire de cinquante ou soixante métairies qui s'étendaient autour du château, la grande maison abominablement remaniée jusqu'à en faire l'horrible et énorme villa actuelle ; maire de sa petite commune ; à Toulouse, membre de toutes les associations de charité, sportives ou artistiques et . . . l'époux de la plus jolie femme de la ville et le père de Jeannette, un délicieux bébé de six ans.

Ce ménage, cette paternité apparaissaient à l'hôte qui, pour la première fois, était reçu à Chassac, comme une anomalie criante. Comment la comtesse, si jeune et si fine, était-elle la femme de ce brave rustaud ? Comment la jolie fillette, si bien en harmonie avec la beauté de sa mère, était-elle la fille de ce gros homme tonitruant ? Cela demeurait un mystère pour l'invité averti qui restait stupéfait devant l'étrangeté de ce foyer. Mais la comtesse, correcte et paisible, défiait toute malveillance et l'enfant jouait volontiers sur les genoux de son père, auquel elle avait pris les yeux bleus et les cheveux noirs qui étaient la caractéristique de la race des Chassac.

Généralement, moins curieux que Paul Hardy, les habitués du château ne s'attardaient guère à la bizarrerie de cette situation et se mettaient vite au diapason de vie joyeuse que le maître de céans créait autour de lui, strictement limitée cependant par une correction que la réserve un peu froide de Mme de Chassac maintenait avec rigueur. Au surplus, un cercle plus choisi que les joyeux gastronomes favoris du comte, se pressait autour de la maîtresse de maison, cercle plus fervent en apparence qu'en réalité, car le calme hautain de la jeune femme rendait illusoire tout espoir de relations amicales intimes, mais il était très élégant de paraître être de ses amies. Le dernier cri du chic dans cette société de province où tout le monde se connaît était de pouvoir dire négligemment : «Mon amie, Mme de Chassac . . . » Or c'était une erreur ou un mensonge, Mme de Chassac n'avait point d'amie.

Ce jour-là, dans le fumoir, après le déjeuner, la plupart des convives masculins étaient réunis, tandis que les dames et les non fumeurs avaient suivi la comtesse dans le grand salon ou se promenaient sur la terrasse, en avant du parterre et du parc. Paul Hardy avait entraîné le lieutenant Roubet dans une embrasure de fenêtre et s'informait avec insistance :

— Mon cher Roubet, rendez-moi donc le service de me mettre en relations avec la personne ici présente qui pourrait me renseigner le plus efficacement sur . . . les antécédents, origine, famille, etc. . . , etc. . . , de Mme de Chassac.

Le lieutenant fit la grimace :

— N'y comptez pas. Débrouillez-vous seul. Cependant je peux vous dire ce que je sais, ce que chacun connaît. Mme de Chassac est la petite-fille du général marquis d'Ergrey, mort il y a une dizaine d'années, avant le mariage de la comtesse. Celle-ci, qui était alors Geneviève d'Ergrey et avait à ce moment dix-sept ou dix-huit ans, avait déjà perdu ses parents tout enfant. Elle était demeurée sans autre famille qu'une petite soeur et une grand-tante, soeur du général. La petite soeur est devenue Mlle Alice, la jolie jeune fille dont nous admirons tous la gaieté et la bonne grâce, et la vieille tante est Mlle Hedwige d'Ergrey, cette très vieille petite personne (elle a bien quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-six ans) toute cassée, dont s'occupe Mme de Chassac avec tant de sollicitude.

— Ah ! oui ! La vieille demoiselle en question m'a fortement intéressée par son costume archaïque, sa frêle personne, son tout petit visage parcheminé et le grand air avec lequel elle a répondu à mes hommages lorsque Mme de Chassac m'a présentée à elle, à mon arrivée ici.

Le romancier s'animait tout en causant :

— Mais voilà mon affaire ! Faire parler la petite vieille . . .

Le lieutenant haussa les épaules :

— Que vous dira-t-elle de plus que ce que je peux encore vous apprendre ? . . . Il y avait la petite soeur et la vieille tante à faire vivre et la vie de Chassac est, après tout, plus enviable que d'aller courir le cachet ou broder dans une mansarde.

— Roubet, de qui tenez-vous ces détails ?

— Chacun sait cela ! Ma mère, qui aime beaucoup Mme de Chassac, l'a déploré cent fois devant moi.

— La famille d'Ergrey est-elle du Languedoc ?

— Non, Mme de Chassac n'est venue en ce pays qu'à son mariage. Elle habitait Paris. Maintenant, assez là-dessus, car je ne sais rien de plus. Je ne peux vous être d'aucune autre utilité.

Et il s'éloigna décidément.

A ce moment, la voix du comte de Chassac s'éleva, éclatante, dans le fumoir :

— Dites donc, vous, là-bas, l'écrivassier, et, du geste, il appelait près de lui Paul Hardy, que dit-on de la situation à Paris ? Cet animal de Charpier assure que l'Allemagne pourrait bien nous chercher noise à bref délai : je n'en crois rien. C'est lui qui en rêve.

Et il désignait du bout de ses gros doigts un de ses anciens camarades de collège, à Paris, le général Charpier, professeur à l'Ecole de guerre, qui venait fort souvent à Chassac se reposer de ses absorbants travaux.

En ce moment, un groupe, aux discussions passionnées, s'était formé autour du général. On y causait avec véhémence de la possibilité d'une guerre franco-allemande, chacun envisageant cette grave éventualité avec les désirs ou les craintes que le tempérament, la situation, les goûts ou le milieu avaient fait naître en lui. Le comte, plus congestionné que jamais, en avait laissé éteindre son cigare.

— Mais, dis donc, Charpier, tout ça c'est parce que tu lis dans ton journal des tas d'histoires de l'étranger. En somme, qu'est-ce que ça peut nous faire à nous, Français ?

Le général, sans répondre, se rapprocha de Paul Hardy :

— Quelle brute ! disait-il entre ses dents.

En ce moment, l'une des portes du fumoir s'ouvrit et Mme de Chassac parut, tenant à la main un télégramme décacheté. Une violente émotion bouleversait son visage. Cela était si visible que Paul Hardy assujettit en hâte son monocle et se mit à suivre avec avidité chacun des mouvements de la jeune femme qui avait rejoint son mari et lui montrait la dépêche en disant :

— Mon amie, Mme Baralier, est mourante et m'appelle auprès d'elle. Je vais partir immédiatement.

— Comment ? Partir ? Et qui fera les menus ?

Une crispation passa sur les traits de Mme de Chassac :

—Soyez tranquille . . . , je vous laisse le maître d'hôtel !

Et elle s'éloignait rapidement, mais le comte la rejoignit :

— Geneviève ? Quand reviendrez-vous ?

— Je ne sais pas. Je vous tiendrai au courant.

Et elle disparut. Aussitôt, le romancier s'approcha du gros homme qui était resté tout décontenancé au milieu de la pièce :

— Mme de Chassac aurait-elle reçu une mauvaise nouvelle ?

— Mais oui, il paraît. Elle est appelée par une amie malade.

Un cercle s'était formé autour du châtelain et s'informait poliment.

— Mme Baralier ? Mais je connais ce nom, disait le général ; serait-ce la veuve du colonel Baralier, un de mes anciens camardes ?

— Peut-être . . . , oui . . . , probablement, c'est bien cela, répondit le comte. Je sais que c'est une famille de militaires. Il a plusieurs fils officiers, il me semble . . .

— Au moins un qui a été, à Saint-Cyr, le condisciple de mon fils, conclut le général.

M. de Chassac demeurait tout déconfit, pendant que Paul Hardy, manoeuvrant avec habileté, se dirigeait vers l'une des portes-fenêtres restées ouvertes sur la terrasse. Des promeneurs alaient et venaient et les dames entouraient le fauteuil de Mlle Hedwige. Avec de savantes lenteurs, il put bientôt aborder la vieille demoiselle.

— J'ai le regret d'apprendre, Mademoiselle, que nous allons être privées de la présence de Mme de Chassac, et cela pour un motif attristant ; la maladie d'une amie, je crois ?

— Eh ! oui, monsieur. Vous m'en voyez fort émue.

Le romancier se rapprocha d'un pas de la bergère en laquelle semblait disparaître la frêle personne de Mlle d'Ergrey.

Il interrogea prudemment :

— Il s'agit, me semble-t-il, d'une amie intime ?

Mlle Hedwige fit un petit geste évasif :

— Nous avons été très liés autrefois, à Paris, avec la famille Baralier, mais depuis le mariage de ma nièce, nous n'avons plus quitté la Haute-Garonne, et, Mme Baralier habitant alternativement Paris et l'Aveyron, nos relations ont cessé peu à peu.

— La comtesse nous a dit tout à l'heure que le télégramme venait de l'Aveyron, remarqua l'une des dames.

— Oui, en ce moment, Mme Baralier serait dans l'Aveyron, en son château de Bellefontaine, car elle est née « Bellefontaine.»

Et la petite vieille redressa son buste fluet avec une toute fierté aristocratique.

Bientôt Mme de Chassac, vêtue d'un costume de voyage, apparut à l'autre extrémité de la terrasse, suivie de sa soeur qui tenait par la main la petite Jeannette. La jeune femme s'approcha de sa tante et l'embrassa avec tendresse.

— Tante chérie, je vous remets aux mains d'Alice pour ces quelques jours d'absence.

— Mais n'aurait-il pas été plus prudent d'envoyer un télégramme pour demander des nouvelles, attendre un jour, faire quelques préparatifs ?...

Une flamme passa dans les yeux de la comtesse, désir ardent, âpre émotion,—on ne savait ! dut s'avouer Paul Hardy qui étudiait soigneusement sa physionnomie tandis qu'elle répondait à Mlle d'Ergrey.

— Chère tante, puis-je perdre une minute devant cet appel ?

Et elle tira d'un petit sac à main le télégramme qu'elle déplia vivement ; le romancier fit mine de s'éloigner, mais pas assez pour ne pas entendre la lecture des quelques mots qui suivirent : « Suis mourante, te supplie venir sans aucun retard. — Hélène Baralier.»

— Oui, oui, va, mon enfant. Et la vieille demoiselle, très émue, levait en un geste d'acquiescement ses deux mains aux tons de cire en des mitaines de filet de soie mauve.

Encore une fois la jeune femme embrassa Mlle Hedwige, fit signe à sa soeur d'emmener Jeannette qui commençait à avoir le coeur gros, et, après d'aimables adieux et des excuses aux dames présentes, elle disparut à l'angle de la terrasse. Le ronflement de l'automobile se fit entendre. On l'aperçut, au tournant du parc, s'engager à toute allure sur la route de Toulouse où la voyageuse devait prendre, une heure plus tard, le train qui la conduirait vers les lointaines montagnes aveyronnaises.

Paul Hardy, à petits pas prudents, avait rejoint Mlle Alice qui faisait jouer Jeannette avec animation, afin de la distraire du chagrin prêt à éclater à cause du départ de sa mère. Confiant dans l'inexpérience de la jeune fille, il n'eut point de crainte à l'interroger franchement :

— Madame votre soeur est donc bien liés avec Mme Baralier pour ne point redouter un voyage aussi fatiguant et un départ si précipité ?

— Oh ! Monsieur, c'est si naturel !

Et les beaux yeux bleus candides se fixèrent avec reproche sur son interlocuteur.

— Vous connaissez beaucoup cette pauvre malade ? continua négligemment Paul Hardy.

— J'étais très jeune quand nous habitions Paris il y a dix ans, et que nous voyions sans cesse la famille Baralier, mais je les aimais tous beaucoup.

— Cette dame est veuve, je crois ? Elle a des fils...

— Oui, l'aîné, Raymond, le capitaine, qui a quitté l'armée, il me semble, depuis quelques années, et le plus jeune, Robert, qui est lieutenant, je crois.

— Viennent-ils à Chassac ?

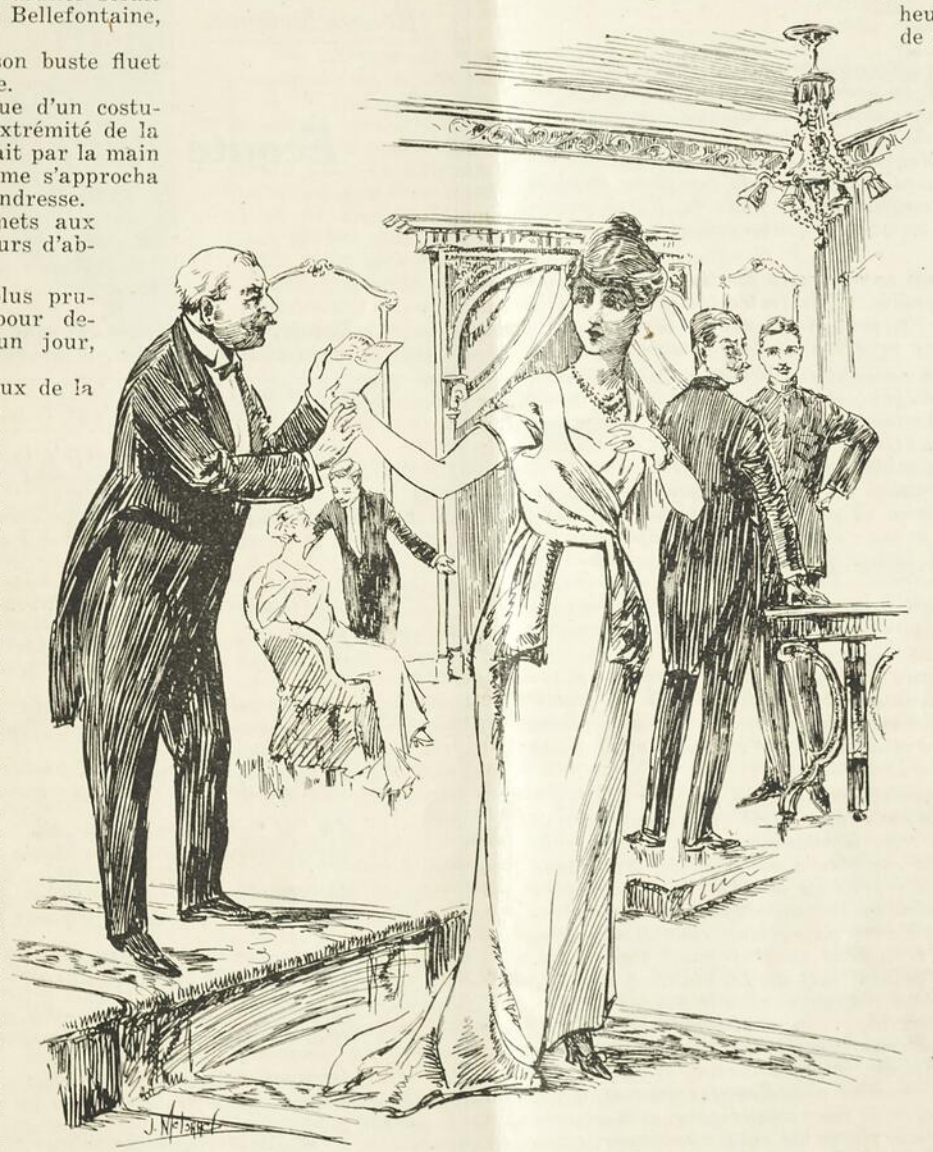
— Non, jamais. Et je ne sais pourquoi, ajouta-t-elle innocemment, car enfin nous étions amis intimes à Paris... Ai-je joué chez Mme Baralier ! Raymond était si complaisant et Robert si drôle ! encore très enfant. Oui, je les aimais beaucoup, répéta-t-elle pensivement.

Après quelques secondes de silence, elle continua :

— Peut-être la maladie de Mme Baralier va-t-elle nous remettre en relations ; j'en serais bien heureuse !

— Je vous le souhaite, Mademoiselle, conclut le romancier qui s'éloigna après une caresse à l'enfant.

Il était perplexe. Serait-ce un point de départ pour aboutir au secret de Mme de Chassac que ce voyage inattendu ? Cela se pouvait. L'appel étrangement suppliant de la mourante, l'émotion intense de la comtesse constituaient bien une situation particulière, laquelle cependant pouvait aussi rentrer dans les banalités coutumières de l'existence. Aucune conclusion ne s'imposait.



Mme BARALIER EST MOURANTE....

Quand, étourdie par la course rapide, Geneviève fut montée dans le train, juste au moment du départ de Toulouse, elle demeura un instant immobile, puis se releva, rangea ses menus bagages et regarda autour d'elle. Le compartiment était désert. Elle baissa la glace et s'assit, les mains abandonnées sur ses genoux dans une attitude distraite.

Tout à coup elle se releva et marcha au hasard dans l'étroit espace, les doigts joints, les yeux fixés à terre. Des impressions diverses passaient sur son visage, bien loin à cette heure de l'indifférence habituelle. Tour à tour, la colère, la douleur crispaient ses traits. Parfois elle s'arrêtait dans sa marche inconsciente et un désir passionné palpitait sur tout son être. Vite ! Vite ! se prit-elle à murmurer, comme si elle eût voulu activer l'allure du convoi. Puis elle reprit sa promenade anxieuse. Cependant ses pas se ralentirent et elle revint lentement s'asseoir dans l'angle du wagon.

Soudain elle éleva ses deux mains jointes :

— Raymond, oh ! Raymond ! Vais-je vous voir ? Vais-je savoir enfin !

Puis, les yeux clos, elle s'appuya aux coussins et resta immobile.

Les coups de sifflet stridents, les halètements de la vapeur, les arrêts, les départs, les appels, tous les bruits aigus ou formidables qui éclataient autour d'elle ne la tirèrent point de sa rêverie. Mme de Chassac n'entendait point, ne voyait point. C'était en son coeur, en ses souvenirs qu'elle revoyait, qu'elle entendait... Dix ans ! pensait-elle ; seulement dix ans ! En dix ans, mon Dieu, tout cela avait-il donc pu exister ?

Dix ans plus tôt, on fêtait les dix-huit ans de Geneviève d'Ergrey dans le petit hôtel d'Auteuil, à Paris, rue Michel-Ange, habité par le général d'Ergrey, sa soeur, Mlle Hedwige, et les deux orphelines, Geneviève et Alice.

Bien que sans fortune, la famille d'Ergrey vivait confortablement grâce à la solde élevée du général, et ce jour-là, 1er juillet 1904, la jolie maison se revêtait d'une élégance joyeuse. Des jeunes filles, des enfants, quelques jeunes gens dansaient au son d'un piano, magistralement tenu par de solides doigts masculins qui ajoutaient valse après valse. C'était la gaîté bonne et franche de la première jeunesse, sans calculs, sans regrets, sans jalousie. Cette joie innocente se lisait sur le visage de Geneviève d'Ergrey, si heureuse au milieu de tous les siens et de ses amies.

Un accord plaqué brillamment annonça la fin d'une série de danses, et le pianiste se leva.

— Ah ! merci, Raymond, s'écria Geneviève en s'élançant vers le musicien, un jeune lieutenant d'infanterie, qui répondit avec gaîté :

— C'est que je ne veux pas perdre les valses que vous m'avez promises.

— Je crois bien ! assura la jeune fille avec un empressement ingénu.

Une dame se leva du groupe des « mères.»

C'était Mme Baralier, la mère du jeune officier, qui s'assit au piano en souriant. Et les danses joyeuses continuèrent.

— Geneviève, c'est très mal ce que je vais vous dire, méfiez-vous ! mais je ne peux résister à la tentation.

Un rire clair comme un remuement de perles répondit au jeune homme. Tous deux tournoyaient élégamment au rythme de la valse, et si beaux, si visiblement heureux, que le général, rayonnant, dit à sa soeur, de sa bonne voix sonore :

— Regarde donc ce couple, Hedwige !

Les jeunes gens entendirent l'exclamation et le lieutenant dit plaisamment :

— Tenons-nous bien, on nous épie !

Geneviève rit de plus belle.

— Vous ne me paraissez pas curieuse d'apprendre la très vilaine chose que je veux vous dire.

La jeune fille secoua sa jolie tête blonde :

— De vous, Raymond, je n'attends rien de vilain. Je suis sûre que c'est très bien, au contraire.

Et les grands yeux bruns se levaient, confiants, vers le jeune homme. Quelque chose passa sur la physionomie de l'officier, un éclair radieux qui se fit attendri. Il serra légèrement la petite main si franchement abandonnée dans la sienne et, baissant la voix, dit lentement :

— Vous avez raison, ma petite Geneviève, votre vieux camarade ne vous fera jamais de peine...

Ils se turent pendant quelques minutes. Geneviève était ravie sans raison. Lui regardait par-dessus les cheveux d'or... Enfin il reprit gaiement :

— Il faut tout de même que je vous fasse l'aveu en question, le triste, le lamentable aveu...

— Dites, dites.

— Eh ! bien voilà ! C'est difficile à exprimer, ce n'est point beau, je m'en veux beaucoup, mais je suis horriblement jaloux.

— Jaloux ? Et de qui ? Pourquoi ?

— Jaloux de votre futur mari...

Geneviève éprouva un tel saisissement qu'elle s'immobilisa tout d'abord, puis elle éclata d'un si bon rire que le lieutenant se prit à rire aussi.

— Mon mari ?...

(Suite à la page 26)



Autour d'un livre délicat

Qui n'aime aux heures d'indolence littéraire promener son regard sur des livres de choix. En ces instants où la pensée erre, capricieuse, qui ne pose volontiers ses yeux sur quelque oeuvre discrète au charme apaisant. Ne semble-t-il pas que ce soit les histoires du coeur et de la vie qui aient alors le pouvoir de mieux enchaîner notre attention. Les accents douloureux ou résignés qu'elles font entendre conviennent à l'humeur de nos âmes lassées, légèrement appesanties. Nous nous attendrissons sans effort. Notre passivité n'empêche nullement nos coeurs de se montrer fraternels et doux envers nos semblables.

Parfois un volume au titre opportun secoue cette apathie. Elle disparaît. Toute courbature spirituelle est guérie. Elle fuit cette paresse intellectuelle dont on s'accusait, et qui n'était, peut-être, que la lassitude d'un esprit trop ardent à la recherche. Notre pensée s'est de nouveau fixée.

L'oeuvre attachante de Fromentin a souvent combattu, je l'avoue, cette nonchalance passagère. A feuilleter l'élégant et mince petit volume, il me paraissait qu'une lueur pénétrante m'enveloppait en m'éclairant. J'écoutais la voix assourdie, harmonieuse et sobre. Gravement, je souriais à ce « Dominique », qui nous offrit jadis d'incomparables «entretiens dans le tumulte ». Tumulte d'un romantique affiné, clairvoyant et hautain. Tumulte que ne sut pas calmer une pensée religieuse précise. Tumulte d'un esprit dont nous apprécions la trempe fière, délicatement ornée ; mais dont nous déplorons les « brumes élégiaques » qui en ternissent le pur éclat. Dominique nous est cher, mais nous savons réprouver sa tristesse. Nous le devinons, le peintre-écrivain n'eut jamais le désir d'en connaître la cause secrète. Il préféra en jouir par l'analyse subtile, aiguë de son âme tourmentée. De cela, nous ne tenterons pas, hélas ! de l'absoudre.

Aurais-je relu avec tant de complaisance, aujourd'hui, l'exquise autobiographie de Fromentin, si le souvenir de son centenaire n'était présent à à ma mémoire. J'ai même sur ma table un article à peine délaissé, dans lequel Henri Massis, de sa plume précise et fine, directe et vraie, offre à nos méditations ce qu'il appelle « la leçon de Dominique ».

Pourtant, je le constate, l'austère revuiste ne nous dit pas que « la leçon de Dominique » se double de la leçon d'Augustin, le viril précepteur du mélancolique jeune homme. Nul ne relit, sans involontairement redresser la tête, les lucides avis qu'il distribue sans compter à son élève. Les coeurs frémissants, chercheurs de tendresse, les esprits en déroute, livrés à toutes les incertitudes, ne sauraient entendre sans un tressaillement, les mots d'ordre, impératifs et clairs, d'Augustin. « Ecoutez-moi, mon cher Dominique, disait-il, ... vous regardez toujours ou trop haut ou trop bas. Trop haut, c'est l'impossible ; trop bas, ce sont les feuilles mortes. La vie n'est pas là ; regardez directement devant vous à hauteur d'homme, vous la verrez ». Ceci encore : « La sensibilité est un don admirable ... mais si le spectacle d'une âme émue est ce qui vous satisfait le plus dans l'émotion, si vous vous entourez de miroirs convergents pour en multiplier l'image à l'infini, si vous mêlez l'analyse humaine aux dons divins, si de sensible vous devenez sensuel, il n'y a pas de limites à de pareilles perversités, et, je vous en préviens, cela est très grave ... Pensez à cela et quand il vous arrivera de vous apercevoir, agissant, souffrant, aimant, vivant, si séduisant qui soit le fantôme, détournez-vous-en ».

Admirables paroles ! Que Fromentin ne s'en est-il nourri plus tôt ! Il ne fut romantique que de coeur et d'humeur, son esprit ordonné, mesuré demeura d'un classique. Il se souvint pourtant durant ses années mûrissantes, de la saine philosophie d'Augustin. Il lui dut sa noble détermination de vivre désormais « d'accord avec lui-même ». C'est-à-dire, non avec le secours de qualités qu'il s'attribuait faussement, en vertu du seul désir qu'il avait de les posséder, mais avec ses qualités réelles, reconnues et dont il nous dépeint la médiocrité.

Dominique n'a pas craint d'avouer sa médiocrité, et de nous en faire part. Cela est beau. Cela est d'une modestie de bon aloi. Mais il se glisse dans l'expression de sa pensée une amertume facilement discernable. Mais un peu d'orgueuil s'infiltre sous cette littérature, qui se fait humble. Et cela va suffire pour enlever toute puissance à la vérité qu'il a découverte. Elle se stérilisera. Les esprits très humbles, — et très clairvoyants parce que très humbles, — ne connaissent, eux, en face de la vérité, ni l'amertume, ni les regrets, ni la tristesse. Les dons qu'on leur a refusés, de quel droit devaient-ils donc les posséder ? ...

Et s'ils ont tout reçu de quoi se glorifieront-ils ? ...

Mais voilà que Fromentin me rappelle Saint-Paul ! ... Tant il est vrai que tous les chemins mènent à Rome et à la vérité ! Il y faut pourtant une âme sincère, sans retour complaisant sur elle-même.

Ce fut toute la leçon d'Augustin à Dominique. Méditons-là.

Marie-Claire Daveluy

Heures lyriques.

Écoute dans le jardin...

Ecoute, dans le jardin qui sent le cerfeuil,
chanter, sur le pêcher, le bouvreuil.

Son chant est comme de l'eau claire
où se baigne en tremblant, l'air.

Mon coeur est triste jusqu'à la mort,
bien que de lui plusieurs aient été, et une soit — folles.

La première est morte. La seconde est morte ;
— et je ne sais pas où est une autre.

Il y en a cependant encore une
qui est douce comme la lune ...

Je m'en vais la voir cet après-midi
Nous nous promènerons dans une ville ...

Ce sera-t-il dans les clairs quartiers
de villas riches, de jardins singuliers ?

Roses et lauriers, grilles, portes closes
ont l'air de savoir quelque chose.

Ah ! si j'étais riche, c'est là
que je vivrais avec Amaryllia.

Je l'appelle Amaryllia. Est-ce bête !
Non ce n'est pas bête. Je suis poète.

Est-ce que tu te figures que c'est amusant
d'être poète à vingt-huit ans ?

Dans mon porte-monnaie, j'ai dix francs
et deux sous pour ma poudre. C'est embêtant.

Je conclus de là qu'Amaryllia
m'aime, et ne m'aime que pour moi.

Ni le Mercure, ni l'Ermitage
ne me donnent de gages.

Elle est vraiment très bien Amaryllia,
et aussi intelligente que moi.

Il manque cinquante francs à notre bonheur.
On ne peut pas avoir tout, et le coeur.

Peut-être que si Rothschild lui disait :
Viens-t'en ... Elle lui répondrait :

Non ; vous n'aurez pas ma petite robe,
parce que j'en aime un autre ...

Et que si Rothschild lui disait : quel est
le nom de ce ... de ce ... de ce ... poète ?

Elle lui dirait : c'est Francis Jammes.
Mais ce qu'il y aurait de triste en tout cela :

C'est que je pense que Rothschild ne saurait pas
qui est ce poète-là.

Francis JAMMES.

(De l'angelus de l'aube à l'angelus du soir, 1888-1897.)

Portrait littéraire



MRS. ASQUITH
(Margot Tennant.)

Enfin ! . . Nous pouvons, à notre tour, jeter des yeux amusés sur la célèbre autobiographie de Margot Asquith. C'est là, nous assure-t-on, l'un des livres les plus lus de l'année qui vient de se clore. Il est certain que la témérité, la fine audace de Mrs. Asquith qui vit dans un milieu conventionnel et aristocratique, peuvent donner lieu à de désopilantes déclarations. L'attente n'est pas déçue. L'épouse de l'ex-premier ministre de l'Angleterre trace d'une plume originale, vive, sans peur, d'inédits et parfois assez inattendus portrait de Tennyson, Gladstone, Jewet, Alfred Lyttleton, Lord Curzon of Kedleston, Lord Roseberry, le prince de Galles, Mr. Balfour, ... et d'autres.

Ne crut-on pas un jour que M. Balfour épouserait Margot Tennant. Elle avait été aperçue en sa compagnie. Aussitôt, quelqu'un d'interroger, Mr. Balfour : — « I hear you are going to Marry Margot Tennant ? — M. Balfour se récusa : — « No, that is not so. I rather think having a career of my own. »

Margot épousa néanmoins, au désespoir de Lord Roseberry et de Lord Randolphe Churchill, à trente ans révolus, Asquith, jeune veuf chargé de cinq enfants en bas âge, et dont on prévoyait déjà le brillant avenir politique. Seul Gladstone parut reconnaître les mérites de Miss Tennant, et approuva cette union.

Dans cette autobiographie, déclare l'un des critiques de La Revue universelle, (15 décembre 1920), « le portrait que l'auteur trace d'elle-même ... est un croquis très vivant, enlevé, et parfois peu flatteur, — ce qui témoingne de sa sincérité, — d'une des personnalités les plus originales de la société londonienne de notre temps. Et cela n'est pas peu dire, car il n'y a rien de plus fantasque ni de plus original qu'un original anglais. »

Sur les rayons de la bibliothèque.

Les voix qui crient dans le désert

Deux passages vraiment prophétiques du livre touchant, dans lequel Ernest Psichari nous fait le récit de sa conversion à la foi catholique. Psichari, le petit-fils d'Ernest Renan, est tombé au champ d'honneur le soir du 22 août 1914. Ce récent volume (1920) est donc une oeuvre posthume de l'auteur. On en a dit : « On a de la sorte tout un drame mouvementé, haut et poignant, où éclate un des plus beaux cris religieux qu'on ait pu recueillir d'un coeur humain. »

Chaque siècle à sa façon de voyager. Nous ne voyageons pas comme Jules César, ni comme les Croisés, ni comme les romantiques. Nous ne voyageons pas comme voyageait Châteaubriand ou Fromentin. Nous ne voyageons même plus comme voyageait M. Pierre Loti.

Nous vivons dans une sombre époque. Nous avons des soucis qu'ils n'avaient pas. Nous vivons dans une fièvre, avec des sursauts de doute et de haine et d'amour, dans le souci et dans la tribulation. Un beau tableau d'Afrique, par ses seules lignes et ses seules nuances, n'emploie plus suffisamment notre activité sentimentale.

Au travers, c'est à notre âme que nous songeons, à la parer, à l'ennoblir. Car nous avons le sentiment d'une effroyable responsabilité, la certitude pesante, trainée partout, rivée à nous, d'une accablante responsabilité. Nous tous, qui sommes nés avec le siècle, avons le sentiment de notre importance. C'est en nous que sont remis tous les espoirs, et nous le savons. *C'est de nous que dépend le salut de la France, donc celui du monde et de la civilisation. Tout se joue sur nos têtes. Nous savons bien que nous verrons de grandes choses, que de grandes choses se feront par nous.*

.. ..

Un champs de bataille n'est-il pas l'image temporelle de la miraculeuse grandeur du sacrifice ? Si nous croyons à la vertu du sang répandu sur le calvaire, comme ne croirions-nous pas, d'une manière analogique, à la vertu du sang répandu pour la patrie ? La vertu de ce sang-là est aussi certaine dans l'ordre naturel, que la vertu de l'autre dans l'ordre surnaturel. Oui, nous savons que le sang des hosties offertes à la patrie, nous purifie. Nous savons qu'il purifie la France, que toute vertu vient de lui, que sa vertu est infinie.

Sine sanguine non fit remissio. Mais il n'est pas besoin du témoignage de la Bible. Nous savons bien, nous autres, que notre mission sur la terre est de *racheter la France par le sang.*

Ernest PSICHARI.

La vie d'Ernest Psichari

Ce livre élégamment édité « A la librairie de l'art catholique », porte comme épigraphe, ces mots vibrants de Paul Claudel : « Je vois le petit-fils de Renan. — Que fait-il ? — Il est par terre les bras en croix, avec le coeur arraché et sa figure est comme celle d'un ange. Il a le signe sur lui du troupeau de Saint Dominique. — Tu vois son corps, mais son âme, dis-nous, où est-elle ? — Saint Dominique l'enveloppe dans son grand manteau avec les autres tondus. » Je ne citerai que les premières lignes de l'intéressante plaquette d'Henri Massis :

Voici nos destinées et voici notre chef. Cette vie soudain rompue dans sa course rapide et dont la plénitude incomparable semble vouloir restreindre la brièveté, ce n'est point seulement la biographie d'un jeune homme qui chercha ses modèles parmi les héros et les saints, c'est l'histoire exemplaire de notre âge, c'est fraternellement soufferte, partagée, vécue la Passion de toute une jeunesse, avec elle accomplie dans le sang de la plus belle mort.

De sa génération, Ernest Psichari connut toutes les fièvres, tous les troubles, puis les espérances, le fier redressement, la mission. Il prit sa part de ce sombre tourment et de cette volonté grandiose : il voulut tout éprouver en son coeur. Mais ce coeur était si sérieux et si brûlé de flamme qu'il jetait sa lumière sur nos destins : il nous éclairait en se consumant. .. ..

Sa vie ne fut qu'une lutte spirituelle, un combat d'âme, mais ce combat était celui-là même qui se livrait dans l'âme de toute une race. Retracer son histoire qui est la préfiguration de la nôtre, c'est prendre un exemplaire sublime parmi les innombrables vies qui se sont sacrifiées pour la France et pour Dieu.

Henri MASSIS.

Propos de la dame-qui-lit

Actualités ...

— Gilbert Keith Chesterton est en route pour l'Amérique. L'entendrons-nous ici ?

— Le Prix Goncourt, « la plus haute récompense qu'ambitionne la jeune littérature », est offert cette année à M. Ernest Pérochon, simple instituteur de village, qui consacra ses loisirs à écrire le volume couronné : Nêne. « C'est au milieu de sa classe, dit-on, que la nouvelle parvint à M. Pérochon. Elle bouleversera sa vie, mais laissera calme son esprit de probe et sain artisan, de parfait écrivain. »

— Que de centenaires nous réserve l'année 1921 ! Entre autres celui de Napoléon, que l'on commémorera solennellement le printemps prochain en France et à l'étranger. Un comité du centenaire vient de se constituer à Paris sous la présidence de M. le Maréchal Foch. Aussi, les centenaires du Dante de La Fontaine, de Watteau, de Fromentin, de Flaubert.

— « La Minerve française, revue littéraire précieuse ne paraît plus. Une note dans « La Revue critique des idées et des livres », nous apprend que les difficultés sans nom qui gênent actuellement toute l'industrie du livre, place « La Minerve française » dans l'alternative, soit d'élever le prix de ses cahiers, et de son abonnement dans des proportions trop considérables, soit de suspendre, provisoirement, sa publication. Elle se résout à ce dernier parti, et a voulu désigner la « Revue critique des idées et des livres », pour contenter à sa place le goût et l'ambition d'un public choisi. »

— La bibliothèque du Congrès américain, à Washington, a gracieusement entrepris de fournir quelques collections de volumes à l'Université de Louvain. Vingt mille ouvrages ont déjà été réunis par les soins du bibliothécaire actuel, M. Herbert Putnam. « The Library of Congress » occupe, nous le savons, le troisième rang parmi les grandes bibliothèques du monde, le premier étant assigné à la « Bibliothèque nationale de Paris » (au delà de 4 millions de volumes, en 1914), et le second au British Museum de Londres.

— Trois volumes canadiens placés sur ma table nous intéressent à divers points de vue : Voici d'abord le délicat recueil de Mlle Blanche Gagnon : « Grains de sable », puis le travail ingénieux de Emile Vaillancourt : « Une maîtrise d'art au Canada » ; enfin « Canadiens et Américains chez eux » par France Ariel ; un ouvrage raconté de façon piquante, et dans lequel l'auteur réserve des mots particulièrement bienveillants au Canada et aux Canadiens.

Les Revues ...

— Dans « Les Etudes » (5—20 décembre 1920) nous avons lu avec intérêt l'article traitant « du journalisme et de la profession de journalisme au temps présent. » Ces quelques lignes surtout nous laissent songeur . . . avec profit : « La véritable école du journalisme, y lit-on, c'est une culture étendue, et solide, *religieuse et classique, à base de catéchisme, de philosophie saine (pourquoi ne pas dire scolastique ?) de littérature et d'histoire.* Les meilleurs journalistes sont des professeurs, des écrivains, des sociologues ; bref des hommes instruits, possédant avec une compétence sérieuse sur une matière, des lumières sur les autres, et ayant par surcroît,—ce qui se développe, mais ne s'enseigne ni ne s'apprend, — le don d'écrire d'une plume alerte et lucide. Les meilleurs directeurs sont des administrateurs capables, doués au surplus d'un robuste bon sens, et d'une élévation d'esprit réelle, connaissant le fort et le faible des rédacteurs qu'ils emploient, ne sacrifiant ni l'affaire dont vit le journal, ni l'oeuvre qu'il doit promouvoir.

— Le « Catholic World » (New York, January), contient un article ainsi intitulé : « Some French-Canadian Prose writers », by Thomas O'Hagan, Ph. D., Lett, D. Je relève au passage cette appréciation sur François-Xavier Garneau : « In the department of history, Quebec will never be obliged to take a second place while it has on its roll of historical writers the worthy and brilliant name of Francis Xavier Garneau. » Et ceci sur Henri Bourassa : « The director of « Le Devoir is much more than a Canadian figure; he is a continental figue. He is, too, probably one of the best informed journalists in America, and writes and speaks with equal facility both French and English. He maintains a thesis with a force of-logic, at once cumulative, convincing and crushing. His style is like to a mountain stream gathering force as it frets the narrow channel of a valley. »

— L'« Anthologie des poètes canadiens-français » de MM. Fournier et Asselin, est l'objet d'une très judicieuse critique dans le « Canadian Bookman » de décembre 1920. L'article est signé par St. E. de Champ. Il se conclut par quelques mots sympathiques : « It is to be hoped that the book will find its way to every English library in the Dominion, and so help to dispel some wrong ideas about the « patois » of Quebec, among the host of those who have only *a reading knowledge* of French. »

LA DAME-QUI-LIT.

DU SALON A LA CUISINE

La Mode simple et jolie

A part le costume courant que l'on met pour les courses de l'avant-midi ou pour se rendre à son travail, et qui reste tout simple, on remarque dans tous les modèles, passablement de recherche. La coupe n'est pas compliquée, au contraire, puisque les lignes sont droites, mais c'est un détail charmant et, ce que l'on admire surtout cette année, une ravissante harmonie dans les couleurs. Quant à la forme, bien des robes déjà portées peuvent se montrer encore, mais ce qui marque la saison, ce sont les teintes. Celles qui ont des reflets brillants, les verts crus, les rouilles, les orangés ont des tons si chauds qu'il nous semble n'avoir jusqu'ici rien vu de semblable.

C'est d'ailleurs le règne de la couleur franche ou du... noir. Pour les robes, toutes les nuances vives sont admises, pour les costumes, sauf le rouille et le beige, c'est le noir que l'on voit le plus, mais pas le noir tout simple, il faut qu'il soit agrementé de broderies de couleur ; le gris argent est la teinte la plus recherchée pour ces broderies.

Comme nouveauté, nous revoyons, en quantité les robes de jersey de soie. De couleur claire, elles sont charmantes. On les fait aussi en blanc, brodées de nuances vives. Mais le jersey nouveau présente des tricots de fantaisie : rayures, carreaux, etc.

Rien de plus agréable à porter sous un manteau et, pour les thés d'après-midi, ces modèles souples, légers et soyeux, sont très appréciés.

Parmi tant de formes nouvelles qui nous désorientent un peu quand nous devons faire un choix, il en est une très nouvelle et qui est si jolie, si distinguée, que je me dois de l'indiquer.

Comme sur presque tous les autres modèles, le corsage est fort simple et assez long pour descendre sur les hanches. Là, sont montés tout autour d'étroits panneaux, sortes de larges pattes souples, tombant jusqu'en bas. Ces panneaux sont terminés de singe ou de broderie et ils reposent sur un fond de velours, détail qui a une grande importance puisqu'ils se soulèvent à chaque pas.

La silhouette, par cette robe, est fine et souple et surtout c'est là une façon très différente de toutes celles qui jusqu'ici se présentent à nos yeux sans grand agrément de nouveauté.

Celles qui ont grelotté l'hiver dernier sous une cape seront heureuses d'apprendre que ce vêtement est tout à fait démodé.

La vogue générale de la broderie n'ira pas en diminuant ; en effet les femmes restant désespérément attachées aux formes droites et simples qui permettent toutes les grâces et toute la souplesse des mouvements, il a fallu chercher à varier l'aspect de ces robes et les broder à paru encore ce qu'il y avait de mieux.

On voit plus de soutache et de broderie de grosse soie que de perles cependant ; en revanche les chapeaux brodés ne sont plus beaucoup recherchés.

Les robes plissées, les tuniques plissées, les panneaux plissés, les paletots plissés, les gilets plissés... c'était un peu trop de plissés vraiment et nous en sommes écoeurés. Tous ces plissés ne dureront pas plus que les neiges de l'hiver. Mais nous aimerons encore beaucoup la fantaisie d'une ceinture de tulle plissé entourant la taille d'une crête qui va s'élargir et s'épanouir sur un des côtés, descendant et badinant sur le satin de la jupe. C'est une mode qui, bien comprise, est avantageuse, en ce qu'elle permet les arrangements et les rajeunissements de toilette, mais pas trop n'en faut et surtout, il ne faut pas en alourdir les tailleurs ou les manteaux, ce serait une impardonnable faute de goût.



Pour les réunions de famille et les petits diners, toujours nombreux à cette époque de l'année, voici des robes d'une élégance simple et pratique, qui conviennent à des âges très différents, et dont quelques-unes ont même l'avantage d'être faciles à combiner en utilisant les tissus que chacune de nous possède.

Perle Satin

Pour le Mardi-Gras

Voici pour une fillette de quinze à seize ans, un gracieux travesti pour le mardi-gras. Il représente une sorcière du commencement du XVIe siècle. En étamine bleu-ciel, avec disques noirs à la blouse et au chapeau. Rubans flottants verts et bleus.



PUÉRICULTURE

Les affections pulmonaires

Le froid et la diarrhée sont les deux plus grandes causes de décès des bébés. Il faut donc veiller avec soin à ce que Bébé n'ait pas froid et, pour cela, le vêtir, non d'une série de robes et de brassières comme on le faisait autrefois, mais de lainages légers, souples et chauds.

Les mamans attentives ont quelquefois, malgré toutes leurs précautions, le chagrin de constater que l'enfant a pris froid.

Que faire alors ?

Dès qu'un enfant tousse, il faut prendre sa température (se rappeler qu'il y a une différence de 1° en moins en prenant la température sous l'aisselle ; la température rectale est préférable).

Si le thermomètre accuse la plus petite élévation de température, appeler le médecin, et, en attendant, appliquer *sur le dos* de l'enfant un grand cataplasme de farine de moutarde, que l'on recouvre d'une couche d'ouate et on laisse en place dix minutes.

Si l'enfant n'a pas de fièvre, il ne s'agit que d'un simple rhume : nous laissons Bébé au lit ou simplement à la chambre, et il guérit assez vite. Mais il faut encore surveiller sa température, qui peut monter au bout de plusieurs jours de chambre.

Il est absolument nécessaire que les mamans habituent de bonne heure leurs enfants à se laisser examiner la gorge ; elles devraient procéder chaque jour à cet examen. Que d'angines seraient ainsi évitées !

A la moindre rougeur d ela gorge, gargarismes à l'eau bouillie, additionnée d'un antiseptique approprié (eau oxygénée, borate de soude, alun, etc.) ; s'il y a quelques points blancs sur les amygdales, badigeonnages deux ou trois fois par jour avec un collutoire résorciné ou du jus pur de citron.

Bien entendu, on appellera le médecin si le mal de gorge persiste, même sans fièvre.

Puériculture



LES notables du village sont bien d'opinion, que les bons travailleurs de Montréal ne souffriront pas s'ils venaient à manquer d'ouvrage, car tous ont suivi le sage conseil de la *Banque d'Épargne* où ils déposent chaque semaine une partie de leur salaire.

Nous invitons tous les travailleurs a continuer cette bonne pratique et nous leur réservons toujours le meilleur accueil.

LA BANQUE D'ÉPARGNE
DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

Bureau Principal et seize succursales à Montréal.

A. P. LESPÉRANCE
GERANT GENERAL



Si vous déposez à la

CAISSE DE NOEL

Nous payons le taux courant d'intérêt.
Demandez à l'un de nos gérants tous les renseignements concernant notre

Caisse de Noel

La Banque d'Hochelaga

JEUNES GENS !

Qui songez à l'avenir !.... N'oubliez pas



L.-G. St-Jean, cie Ltée

20-ouest, rue Notre-Dame

Tél. Main 1756. ***MONTRÉAL***

CE QUI SE PASSE

De Valera en Irlande : —

La sensation du mois sur la scène politique mondiale a été la rentrée d'Eamoun de Valera en Irlande. Le président de la soi-disant république irlandaise a pu rentrer dans son pays, en dépit de tous les policiers et mouchards anglais chargés de surveiller tous ses mouvements et aujourd'hui, il dirige de nouveau le mouvement ayant pour but de libérer sa malheureuse patrie du joug anglais. Le gouvernement anglais, honteux comme le renard qu'une poule aurait prise, n'a rien trouvé de mieux pour se venger de ce nouvel échec que de déclarer cyniquement qu'il entendant maintenant détruire et incendier toutes les villes ou parties de villes d'où l'on tirerait sur ses assassins à gages, ses fameux « Black and Tan.» Et la lutte sanglante autant qu'implacable se poursuit sans aucune perspective d'apaisement.

o o

La politique fédérale : —

La situation politique reste toujours fort obscure à Ottawa, et il est fort possible que l'hon. M. Meignen entreprenne sa première session comme premier ministre sans avoir résolu le problème de la représentation de la province de Québec dans son cabinet. Ce n'est pas que les candidats aux postes de ministres fassent défaut, même chez les nôtres mais, le malheur est que ceux qui sont prêts à entrer dans le ministère et parmi ceux-là on cite toujours M. Gauthier, ne représentent qu'eux mêmes, ce qui ne fait pas l'affaire du premier ministre, qui ne tient pas tant à s'assurer de nouveaux collègues canadiens-français qu'à se créer de nouveaux partisans dans notre province. La chose ne paraît pas facile jusqu'ici. En attendant, les organes du parti libéral ont excommunié le député de Saint-Hyacinthe, qu'avait déjà fort malmené l'hon. Rodolphe Lemieux, et M. Gauthier réplique en promettant à ses amis d'hier de leur servir un plat de sa façon à la prochaine session, à Ottawa. Ce n'est pas le seul ennui qu'éprouve de ce temps-ci l'hon. M. Meighen. M. Burnham, député conservateur de Peterborough, Ont., ayant éprouvé le besoin de se faire décerner un nouveau mandat par ses électeurs, le gouvernement s'est trouvé en face d'une nouvelle élection partielle à faire, et on peut croire qu'après l'échec d'Elgin-est, il n'y tenait pas du tout. Il a tout de même engagé la bataille en se choisissant un candidat en opposition à M. Burnham. Les libéraux, les fermiers-unis et les ouvriers en ont fait autant, de sorte que les électeur n'auront que l'embarras du choix. La lutte promet d'être vive.

o o

Nouvelle crise en France : —

M. Georges Leygues, qui avait été choisi par M. Alexandre Millerand pour lui succéder comme premier ministre a succombé sous un vote adverse de la chambre. C'est la défection du fameux Bloc National, comprenant trois cents députés, qui a amené sa chute. On a reproché à M. Leygues d'avoir accédé trop facilement aux désirs de l'Angleterre, en ce qui concerne les réparations à exiger de l'Allemagne. La « Républ'que Française » est allée au point d'appeler Lloyd George le ministre des affaires étrangères de France. La défection de M. Lefevre, le ministre de la guerre, sur la question de l'entraînement militaire, a aussi considérablement affaibli le ministère Leygues.

M. Raoul Peret ne put réussir à former un ministère, et ce fut M. Aristide Briand, qui fut déjà premier ministre six fois, qui réussit dans cette tâche, et à part MM. Viviani et Poincaré, on peut dire qu'il a réussi à s'entourer de tous les politiques les plus éminents de la république. Son programme a obtenu une majorité écrasante à la Chambre. M. Briand gardera-t-il longtemps le pouvoir ? Il serait hardi de le prédire, surtout en France.

o o

Aux Etats-Unis : —

Chez nos voisins, les sujets d'inquiétude ne manquent pas non plus. Sans parler de la vague de crimes, qui n'a pas encore été enrayée, la crise économique semble devoir mettre aux prises les différentes classes de la société. Les cultivateurs, désireux de se récupérer des pertes causées par l'abaissement du coût des vivres n'ont imaginé rien de mieux que de s'assurer un monopole sur le marché local en fermant les portes à toute importation de certaines denrées alimentaires au moyen d'un tarif prohibitif. C'est le but que l'on veut atteindre par l'adoption d'un bill actuellement soumis aux deux chambres du congrès, où il rencontre d'ailleurs la plus vive opposition surtout au sénat. Les ouvriers des villes et les consommateurs en général ont fait entendre une voix menaçante contre cette tentative de prolonger encore longtemps, la période des profits scandaleux au détriment des petits et des pauvres.

o o

La session provinciale : —

La législature de la province de Québec a repris ses travaux, au cours du mois dernier. Au nombre des projets de loi les plus importants qui y ont été soumis, citons celui qui a pour objet d'assurer au gouvernement un contrôle plus efficace sur le commerce des liqueurs enivrantes, celui qui a pour objet de donner un nouvel essor à la colonisation en enlevant un certain nombre d'obstacles à l'obtention des terres, qui ont découragé grand nombre de colons dans le passé, celui qui a pour objet d'assurer la construction de chemins de fer dans le nord de la province, etc.

Inutile de dire que la ville de Montréal occupera l'attention de nos législateurs une bonne partie de la session, avec la refonte de sa charte et les nombreux projets d'administration municipale qui leur seront soumis. Que sortira-t-il de tout cela ? Bien fin celui qui pourrait le dire, à l'heure actuelle.

Dans les premiers jours, de la session, Son Excellence le gouverneur général a rendu visite aux membres de notre législature en session, et y a été acceuilli par les discours de

bienvenue du premier ministre et du chef de l'opposition. Il y a répondu par les compliments d'usage.

o o

La crise du chômage : —

Avec la fin de la guerre est venue la crise économique, qui se prolonge encore de façon inquiétante, même dans notre pays. Le nombre des sans-travail dans notre seule ville de Montréal s'élève à près de 25,000 dit-on. Ces chômeurs ne demandent qu'à travailler et il suffirait que nos grandes industries y mettent un peu de bonne volonté pour mettre fin à cette crise. La question du rajustement des salaires ne doit pas être un obstacle invincible à la reprise de l'activité industrielle dans notre pays. Ce rajustement doit suivre et non précéder l'abaissement du coût des vivres, comme on le voudrait en certains milieux. Quoiqu'il en soit, la situation ne saurait se prolonger sans mettre en danger la paix sociale. Les victimes de ce chômage forcé, bien loin de vouloir vivre de la charité publique, ne cessent de réclamer du travail. Espérons qu'on prendra les moyens de leur en procurer.

Un groupe de soldats retour du front, soi-disant sans travails ont déjà créé un vif émoi en s'emparant d'un restaurant de la rue McGill et s'y faisant servir à manger. Cette première échauffourée n'a pas eu de suites tragiques, mais elle constitue un avertissement aux autorités qu'elles auraient tort de dédaigner. « Ventre affamé n'a pas d'oreilles », dit un vieux dicton, prenons garde qu'au contraire ces affamés n'aient que trop d'oreilles pour écouter les conseils pernicieux que leur donneront certainement les agitateurs, avides de désordres.

o o

L'Autriche aux abois : —

L'une des fautes les plus évidentes commises par ceux qui firent le traité de paix s'impose de nouveau à l'attention publique ces jours-ci. Placée dans l'impossibilité de se relever économiquement et politiquement, livrée en proie à la faim et aux maux qui en découlent, l'Autriche sombre dans le pire désastre qui se puisse imaginer, à moins que les alliés ne réparent leur faute et ne donnent aux Autrichiens les moyens de vivre. Les radicaux sont apparemment maîtres de Vienne et promettent d'y implanter le bolshévisme à brève échéance. Le gouvernement Mayr a lancé un dernier appel aux alliés ; puisse-t-il être entendu.

o o

Mort d'un ministre : —

L'hon. Arthur-L. Sifton, secrétaire d'état à Ottawa, vient de mourir. Avant d'accepter un rôle, plutôt effacé sur la scène fédérale, M. Sifton, avait occupé les postes les plus éminents dans la province de l'Alberta. Lorsque fut formée cette province en 1905, il en fut nommé juge en chef. Plus tard lorsque l'hon. M. Rutherford fut obligé de quitter le poste de premier ministre chassé par ses propres partisans, M. Sifton fut appelé à le remplacer. Il garda ce poste jusqu'en 1917, alors qu'il entra dans le gouvernement d'union de Sir Robert Borden. Depuis, il avait évolué de ministère en ministère, sans se mettre en vedette nulle part. Il était l'un des délégués du Canada à la conférence de la paix. M. Sifton était le frère de Sir Clifford Sifton, ancien ministre de l'intérieur dans le cabinet Laurier.

La Vieillesse

Lorsque l'on devient vieux, il est bien rare que l'on n'éprouve pas parfois le besoin d'être un peu remonté, même si l'on se porte généralement bien et qu'on ait toujours joui d'une robuste santé. Quand ces mots: "Je ne suis plus jeune", viennent naturellement aux lèvres, cela signifie que l'organisme a perdu sa résistance et sa souplesse d'autrefois.

Dans la jeunesse l'on se remet tout seul des fatigues de toutes sortes, mais il arrive un âge où il faut trouver un moyen de soutenir et de renforcer l'énergie faiblissante ; le meilleur moyen, c'est le

VIN ST-MICHEL

tonique à la fois puissant et agréable à boire qui, pris régulièrement, donne aux organismes plus ou moins usés un regain d'activité et de jeunesse et combat avec succès la déperdition de vigueur causée par l'âge.

Le **Vin St-Michel** est un apéritif délicieux, un tonique reconstituant facile à digérer et d'une efficacité prouvée dans des milliers de cas d'anémie, de chlorose, de neurasthénie, de surmenage et de convalescence longue et pénible. Il se prend à la dose d'un verre à vin avant les repas et chaque fois que le besoin s'en fait sentir.

EN VENTE PARTOUT

BOIVIN, WILSON & CIE, Limitée, Seuls Agents
468, rue St. Paul Ouest - - - - MONTREAL



Chez les fermiers-unis : —

Tout comme les libéraux et les ministériels, les fermiers-unis ont leurs petits désagréments. L'hon. M. Drury, premier ministre de l'Ontario, dans ses projets d'élargir les cadres de son parti pour le rendre acceptable à toutes les classes de la société est venu en conflit avec MM. Burnaby et Morrison, respectivement président et secrétaire des fermiers-unis de l'Ontario. On a échangé des propos assez vifs et le dernier mot à ce sujet n'a pas encore été dit, sans doute quoique un accord paraisse avoir été effectué ces jours derniers. Entre temps, l'hon. M. Crerar semble rallier autour de sa personne et de son programme toutes les associations de fermiers-unis du pays. S'il a été question en certains milieux de le remplacer par M. Drury il n'y paraît guère, car il semble plus populaire que jamais.

o o

Mort de Béatrice La Palme : —

L'une des plus grandes artistes qu'ait produit notre race, Béatrice La Palme, vient de mourir en notre ville. Le concert d'éloges qui s'est élevé autour de sa tombe dit assez la haute estime que l'on entretenait à son égard.

o o

Un honneur bien mérité : —

M. Samuel Genest, président de la commission des écoles séparées d'Ottawa, vient d'être réélu à ce poste par acclamation. C'est un honneur bien mérité, mais c'est aussi une charge bien lourde dans les circonstances actuelles ; nul mieux que M. Genest ne peut s'en tirer. Espérons qu'il pourra trouver la solution à l'épineux problème qui le confronte en ce moment.

Henri du VALLIER.

Valeurs, Réductions Qualité

VALEURS -- Mot radieux, mot heureux mot apaisant, mot réconfortant, tu environnes, comme d'habitude, tous nos rayons.

REDUCTIONS -- Mot le plus important, le plus vaste de toutes les expressions commerciales, mot qui fait vibrer à vos oreilles l'échelle des économies réelles, tu vétiras entièrement notre établissement pendant ce mois.

QUALITÉ--Mot synonyme de satisfaction avec chaque achat, tu es chez toi ici, tu personnifies chaque article en vente. Valeurs, Réductions et Qualité, vous ferez une vraie fête de chacune de nos ventes pendant ce mois, fête qui émerveillera quiconque y participera. C'est un plaisir indicible, une joie ineffable d'entendre résonner ces mots de Valeurs, Réduction et Qualité, quand ils sonnent vrai.

Le magasin qui a une âme

L.-N. Messier

MARCHAND DE NOUVEAUTES

839 à 851

Avenue Mont-Royal est

Tél : ST-LOUIS 8624.

FIN D'UN CONCOURS

Mlle ANTOINETTE GINGRAS, GAGNE LE PRIX DE $25.00

Le concours institué par la Société Saint-Jean-Baptiste pour trouver un nom approprié à sa nouvelle revue pour les enfants a soulevé un intérêt extraordinaire si l'on en juge par les milliers de réponses, qu'il a provoquées. Tout près de neuf cents noms différents ont été soumis, de sorte que, c'est ou jamais le cas de le dire, les juges du concours, n'ont eu que l'embarras du choix.

Alors qu'une minorité du jury aurait plutôt favorisé, L'« Etoile » ou « Mes Loisirs », etc., la majorité s'est ralliée à « L'Oiseau Bleu », nom soumis par Mlle Antoinette Gingras, une petite, toute petite pensionnaire du couvent de Waterloo, P. Q. Prévenue de son succès, Mlle Gingras, nous en a remercié dans une lettre datée du premier janvier, et dont voici le texte :

Waterloo, 1er janvier 1921.

Monsieur Arthur Saint-Pierre,
Directeur de l'« Oiseau Bleu »,

Cher Monsieur,

Maman me dit qu'il me faut vous écrire pour vous remercier du chèque ($25.00), que vous m'avez adressé ; ça, je le sais bien, mais « comment » vous remercier voilà ce que je ne sais pas du tout.. Je suis si contente d'être la Marraine de notre Revue que j'ai ai, hier soir, perdu le sommeil, et aujourd'hui ce sont les mots qui me manquent ! La mémoire, cependant ne me fera pas défaut : je vais bien aimer ma filleule et je vais prier le petit Jésus de bénir les messieurs de la Saint-Jean-Baptiste, et vous même, qui, à travers vos graves occupations, trouvez le moyen de faire du bonheur pour les petits.

ANTOINETTE GINGRAS,
Couvent « Maple Wood »,
Waterloo.

« Faire du bonheur pour les petits », c'est toute la raison d'être de notre petite revue et c'est parce que le nom soumis par Mlle Gingras symbolisait à merveille cette mission, que le choix du jury s'y est arrêté. Puisse maintenant l'« Oiseau Bleu », s'envoller vers tous les foyers canadiens et y apporter, avec le bonheur pour les enfants, la joie et la tranquilité aux parents.

LA DIRECTION.



Résidence : Tél : WESTMOUNT 5429 Tél : UPTOWN 8592

Dr J. E. Chalifoux

NOVO-PAINE préparation magistrale pour traitement et extraction des dents sans douleur. Ponts en or et dentiers de toutes sortes à des prix très modérés.

149, rue Vinet, coin Saint-Jacques, MONTREAL

Consultations : 2 à 4 heures et de 7 à 8 heures. Tél : EST 7277

HOPITAL PRIVE
— DU —

Docteur MILETTE

CHIRURGIEN

Spécialité : GYNECOLOGIE

20, Carré Saint-Louis, MONTREAL

Tél : ST-LOUIS 486

Dr F. L. Demers

Des Hôpitaux de Paris

Décoré de la Médaille des Epidémies en France.
Clinique privée des maladies des voies urinaires — Electricité Médicale — Rayons X.

1075, avenue Delorimier, coin Rachel, MONTREAL

Consultations : de 3 à 9 hrs P.M. Tél : EST 5026

Dr Napoléon Boucher

SPECIALITE :

Maladies des femmes, jeunes filles et enfants.
Obstétrique, accouchement, traitement spécial

1008, rue Dorion, coin Sherbrooke, MONTREAL

Heures de consultations : Tél : CALUMET 2045
De 2 P.M. à 4 P.M. De 6 P.M. à 9 P.M.

Dr A. D. Tessier

MEDECIN - CHIRURGIEN

Traitement des maladies de la peau, des voies urinaires, eczéma, etc.

1894a, avenue Papineau, MONTREAL

Tél : UPTOWN 8791

Le Docteur L. P. Hébert

Elève des Hôpitaux de Paris et de New York

Maladies de la peau et des voies urinaires.

251, rue Sherbrooke Ouest, MONTREAL

Heures de consultations : 2 à 4 p.m., 7 à 9 p.m., dimanches exceptés.

Docteur O. N. RIVET

Spécialité :

MALADIES DE LA PEAU

Edifice Salaberry, 308 Est, rue Sherbrooke, Montréal

Le Miracle de l'Electricité Curative, d'après les nouvelles méthodes au pays conjointement avec notre précieux aliment liquide vital, sans alcool, drogue ou narcotic par procédé breveté, seule et dernière méthode, réellement scientifique de fournir directement au sang les éléments de la vie. Opère dans tous les troubles fonctionnels, (estomac, rognons, intestins, foie, vessie), mentaux, visuels, respiratoires, auditifs, cardiaques, pulmonaires, nerveux, "Mensuels" (périodes critiques), et désordres du sang.

Dans tous les cas chroniques, nous n'affirmons une "guérison permanente" qu'en vous offrant de rembourser votre argent en cas d'un insuccès. Clinique gratuite aux indigents.

Institut Electro-Médical des Drs Royer, 753 rue St-Denis. Est 6593

Vous aurez de belles et bonnes dents ce qui contribuera plus que toute autre chose à votre apparence, si vous confiez le soin de votre bouche au

Dr PINAULT

CHIRURGIEN DENTISTE

Gradué avec très grande distinction et médaille d'or de l'Université Laval.

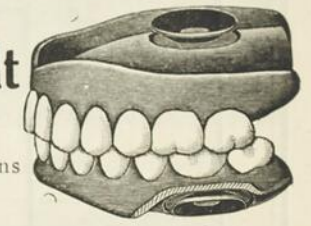
Toujours à votre disposition pour traiter et extraire vos dents sans douleur : on ne fait que des travaux de première qualité. Prix modérés et satisfaction garantie. Ouvert de 9 a.m. à 9 p.m.

2602, Ste-Catherine Est, angle Létourneux. Tél. Las. 2709

Spécialité : Cas difficiles.

Docteur Honoré Thibault

DENTISTE



Extraction des dents ABSOLUMENT sans DOULEUR à l'aide de la fameuse préparation l'APOTHESINE

595, Adam, coin Lasalle, Maisonneuve Tél : Lasalle 3420

Tél : LASALLE 497

Dr Harmand HAY

CHIRURGIEN-DENTISTE

1892, rue Sainte-Catherine Est, MONTREAL

SPECIALITE :
Extraction des dents sans douleur.

Dr Nap. Desjardins

DENTISTE

Et aussi plombage des Dents en or, argent, platine, etc. Dentiers en or, aluminum et caoutchouc de toutes sortes. Ponts et couronne en or pur de 22k. Satisfaction garantie.

1708, Notre-Dame Ouest, angle rue Bourget. Tél : West 1952

Tél : LASALLE 3929w.

Dr Victor PARENT, L.C.D.

CHIRURGIEN-DENTISTE

2394, rue Sainte-Catherine Est, MONTREAL

Tél : LASALLE 3603. Consultations : 2 à 6 P.M. 7 à 9 P.M.

Docteur THEO. COTE

CHIRURGIEN-DENTISTE

Clinicien à l'école de Chirurgie Dentaire.

1963, rue Sainte-Catherine Est, MONTREAL

Téléphone : MAIN 3851.

Dr J. W. Rochette

CHIRURGIEN-DENTISTE

439, rue Notre-Dame Ouest, Montréal

Tél : ST-LOUIS 9049w Bureau : 9 A.M. à 9 P.M.

Dr Ernest Lapointe

CHIRURGIEN-DENTISTE

1129, rue Mont-Royal Est, MONTREAL
angle Delorimier



Tout le Monde Fume le Tabac

OLD CHUM

Le tabac à fumer le plus populaire au Canada.

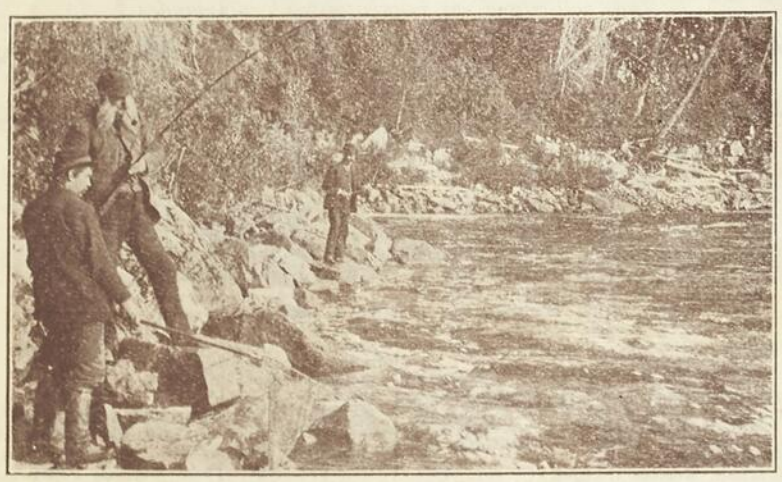


Le Canada Illustré

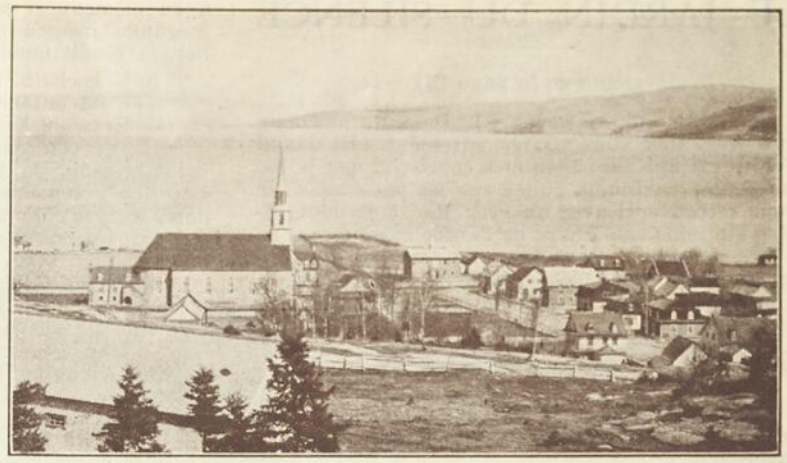
L'une des plus belles régions de colonisation de la province, et du monde : la région du lac Saint-Jean. Comme les fertiles terres à blé de l'Ouest ont été appelées : le « grenier du Canada », de même le lac Saint-Jean, par la fécondité de son sol, a mérité le nom de « grenier » de la province de Québec.



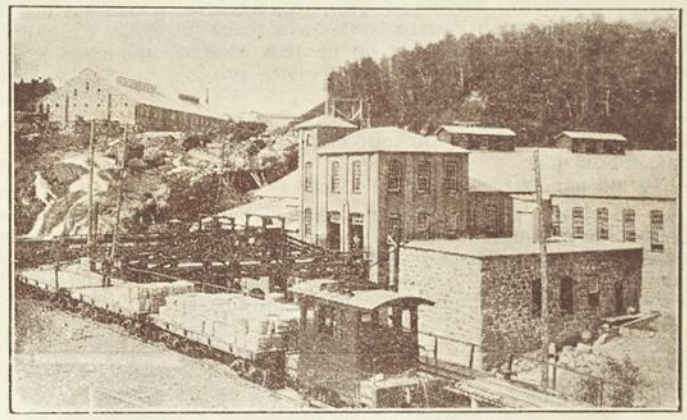
Les bois du lac Saint-Jean abondent en gibier de toutes sortes, au grand contentement des colons.



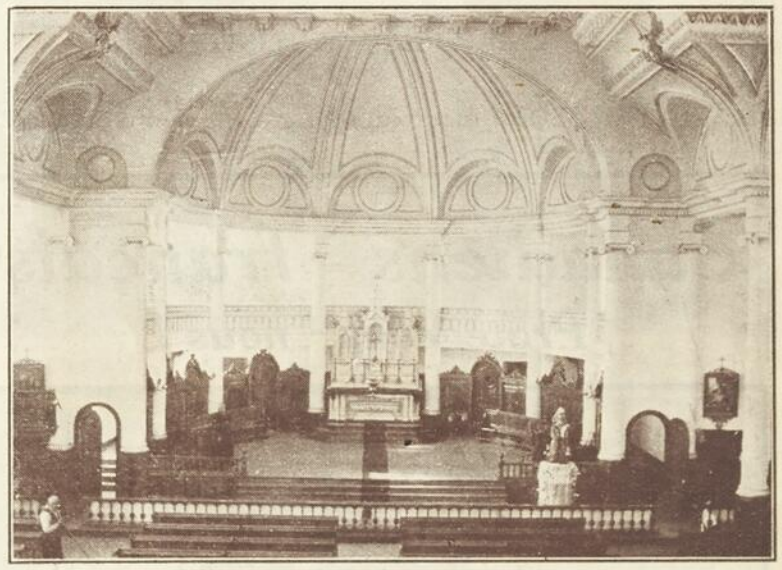
Le lac Saint-Jean est extraordinairement poissonneux, aussi la pêche est-elle le sport favori des colons.



Bagotville, comté de Chicoutimi, sur la Baie-des-Ha-Ha.



La fabrique de Pulpe de Chicoutimi. La région du lac Saint-Jean, offre cette particularité d'être également avantageuse à l'agriculture et à l'industrie.



Intérieur de l'Eglise de Saint-Joseph d'Alma, comté du Lac Saint-Jean.



Un superbe champ de grain, dans la région du lac Saint-Jean.

LE JARDIN DU SILENCE

(suite de la page 15)

— Mais oui, votre mari ! Dans un an, deux ans, vous allez vous marier, sûrement. Et quand j'en aurai fini avec tous mes concours, que je me serai usé, morfondu, abîmé sur les paperasses, je vous retrouverai avec un gros Monsieur désagréable qui nous empêchera de danser comme ce soir.

— Pardon ! Mon mari ne sera pas du tout un gros Monsieur désagréable.

— Vous voyez ! vous voyez ! déjà vous prenez sa défense.

— Mon mari sera très gentil, très aimable, et je suis sûre que vous l'aimerez beaucoup.

— Moi ? Je le hais.

Et l'officier s'arrêta en donnant un coup de talon sur le parquet. La jeune fille riait aux larmes.

— Qu'y a-t-il ? interrogea le général qui les suivait de l'oeil parternellement.

Mais, prestement, Raymond avait repris la mesure et ils valsaient à l'autre bout de la pièce.

—-Geneviève, promettez-moi de ne pas vous marier trop tôt. Je voudrais danser encore souvent, longtemps, comme cela !

— Tranquillisez-vous. Je suis certaine que mon mari sera un très bon danseur et ne demandera pas mieux que...

— Ne me parlez pas de lui !

Tout en riant, la jeune fille regarda le lieutenant et, tout à coup, détourna les yeux. Une telle expression de tendresse l'avait enveloppée, le regard bon et gai qu'elle connaissait bien était grand trouble heureux l'envahit. Une timidité, à ce moment si plein de douceur grave qu'un inconnue jusqu'à ce jour avec Raymond Baralier, la rendit muette.

Lui chochota, ému et plaisant :

— C'est entendu, n'est-ce pas ?

— Entendu !

Ils s'arrêtèrent près du piano où Mme Baralier cessait de jouer. Elle les regarda avec affection ; cependant une lueur inquiète passa dans ses yeux quand elle vit s'approcher le général qui frappa sur l'épaule du jeune officier en disant :

— Je te félicite, mon garçon. Tu danses aussi bien que tu joues, que tu travailles. Décidément tu feras un homme complet.

— Mon général, je ne veux pas abuser... Je vous avoue qu'il m'est beaucoup plus agréable de danser avec Geneviève que de potasser des bouquins.

— C'est surtout excellent de faire également bien les deux.

Et le général prit le jeune homme par le bras et s'éloigna en causant.

— Alors vous avez beaucoup ri et causé avec Raymond ? demanda Mme Baralier négligemment.

— Oh ! oui, Madame. Il est si gnetil !

— Qu'avez-vous pu raconter de si gai ?

Geneviève se tut, très surprise de ne pouvoir redire la prière du jeune officier, si plaisamment qu'il l'eût formulée. Non, vraiment, cela ne se pouvait. Pourquoi ? Elle ne savait, mais elle répondit seulement d'un geste évasif à Mme Baralier qui caressa affectueusement la tête blonde et mit un baiser maternel sur le front de la jeune fille.

Bientôt la soirée prit fin. Geneviève se hâta de monter dans la chambre qu'elle partageait avec sa petite soeur, et, très tendrement, comme elle faisait chaque soir, elle déshabilla l'enfant et le coucha. Ce jour-là, Alice dormait déjà quand la grande soeur l'aida à monter dans son petit lit, et tout d'un coup, la jeune fille demeura immobile, toute saisie, debout près de la couchette. Dans la pièce voisine, qui était la chambre de Mlle Hedwige, le général disait à sa soeur :

— Ah ! je serais heureux d'avoir deux ans de plus !

— Pourquoi donc ?

— Parce que Geneviève aura vingt ans et que je voudrais la donner alors à cet excellent et charmant Raymond pour m'en aller ensuite tranquillement, quand Dieu voudra.

— Moi aussi, je désirerais bien que cela pût se faire !

— Cela se fera, assura son frère. Geneviève est juste ce qu'il faut pour ce brave coeur, cette intelligence de premier ordre qu'est Raymond. Ils se valent, et quand on sait comme nous ce qu'est cette enfant, ce n'est pas un mince compliment pour lui que de dire cela, mais il est lui-même si remarquable de toutes façons et si bon et si droit que je serai trop heureux de lui confier notre trésor.

— Assurément, mais...

— Il n'y a pas de mais !

Et le général quitta la chambre de sa soeur.

Tout interdite, la jeune fille restait toujours immobile auprès du petit lit où Alice dormait profondément. Enfin elle s'éloigna et alla s'appuyer à la fenêtre ouverte. Dans la nuit claire les parfums des fleurs montaient très doux, le ciel était criblé d'étoiles, un oiseau lançait quelques trilles

Ouvert de 9 hrs a.m. à 9 hrs p.m.

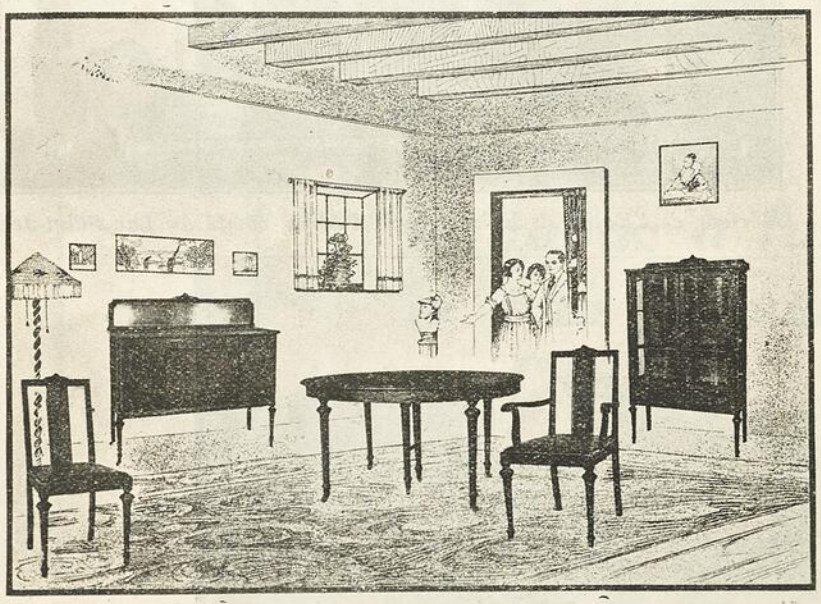
Dr A. Sarrazin

CHIRURGIEN-DENTISTE

1806, RUE MASSON, Montréal. Tél : Lasalle 2996

Canadiens - français

Protégeons - nous !



Gilbert Hamel & Cie

Marchands de Meubles

696, Mont-Royal Est *Tél. St-Louis 1675*

Tél : Bureau : Calumet 1899. Tél : Résidence : Calumet 1681.

Christopher Lumber Co.,

Marchand de Bois " EN GROS "
PORTES, CHASSIS, ETC.

Gérant : Donatien BERTHIAUME. M. Berthiaume est membre de la Société Saint-Jean-Baptiste, section Olier.

Nous sollicitons vos requisitions et commandes.

694, RUE ALMA, MONTREAL

BANQUE PROVINCIALE
DU CANADA

Capital autorisé : $5,000,000.00 — Capital versé et surplus : $4,300,000.000 — Actif total : au-delà de $40,000,000.00.

SIEGE CENTRAL : 7 et 9, Place d'Armes, _ _ _ _ _ _ _ _ Montréal, Canada.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Sir Hormisdas LAPORTE, C.P., ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin, Limitée, administrateur du Crédit Foncier franco-canadien.

Vice-Présidents : M. W.-F. CARSLEY, Tancrède BIENVENU, administrateur de la Lake of the Woods Milling Co.

M.G.-M. BOSWORTH, vice-président du Canadian Pacific Ocean Services Limited.

L'hon. Némèse GARNEAU, C.L., Québec, président de la Cie de Pulpe de Chicoutimi.

M. L.-J.-O. BEAUCHEMIN, de la Librairie Beauchemin Ltée.

M. Martial CHEVALIER, Directeur-gérant Crédit Foncier franco-canadien.

BUREAU DE CONTROLE

Les fonds ou argents qui sont confiés à cette Banque pour son Département d'Epargne sont contrôlés par un Comité de Censeurs, et les placements sont examinés mensuellement par les messieurs qui composent ce comité, à savoir :

Président : Sir Alexandre LACOSTE, C.R., Ex-juge en chef de la Cour du Banc du Roi.

Vice-Président : l'hon. Narcisse PERODEAU, N.P., ministre sans portefeuille du Gouvernement provincial, administrateur Montreal Light Heat & Power.

M. S.-J.-B. ROLLAND, président de la Cie de Papier Rolland.

110 succursales dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et l'Ile du Prince-Edouard.

Nourrissez - vous convenablement

La Compagnie Montreal Dairy
LIMITEE

vous offre ses produits

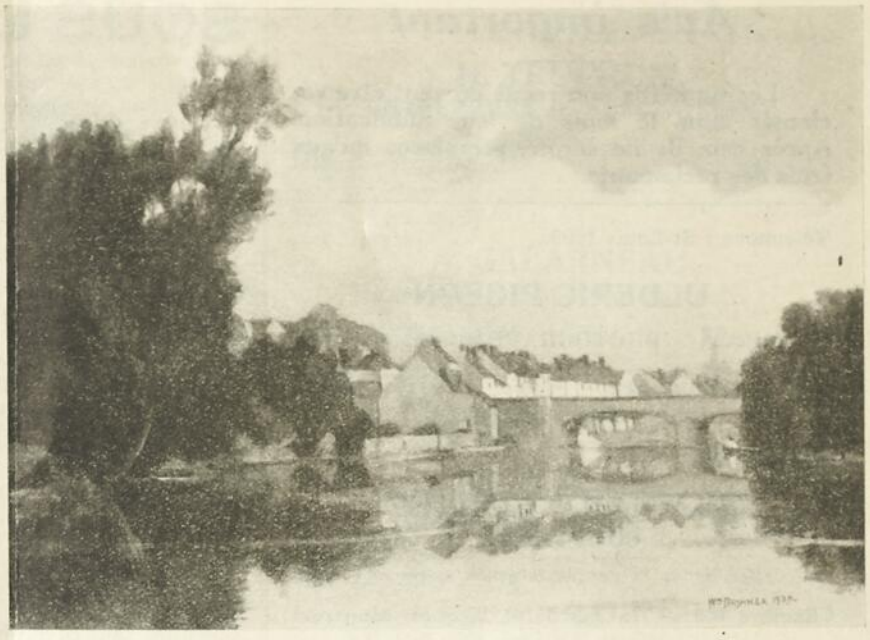
CREME DOUCE—BEURRE—CREME GLACEE

Tél : Est 1618 — 1361 — 7019.

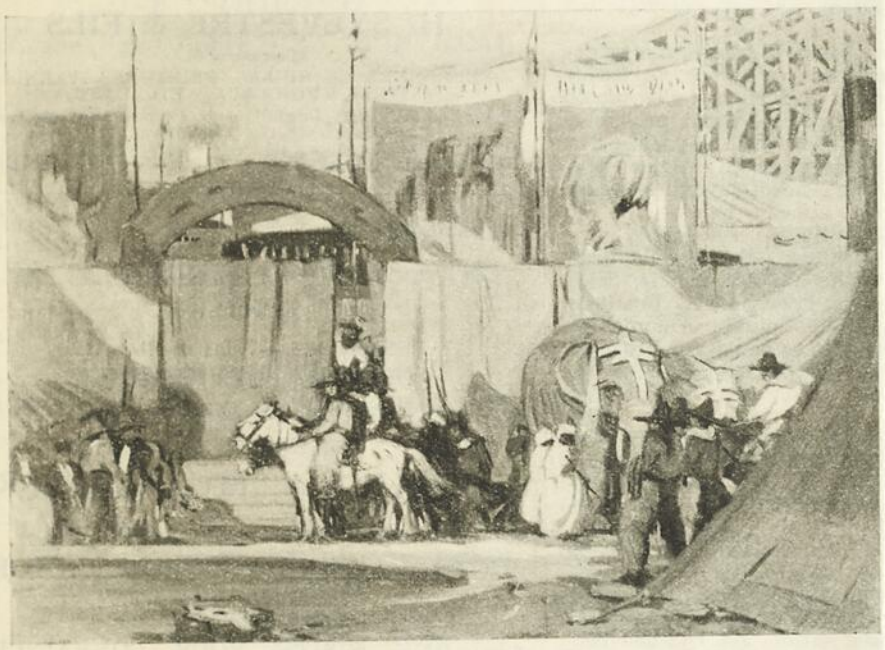
Notre Salon d'Automne

Encore quelques bonnes toiles du salon de 1920

Dans notre édition de janvier nous avons eu le plaisir de reproduire quelques-unes des meilleures toiles du salon de 1920. En voici quelques autres dont nos lecteurs sauront sans doute apprécier le mérite. Soulignons, pour les gens distraits que si nous donnons presque exclusivement des reproductions de tableaux d'artistes Anglais, ce n'est pas que les oeuvres de valeur dues à des artistes Canadiens-français manquaient au Salon, mais parce que nous réservons notre page frontispice aux oeuvres de nos compatriotes.



BRIDGE AT NEMOURS, FRANCE — W. Brymner, C. M. G. R. C. A.



THE SIDE SHOW — Peter C. Sheppard.



FISHERMEN, GLOUCESTER — C. W. SIMPSON, A. R. C. A.

étouffés, une paix heureuse régnait sur toutes choses, et, dans ce coeur très pur, descendait une douceur infinie. Avec une surprise ravie, Geneviève découvrait que Raymond Baralier était au fond de toute sa vie, souvenirs et projets . . .

Mme Baralier habitait déjà Paris quand le général était venu s'y fixer avec sa soeur et les deux petites orphelines. Elle avait été l'amie de la mère des fillettes et les deux familles, enchantées de se retrouver, eurent dès lors les relations les plus intimes. Mme Baralier, veuve d'un colonel, destinait ses deux fils à la carrière de leur père et l'aide du général d'Ergrey lui fut précieuse pour les diriger en cette voie. Robert n'était encore qu'un enfant, mais l'aîné, Raymond, devint vite le favori du vieux militaire qui apprécia la rude et noble nature du jeune homme. Les deux familles se virent quotidiennement et Raymond avait été pour Geneviève un grand frère plein de bonté affectueuse.

Elle revoyait tout cela, dans son âme tremblante, mais si limpide, l'enfant radieuse qui put se dire que, depuis son enfance, elle n'avait eu de plus vive tendresse que celle de Raymond . . . Et maintenant ? Maintenant elle avait dix-huit ans . . ., et le regard grave et si doux du jeune homme et les paroles de confiance du grand-père et l'émotion qui faisait battre son coeur à elle s'unirent en une impression innocente comme sa jeune vie, comme ses fraîches pensées, mais exquise comme les aromes qui montaient des parterres, heureuse comme les notes claires de l'oiseau dans son nid.

— Raymond !

Elle joignit les mains, s'agenouilla et offrit à Dieu son coeur plein de joie naïve. Un instant plus tard, elle dormait du même sommeil égal et doux que sa petite soeur.

Dans l'angle du wagon, Mme de Chassac restait toujours immobile, les yeux clos, mais une larme brilla sous les longs cils bruns. Elle avait revu un à un tous les détails de jadis et elle pensait, le coeur brisé, à ce qui avait suivi.

Heureux, pourtant, furent-ils, les mois qui s'écoulèrent dans sa dix-neuvième année. Le cher secret mettait un rayonnant bonheur sur toutes choses. Elle éprouvait une sensation délicieuse à l'idée que Raymond n'était plus pour elle seulement le bon camarade d'autrefois. Entre eux quelque chose de nouveau avait surgi. Quand il entrait dans le jardin plein de roses l'été, ou tout blanc de dentelles de givre l'hiver, il savait désormais que deux grands yeux, ingénus et tendres, l'accueillaient, et elle pouvait se dire que nul regard ne l'enveloppait chaudement, gravement comme celui du jeune homme.

Radieux passaient les jours, les semaines, les mois, lorsqu'un affreux malheur tomba sur la famille d'Ergrey. En quelques jours, le général fut emporté par une congestion qui, dès les premières minutes, lui avait enlevé toute connaissance.

Mme Baralier et son fils avaient accouru. Les dures formalités s'accomplirent . . . et un soir vint où Mlle Hedwige, si vieillie tout à coup, si cassée, se retrouva seule avec ses petites nièces. Raymond était là, encore, debout devant le trio douloureux, pensif, ne parvenant point à se retirer.

— Va-t'en, mon pauvre enfant, dit la vieille demoiselle ; comme tu as été bon, parfait !

Il protesta, demeura encore quelques instants, et enfin dut s'éloigner. Geneviève l'avait accompagné jusqu'à la grille, sans mot dire. Là, il s'arrêta, prit en silence la main de la jeune fille qu'il effleura doucement de ses lèvres et lui dit :

— Ma petite Geneviève, vous savez . . ., n'est-ce pas ? que . . . vous n'êtes pas seule . . . Vous voulez bien, dites, que je vous aime et vous protège ?

Ce fut tout, mais le beau regard sérieux et tendre s'abaissa sur elle. Elle y lut la foi donnée, le noble et cher amour, et ses yeux à elle dirent l'absolue confiance, un abandon sans limites . . .

A ce moment de l'évocation de ses souvenirs, Mme de Chassac se leva et se mit fiévreusement à marcher dans le wagon. Devant elle se profilait la villa d'Auteuil, les arbres, la pelouse toute verte d'un gazon de printemps, un pan de ciel clair derrière le vieux cèdre, le jour qui baissait, et tous deux, lui et elle, oh ! lui ! Raymond ! . . . tous deux appuyés à la grille entr'ouverte . . . Elle entendait encore les mots si simples, mais si graves . . . engageant leur vie ! Alors ! alors ! pourquoi était-elle là ? Pourquoi était-elle Mme de Chassac ?

Elle se rassit, nerveuse, se disant combien de fois elle avait ainsi revécu le passé sans parvenir à déchiffrer l'énigme douloureuse. Involontairement, elle reprit le fil des événements qui s'étaient succédé après la mort de son grand-père.

(à suivre)

Avis important

Les numéros non reçus doivent être réclamés dans le mois de leur publication. Après cela ils ne seront remplacés qu'aux frais des réclamants.

Téléphone : St-Louis 1599.

ULDERIC PIGEON
PHOTOGRAPHE
806, rue Papineau, - - MONTREAL.

Tél : Main 7154
BEAUDOIN LIMITEE
COMPTABLE
Membre du Service de collection américain.
Chambre 600 — 71a rue Saint-Jacques, Montréal

Tél : ST-LOUIS 1811
E. PAIEMENT
Marchand de bois, charbon, grain, foin, son, moulée, etc.
Briquettes à l'huile $2.00 moins cher que le charbon dur. Transport de toutes sortes prix modérés.
1552, rue Cadieux MONTREAL

Tél : EST 5785
D. NADEAU
LIBRAIRIE — PAPETERIE
Spécialité : Tapisserie.
828, rue Ontario Est Montréal

Tél : EST 1777
JOSEPH LABOSSIERE
AUTOMOBILES A LOUER
Mariages — Baptêmes — Sépultures.
788, rue Ontario Est MONTREAL

TELEPHONE : MAIN 4679.
A. DEROME & CIE
Etampes en Caoutchouc
20, rue Notre-Dame-Est, Montréal.

Tél : EST 3776
J.-B. NADEAU
SELLIER
SPECIALITE :
Réparations de harnais et d'articles en cuir.
Marchand de chaussures et valises.
919, rue Ontario Est MONTREAL

Tél : EST 1043
J.-E. GAUTHIER
Accessoires électriques, Ferronneries
Lecteurs de la revue, achetez chez nous, et nous vous encouragerons.
910, rue Ontario Est MONTREAL

A. MORISSETTE
18 années d'expérience
Expert dans les orgues et pianos
87, rue Poupart, MONTREAL

SOUS LA LOUPE

LA FEE AUX YEUX BRUNS.—Très indépendante. Elle doit être choyée ; elle a un petit égoïsme d'enfant gâtée et très heureuse : Mais quel aimable petite personne ! Contente du monde, de la vie... d'elle-même aussi et peut-être avec raison... qui sait ? Elle est bonne, aimante, plutôt douce ; cependant elle prend parfois un ton autoritaire, impatient... elle se fâche vite si on la taquine mais cela « revient » si vite ! En revanche, elle adore taquiner, badiner et bavarder. Elle s'amuse de tout et de rien et ne s'ennuie guère. Elle observe beaucoup et finement. Elle a de l'esprit, comprend vite et bien ; la mémoire est très développée. Excessivement originale, détestant, le « convenu », le froid, le cérémonieux. Caractère vif et actif, mais ne dédaignant pas un brin de rêverie, de flanerie... Elle est économe et n'aime pas le désordre autour d'elle. Pratique elle n'en est pas moins une « idéaliste . L'imagination est calme, riante, gracieuse et poétise tout. Une simplicité, une ingénuité charmante. Elle est délicieusement jeune et féminine. Très originale, espiègle et amusante. Elle aime tout ce qui brille, le plaisir, le bruit, les jeux. Franche et droite. Le jugement est solide. Les goûts sont délicats. Je crois qu'elle aime les collections et les légendes, les portraits et les bijoux. On ne doit pas s'ennuyer avec cette petite personne si peu banale et si gaie, si naturelle, d'une activité intellectuelle très grande.

BEBETTE — Enjouement gracieux, aspirations et goûts délicats, sens et amour du Beau, sentimentalité poétique. Bébette aime la musique douce, le chant, la broderie aussi probablement. Un peu égoiste. Econome, soigneuse des détails, laborieuse et d'une propreté exquise. Un brin de vanité et de coquetterie juveniles. Elle aime être admirée et être aimer surtout. Elle est enthousiaste, confiante, optimiste. Elle prend gentiment les gens et les choses. Beaucoup d'imagination et de goût. Elle aime le monde, l'élégance, les choses délicates, fines, jolies. Pratique cependant et d'un jugement solide. Aimante et franche, mais pas toujours expansive. Plus sérieuse qu'elle le paraît. Patiente, persévérante, volonté calme et ferme.

INDECISE. — Quelle belle nature franche, droite, généreuse. Ferme, résolue déjà, enjouée mais sérieuse. Esprit fin et cultivé, curiosité intellectuelle et très grande originalité. Plus sensible et aimante qu'elle le laisse voir, discrète et pas toujours expansive. Elle cause avec plaisir et entrain. Elle est vive, active, taquine volontiers, combattive, discute avec chaleur, se moque un brin parfois peut-être mais sans méchanceté. Elle a beaucoup d'imagination, de l'enthousiasme et aussi un jugement solide. Elle n'est pas sentimentale, elle est impressionnable tout de même. Elle a de l'orgueil mais surtout d ela fierté, de la dignité. Quelques caprices et quelques inconstances mais plutôt exceptionnellement. Elle n'est pas econome. C'est une idéaliste. Elle a un goût exquis. A votre question. Je ne crois pas qu'un caractère puisse changer totalement, l'écriture non plus. De prime abord on peut trouver une écriture absolument différente. Mais de même que « le vieil homme ne meurt jamais », le scripteur finit toujours par laisser passer ici et là, un point, un trait, un signe enfin de son « ancienne écriture », de son « ancien caractère ». A part cette réserve il est certain que le caractère se modifiant, l'écriture s'en ressent d'une façon inévitable. Très intéressante votre question.

MARIE — (Napierville). Deux pages d'écriture sur papier non rayé — pas de copie et vingt-cinq sous (en timbres).

BEBE GATE. — Habituellement gaie avec quelques moments de mélancolie par-ci, par-là. Impressionnable, sensible à l'excès, susceptible parfois, nerveuse et agitée. Souvent hésitante et timide. Je la crois bien peu robuste malheureusement. Un brin d'égoisme et quelques légers caprices. Mais elle est bonne, bienveillante, très simple, naturelle, franche et droite. Elle est expansive, démonstrative en ses affections et cause avec entrain quand elle s'y met. Elle a une volonté calme, patiente, persévérante, obstinée. Un peu, très peu d'égoisme et capable de se dévouer. Elle a beaucoup de jugement, elle est active, pratique et trs intelligente.

MUGUETTE. — Esprit très distingué, délicat et fin, observateur et fort cultivé. Original à coup sûr. Vive, active, débrouillarde ; impatiente, autoritaire à ses heures. Cette petite personne qui sait vouloir à parfois un brin de ner-

Tél : LASALLE 3231
NAP. ROUSSEAU
TAILLEUR
Spécialité modes de fantaisie pour jeunes gens.
PRESSAGE, NETTOYAGE, REPARAGES faits avec soin.
Spécialité : NETTOYAGE FRANÇAIS ET TEINTURE
1462, rue Ontario Est MONTREAL

Tél : EST 820
P. LANGLOIS
Confections pour Dames
Un magnifique choix de Blouses, Jupes, Manteaux et Costumes.
Membre de la Section Louis Hébert.
826, rue Ontario Est MONTREAL

J.-E. GIRARD, prop. Tél : ST-LOUIS 9181
THE MOUNT ROYAL PLATE GLASS DESIGN REG.
Vitres, de toute description pour bâtisse, réparation de miroirs, dessin sur vitre sablée, taillée et coupée, de tout genre d'enseigne sur vitre. Nous nous occupons aussi d'encadrer et de dorer à neuf.
47, avenue Mont-Royal Est MONTREAL

Tél : ST-LOUIS 517w
H. SYLVESTRE & FILS
Marchands de
FERRONNERIES, HUILES, PEINTURES, VERNIS, VITRES, PINCEAUX, ETC., ETC.
Demandez les vernis Dougall, nous sommes les seuls représentants rue Mont-Royal.
603, avenue Mont-Royal Est MONTREAL

Tél : ST-LOUIS 3891w
JOS. COLLETTE
EPICIER
Spécialité — Vins et Bières
PROVISIONS DE TOUTES SORTES
382, rue Chambord, coin Gilford, MONTREAL

ALEXANDRA MUSIC STORE
164, rue Beaubien, coin Henri-Julien
VICTROLAS ET RECORDS VICTORS
Gramophones chêne ou acajou à prix réduits.
UNE VISITE VOUS CONVAINCRA

Stand : EST. 9480 Rés : ST-LOUIS 7777
Ls-Ph. COMEAU
AUTOMOBILES A LOUER
à l'heure ou à la journée
1211, rue Chabot, Montréal

Tél : MAIN 3538
J.-A. BOISVERT
PLAQUEUR
en nickel, cuivre, doreur, argenteur sur tous genres de métaux et finisseur en cuivre.
Ornements d'Eglises, garnitures de voitures et lampes.
Bureau : **82, rue Saint-Gabriel Montréal**

Retenez votre tour par téléphone. Tél. Est 9143
RAOUL THIBAULT
SPECIALISTE OPTICIEN, OPTOMETRISTE
Gradué en 1904
425, rue Amherst, MONTREAL
En face de l'Eglise Ste-Catherine, près de la rue Robin.

Tél. 326 — Rés. 254.
D. BOULE
MARCHAND de NOUVEAUTES
Spécialités : Pour dames et messieurs.
20—5ème Rue, Les Chûtes Shawinigan, P.Q.

Tél : ST-LOUIS 5617

JOS. JUTEAU
Marchand détaillant de
CHARBON SCRANTON
378, rue Rachel Est, MONTREAL

Tél : EST 6066. Rés. : Tél. ST-LOUIS 4407
A. RIOPEL & CIE
COUVREURS EN TOLE, GRAVOIS ET CIMENT
Ainsi que spécifications Barrett.
137, avenue Papineau, MONTREAL

Tél : ST-LOUIS 1468 Rés : 1225, rue Saint-Hubert
JOS. GALARNEAU
MARCHAND DE
Bois, Charbon, Foin, Grain, Paille, Etc., Etc.
Membre de l'Union Ouvrière et aussi membre de l'Union Saint-Jean-Baptiste.
Canadiens-français encourageons-nous.
425, rue Rachel Est, MONTREAL

AUTOMOBILE A LOUER
Pour Baptèmes, Mariages, etc., etc.
J.-E. SOULARD
1117, rue Saint-André MONTREAL

Tél : EST 3688 Rés : EST 3688
LACOSTE & LACOSTE
MARCHANDS DE
Farine, Foin, Grain, Bois et Charbon, Etc.
GROS ET DETAIL
566 - 568, rue Panet, MONTREAL

Tél : ST-LOUIS 408
ERNEST MEUNIER
MARCHAND - TAILLEUR
Satisfaction garantie.
534, rue Rachel Est, MONTREAL

Tél : EST 9491W Rés : 467, rue Panet, Montréal
ERNEST HARDY
PLOMBIER SANITAIRE
Ferblantier couvreur et Electricien, Poseur d'appareils à gaz et à eau chaude.
Tout ouvrage exécuté avec soin et à prix modéré.
Atelier : 495, rue Panet, MONTREAL
2ème porte du Parc Lafontaine.

LUDGER GRAVEL R. DROUIN — Tél : Privé Est 3925
Bureau : 26, Place Jacques-Cartier, Montréal.
Tél : Main 512.
GRAVEL & CIE
Ouvrage ornemental en fer, balcons, escaliers, marquises, échelles de sauvetage, toutes sortes de soudures, etc.
255a, rue Craig Est. Tél : EST 5650

Tél : ST-LOUIS 5685
CHS. ARPIN in trust
GRAPHOPHONES
DE QUALITE
1162, avenue Mont-Royal Est, Montréal

LA ROYALE, LIMITEE
Compagnie d'assurance sur la vie et contre l'incendie.
Wm. MACKAY, gérant-gén. La plus puissante compagnie
J.-H. LABELLE, gérant-adj. d'assurance-feu de l'univers.
ACTIF : $135 000 000
Représentants à Montréal :
HURTUBISE & SAINT-CYR, 2, Place d'Armes
Agence établie en 1860. Téléphone : MAIN 1287.

Tél : EST 9888w
RAOUL LEONARD
TAILLEUR
Spécialité : Pressage et nettoyage Français.
Nous allons chercher et délivrons la marchandises à domicile.
764, rue Ontario Est, 2ème étage, Montréal

vosité, d'hésitation. Indépendante et fière, elle deviendra influençable quand elle aimera et estimera quelqu'un. Elle est sensible et aimante, impressionnable et enthousiaste mais sans « *grands élans.* » Elle est franche. Tout de même, elle est souvent discrète à l'excès sur son propre compte. Le jugement est solide. Elle a de l'imagination, elle aime le Beau. Un peu d'orgueil, de la fierté, de la dignité. Elle est réservé et prudente quoi que très bienveillante. Elle est souvent gaie, taquine, spirituelle ,malicieuse, espiègle. De l'ordre, de la méthode, un soin infini des détails. Elle est naturellement élégante, elle aime les choses jolies, claires, gaies, sentimentales et poétiques. Elle est pratique cependant. D'une intelligence remarquable, elle calcule bien et raisonne avec une logique parfaite.

MARQUISE. — Marquise est amusante, originale, enjouée, elle cause avec facilité et grand plaisir. Elle est naturellement douce et bienveillante mais parfois, elle prend un petit ton impatient et autoritaire . . ., ça ne dure guère et cela n'effraye personne. Elle a un goût exquis, elle est fine et distinguée. Je suis certain qu'elle aime avec ferveur le Beau sous toutes ses formes; elle cultive avec succès un art et à coup sûr elle les aime tous et s'intéresse aux choses intellectuelles. Elle a beaucoup d'imagination — genre gracieux, sentimental, poétique surtout. Elle est un peu susceptible, taquine, tracassière parfois. Prudente et réservée, franche mais peu expansive. Pieuse, consciencieuse jusqu'au scrupule. La volonté a quelques petits caprices mais généralement elle est ferme et constante. Ardente et convaincue en discussion, laborieuse quand elle s'y met, capable de rêvasser un brin et aussi de penser sérieusement. Il me semble qu'elle doit aimer fort les bonbons, les oiseaux, le chant, et les gravures. Généreuse et dévouée sans aucun égoisme. Je ne me moque jamais. C'est pour souligner, en effet.

TANAGRA. — Ambition d'un genre élevée mais bien marquée, active, vive et débrouillarde, laborieuse et assurément très cultivée. Elle a l'esprit vif, osbervateur et original. Le sens esthétique est très développé ; elle dessine, peint ou brode à coup sûr. Elle n'est pas très douce, elle est vive, nerveuse et indépendante, peu influençable, d'une volonté énergique ; virile, autoritaire et combattive. Elle a beaucoup de sensibilité et d'imagination, mais je crois que la tête, le jugement dominent habituellement le coeur et les nerfs. Elle est bonne et généreuse, sans une ombre d'égoisme. Elle est dévouée et très attachée quand elle aime. Elle a une délicatesse exquise de conscience. Je note quelques signes de surmenage, intellectuel je crois et elle a une rare activité cérébrale. Capable de s'égayer mais plutôt sérieuse presque mélancolique. Orgueil et dignité, fierté, sans pose et sans coquetterie.

MARIE-JEANNE. — Délicatesse de sentiment, distinction du goût, aspirations élevées. De l'ordre, de la minutie même, de l'élégance et certainement une propreté exquise autour d'elle. Tempérament peu robuste et nerveux, enjoué et très généreux. Quelques caprices, un brin d'inconstance mais suffisamment ferme quand elle est bien décidée à quelque chose. Très sensible, aimante et généreuse. Une imagination poétique et quelque sentimentalité. Elle est plutôt douce et patiente, laborieuse et active. Discrète et pas toujours expansive. Jugement solide, esprit pratique et débrouillard. Franche, simple et naturelle, peu d'orgueil, nulle vanité, fierté et susceptibilité.

JEANNOT. — Beaucoup d'ambition. Jeannot ne dédaigne ni compliments ni honneurs ! Débruillarde, vive, active. Quelle richesse d'imagination ! Un peu moins et ce serait encore bien vraiment. Très sensible, susceptible, beaucoup d'orgueil et cependant une simplicité de manières charmantes, une distinction, une finesse de sentiments qui charment. Très impressionnable, l'humeur, la volonté s'en ressentent. Pas assez énergique, trop nerveuse. Intelligente, dévouée et à *peu près sans égoisme*. Elle aime taquiner et discuter ; elle est ardente, enthousiaste, très convaincue. Du goût, de l'ordre.

GERMAINE B. — (Longueuil). Du goût, une élégance précieuse, un peu maniérée. Un brin de prétention mais très intelligente. Elle est capable de dévouement et de générosité. Cependant l'égoisme est bien marqué. Elle est jeune, elle doit être gâtée cela explique bien des choses. Très sensible, affectueuse, impressionnable, pieuse et portée à la rêverie. Active, nerveuse malgré cela et très constante. Le jugement est admirable. La volonté est patiente, calme, ferme, obstinée. Elle est fine et gaie.

Tél. Est 518 Bureau et Atelier :
210, rue PLESSIS, près Ste-Catherine.
H. TRUCHON
ENTREPRENEUR ELECTRICIEN
Résidence :
1030, rue BORDEAUX. Tél. Est 3343.

TEL : EST 2025.
A. GALARNEAU
Plombier, ferblantier et couvreur.
459 rue Panet, - - - Montréal

Tél. EST 3140.
STUDIO ONTARIO
AGRANDISSEMENTS, POSES D'ENFANTS ET MARIAGES
Spécialité : Ouvrage d'amateurs par service
Ouvrage d'amateurs par serviec postal.
714, rue Ontario-Est - - Montréal.

ETABLIE : 1850. TEL. EST 5519.
L. A. COTE
LE PHOTOGRAPHE BIEN CONNU
Nous vous invitons de venir avec vos enfants. — Nous posons le jour et le soir. — Tout ouvrage est garanti.
803, rue Ste-Catherine Est, MONTREAL

Tél. St-Louis 945
J.-A. LAMARCHE
ENTREPRENEUR PLATRIER
Blanchissage — Tapissage — Peinture.
Ouvrage fait avec soin et à prix modérés
646a RUE DROLET, MONTREAL

CHS. ARCHAMBAULT
NOTAIRE
755, rue Mont-Royal Est, MONTREAL

Téléphone St-Louis 6421.
LEONARD & AIME JOYAL
Entrepreneur de peinture sur auto. Ouvrage de première classe garanti au plus bas prix.
1462, RUE BORDEAUX, Montréal.

Ouvrages de toutes sortes. Tél. St-Louis 6793W
E.-O. SENECAL
ENTREPRENEUR ELECTRICIEN
Avant de donner votre contrat d'électricité consultez-nous.
752, rue Papineau 847, rue Marie-Anne Est
MONTREAL

Susceptible et taquinant volontiers le prochain mais un coeur excellent.

PIHOULETTE-SEULETTE — Quelle petite imagination ! Comme cela est commode tout de même pour faire de belles compositions. L'intelligence est remarquable. Je crois ma correspondante encore très jeune. Bien cultivée — elle a de riches facultés — elle sera « quelqu'un » si elle le veut bien. La volonté est ferme, ténace déjà. Elle est patiente, résolue et habituellement constante ; les caprices—il y en a — sont assez rares. Elle est taquine, se moque volontiers mais elle est bonne et vraiment bienveillante. Elle est franche, droite. Elle n'est pas beaucoup expansive tout de même. Il faut parfois tâcher de deviner ce qu'elle pense, ce qu'elle va faire. Elle a du goût, elle aime les belles choses — les bonnes aussi, ce qui ne veut pas dire nécessairement « gourmendise ». — Elle a de l'orgueil, un esprit fin, indépendant et très fier. Elle est sensible et impressionnable avec un peu de susceptibilité. Elle est pieuse.

* * *

Pour avoir droit à une analyse graphologique, il faut envoyer au moins 2 pages d'écriture, (pas de copie) sur papier non rayé. Y joindre 25 sous si l'on désire une réponse dans la Revue et 50 sous, si l'on désire une réponse à domicile, puis . . . attendre patiemment son tour. Adresser: Le Monsieur-à-la-Loupe, La Revue Nationale, 296, rue Saint-Laurent, Montréal.

LE MONSIEUR A LA LOUPE.

Tél : ST-LOUIS 863

Médard Paquette

BOULANGER

Canadiens-français n'oubliez pas que la maison Paquette est en mesure de vous fournir un pain de première qualité, puisqu'elle compte parmi les toutes premières boulangeries canadiennes.

Essayez notre Pain « KNEIPP »

18, Boulevard Saint-Joseph Ouest, MONTREAL

Imprimerie Maisonneuve

478, AVE. LASALLE

Impressions commerciales, Catalogues, Pamphlets, Revues, Programmes, etc.

TELEPHONE: LASALLE 2354

Tél : CALUMET 186

ISIDORE CARON

BOULANGER

Vous qui payez cher votre pain anglais, essayez le mien, il vous donnera satisfaction.

Aux nombreuses familles, je fais un prix spécial.

2386, rue Saint-Hubert, MONTREAL

Hudon, Hébert & Cie

IMPORTATION ET GROS

Alimentation, Vins, Liqueurs

18, rue de Bresoles, Montréal, Canada

DIGNE DE VOTRE PATRONAGE

LE PAIN

"VICTORIA" ou "PARISIEN"

DE LA BOULANGERIE

J. - A. BROSSEAU, Limitée

49 à 75 RUE BOYER

Ce pain — cuit sur la sole — est sain et nourrissant. Il est, à cause de sa saveur caractéristique, l'aliment préféré de tous les âges.

Appelez St-Louis 678—si votre épicier n'en a pas. de ce pain au goût vraiment délicieux.

H. DAOUST

BOULANGER

Pain ordinaire et de fantaisie.

Spécialité : Notre pain au raisin, au dire de tout le monde n'a pas son égal dans tout Montréal.

Canadiens-français essayez-le ! ! !

585, 1ère Avenue, Rosemont, MONTREAL

Téléphone : ST-LOUIS 833. Tél. : ST-LOUIS 1534.

Téléphone : EST 8756

ALBERT POIRIER

BOULANGER

Pain de toutes sortes ordinaire et de fantaisie

Nous invitons les Canadiens-français à nous encourager.

649, Avenue Henri-Julien, MONTREAL

Tél. St-Louis 4044.

A. DURIVAGE

BOULANGER

Pain de haute qualité dont la réputation est toujours grandissante.

Spécialité : Pain Français et de Fantaisie.

680 RUE FABRE, MONTREAL

Téléphone : ST-LOUIS 2120

G. W. D'ARAGON

BOULANGER

Pain ordinaire et de fantaisie de toute première qualité.

301, rue Christophe Colomb, MONTREAL

La Patisserie Parisienne

JOS. RONDEAU, Prop. Médaille d'or, Paris 1899.

Le plus grand choix de pâtisseries françaises.

Assortiment complet de bonbons fins ! ! Chocolats de qualité surfine ! ! Petits fours, gâteaux secs, glaces et sorbets ! !

Table d'hôte fixe et à la carte.

328 EST, rue STE-CATHERINE. Tél. Est 7676.

Tél : EST 635

49 ANS D'EXISTENCE

Maison Filiatrault

Le seul magasin à Montréal faisant le commerce exclusif des

TAPIS, LINOLEUMS, RIDEAUX

Importations directes d'Europe.
Achats du fabricant au Canada.
Fournisseur des grandes institutions.



AUSSI TOILES et COTONS POUR USAGE DOMESTIQUE

429, boulevard Saint-Laurent, Montréal, Canada

M. Filiatrault est membre de la Société St-Jean-Baptiste, section d'Ahuntsic.

Tél : CALUMET 893 Geo. CHARTRAND, Prop.

THAUVETTE & CHARTRAND

MANUFACTURIERS

d'auvents, tentes, tarpaulins, couvertures de toutes sortes.

Storage d'auvents assurés contre le feu.

2766, rue Saint-Laurent, MONTREAL

TELEPHONE EST 2029

La Maison Gravel, Enr.

LIBRAIRIE — PAPETERIE — IMPRESSION — JOUETS

Représentant du Phonographe Perfection.
Disques et Aiguilles.

384, rue Ste-Catherine Est - - - MONTREAL

Le meilleur beurre et les meilleurs oeufs

Tousignant & Frères

MARCHANDS DE PROVISION

3 magasins : 2416, rue Saint-Hubert. Tél : Calumet 1653
1094, avenue Mont-Royal. Tél : St-Louis
1997, rue Clark. 1016-10165

Téléphone : EST 7525

Dominion Dairy Co., Limited

Lait Pasteurisé, Crème, Beurre,
— Oeufs, Fromage, Etc., Etc. —

1027 à 1057, rue Ontario Est, Montréal



Résidence : Tél. Bell EST 1739.

Léon Limoges

Maître-Charretier

Voitures doubles de première classe et automobiles pour mariages, baptêmes, enterrements, etc., etc.

579, rue Papineau, Montréal

Amiot Piano & Phonograph Co.

La supériorité de nos pianos est incontestable, elle réside surtout dans le fait qu'ils sont montés sur agrafes et qu'ils sont fabriqués par des ouvriers que nous avons choisis parmi les meilleurs au Canada.

Pour la beauté et la velouté du son nos pianos sont avantageusement comparés aux pianos à queues les plus renommés.

Réparations en tous genres de pianos et de phonographes.

Manufacture : 78, RUE CHRISTOPHE COLOMB

ARMAND AMIOT, Propriétaire, Gérant.

Tél : St-Louis 5390.

J. - O. LAUZON

Pianos et Automatiques
Pratte, Haines Bros, Lauzon, New Scale Williams, Marshall Wendell

Instruments de musique pour tous les choix. Agent de la machine à coudre " Singer ".

P.-A. PHANEUF

Gramophones " VICTOR " et — Records " VICTOR " —

Venez visiter nos salons de musique et entendre les derniers records en vente et les plus populaires. Agent pour la machine à coudre " Singer ".

Catalogues de records envoyés sur demande.

610, ave Mont-Royal Est, Entre de LaRoche et Christophe-Colomb, MONTREAL

Plomberie, Chauffage à Vapeur et à Eau Chaude

Couvertures en gravois, Tôle galvanisée, Ventilation forcée et naturelle — Ventilateur Aéolien pour Ventilation et Zéphyr pour cheminées.

REPARATIONS GENERALES

T. Lessard & Fils, Limitée

191, rue CRAIG EST. Tél. Est 3644.

ART. LANDRY

DIRECTEUR DE FUNERAILLES

Spécialité : VOITURES DOUBLES

Service : JOUR ET NUIT

Succursale : 1056, Rachel Est. Tél : ST-LOUIS 833

114, Rachel Est. Tél : ST-LOUIS 1534.

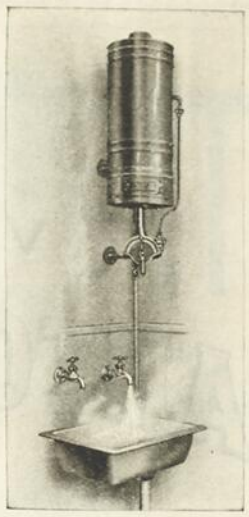
Téléphone : EST 8323

VICTOR PATENAUDE

AUTOMOBILES A LOUER

Pour baptêmes, mariages, voyages de plaisir — jour et nuit.

219, avenue Papineau, MONTREAL



"PRESTO"

APPAREIL CHAUFFANT L'EAU INSTANTANEMENT

Suppression du réservoir.
Suppression des allumettes.

ECONOMIE

de gaz.
de temps.

Dominion Welding Co. Ltd

340, rue Amherst, - MONTREAL



Rés. : St-Louis 5307j. Bureau : Est 4418

Achille Leblanc

OPTICIEN ET OPTOMETRISTE

Une bonne vue apporte succès et fortune.

473, rue St-Denis, Montréal

Faites examiner votre vue à

L'Institut d'Optique Mount Enrg.

L.-C. DUBUC, O.D.

1060, rue Saint-Denis, près Marie-Anne, MONTREAL

Téléphone : ST-LOUIS 1088

Economisez en faisant de la Coopération

PROTEGEZ la santé de vos ENFANTS en achetant notre LAIT PASTEURISE qui est de première qualité. En achetant chez nous, vous aidez à maintenir un prix plus bas.

1137, avenue Papineau Tél : St-Louis 3302

Téléphone : EST 5417

DR. J.-M.-A. VALOIS

SPECIALISTE :

des maladies des rognons, du foie et des voies urinaires.

40, rue Saint-Denis, MONTREAL

EN CINQ ANS

Votre situation peut changer considérablement, changeant par là même vos besoins quant à l'assurance-vie.

Prenez maintenant une police « Jubilée.» Les options qu'elle renferme, vous permettront, dans cinq ans d'ici, d'adapter votre assurance à vos besoins.

1871 EMISE A L'OCCASION DE NOTRE JUBILE 1921

The Sun Life Assurance Co. of Canada

Bureau-chef : Montréal.

VIN SANTO PAULO

Souverain

CONTRE

La Faiblesse,
L'Anémie,
La Nervosité,
La Dépression,
L'Insouciance,
Le manque d'Appétit.



Puissant

POUR

Stimuler,
Tonifier,
Régulariser l'intestin,
Faciliter la digestion,
Transformer les organes,
Faire renaître les couleurs.

TONIQUE RECONSTITUANT

LA SANTÉ, NE L'OUBLIONS PAS, EST LE PLUS PRECIEUX DE TOUS LES DONS

Monsieur et Madame,

Nous avons l'honneur d'attirer votre attention sur le fait qu'un célèbre médecin de Montréal, à la suite d'une étude scientifique sérieuse faite sur la formule de ce généreux tonique, déclare : que le *Santo Paulo* est composé de riches produits des plantes tropicales, mis en solution dans un vin généreux d'après les règles de la pharmacopée. Les principaux composés de ce produit : —

1.—Une racine possédant une action tonique et digestive, qui agit tant sur les fivres musculaires de l'estomac que sur les contractions intestinales, prévenant ainsi la constipation.

2.—Une autre racine, le plus doux de tous les amers stomachiques, contenant la colombine, la barberine et l'acide colombique sans aucune trace de tanin.

3.—De plus, une racine contenant le plus doux des laxatifs qui stimule légèrement la sécrétion des glandes de l'estomac et de l'intestin.

4.—Egalement une écorce dont les principes amers possèdent une huile essentielle stomachique, digestive, stimulante, carminative et rafraîchissante.

5.—Enfin deux toniques cardiaques dont l'un particulièrement indiqué dans la chlorose, l'anémie, l'adynamie et l'asthénie cardiaque, et l'autre dont les principes actifs sont la caféine et la théobromine, les toniques cardiaque et vasa-moteurs par excellence ; il est bien connu que son action favorise le travail intellectuel et stimule les fonctions cérébrales.

La synthèse de ces produits particulièrement sélectionnés, constitue la plus heureuse formule qu'un vin médical puisse contenir.

Les merveilleux résultats obtenus par son usage parlent hautement en sa faveur et ont attiré spécialement l'attention des membres de la profession mé-dicale qui le recommandent à leurs patients lesquels profitent des bienfaits d'une thérapeutique agréable, tonique, reconstituante et efficace.

Le certificat scientifique qui suit atteste aussi hautement et indiscutablement de l'excellence de ce tonique. A remarquer : que ce vin médical est le seul qui, dû à ses précieuses qualités, a obtenu l'aprobation et recommandation de la Faculté de Médecine.

Certificat : — " J'ai fait l'analyse du Santo Paulo, et je l'ai trouvé riche en principes végétaux, propres à exciter l'appétit, à stimuler les fonctions digestives et à régulariser l'intestin, etc. J'y ai trouvé aussi convenablement dosés, les principes tonifiants du quinquina et du Kola. Je puis affirmer d'autre part qu'il ne contient aucune substance dommageable pour la santé. Je n'hésite pas à le recommander hautement ».

H. LAPLANTE COURVILLE,
Docteur en pharmacie, Professeur de chimie à l'Université Laval.
Montréal, 31 octobre 1917.

La Cie des Vins Franco-Canadiens

Dépositaires généraux pour le Canada

517, AVENUE MONT-ROYAL EST. **Tél : ST-LOUIS 1133**

5574 — Loi des médicaments brevetés ou " Proprietary ".